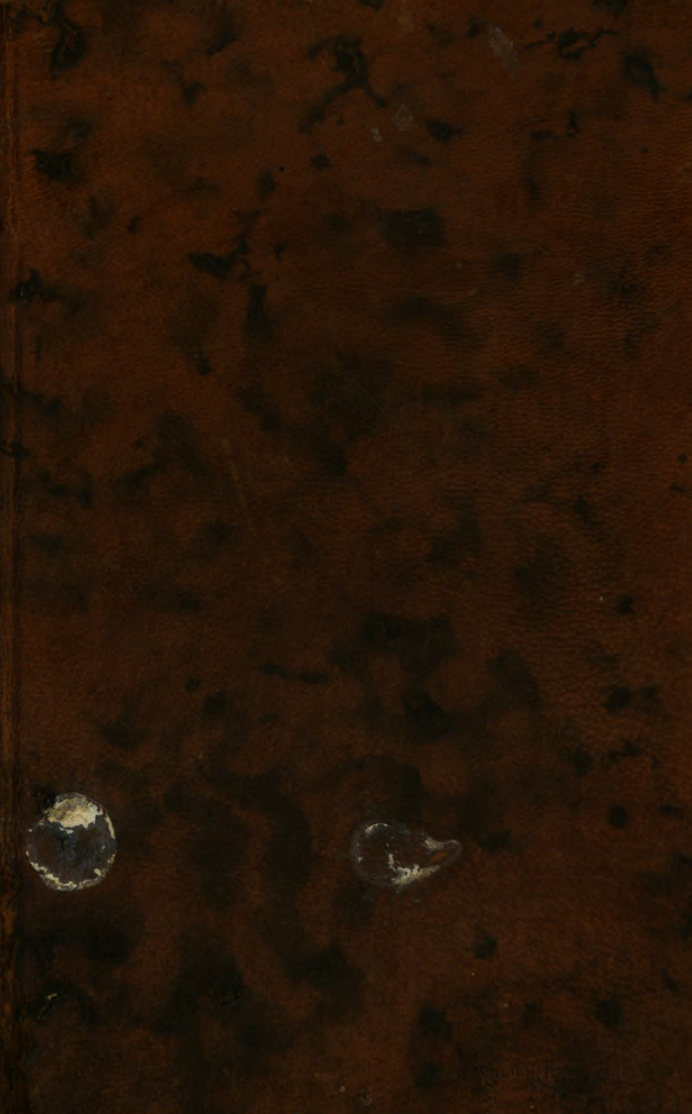
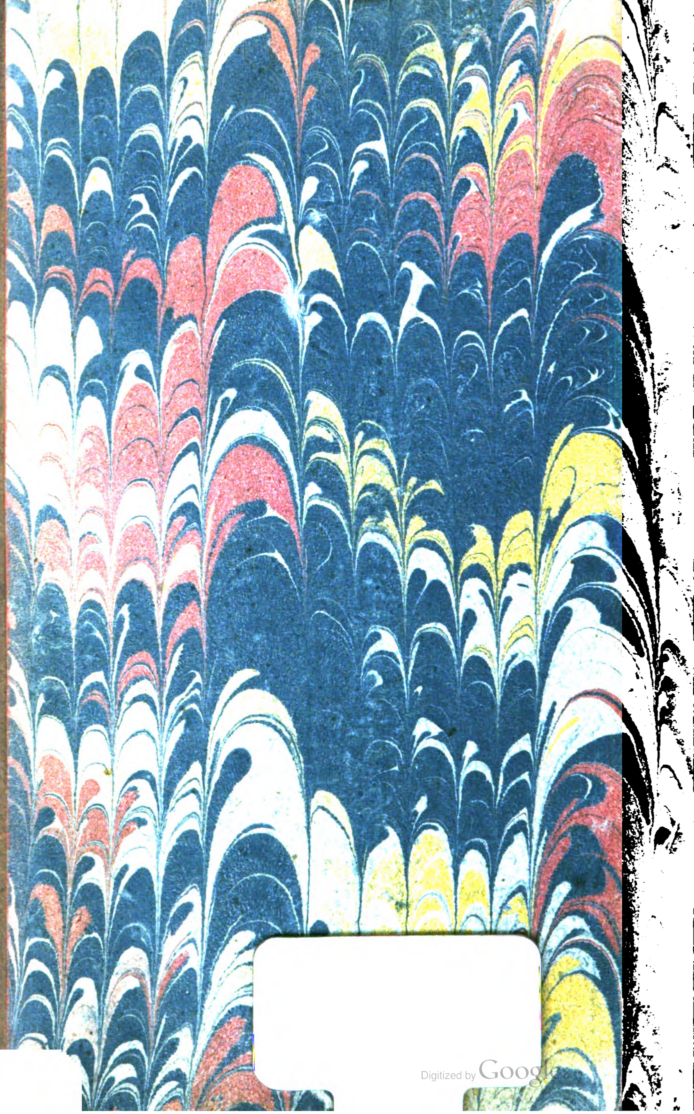



Digitized by Google

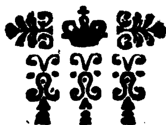

BCU - Lausanne
1094754050

LE
PORTE-FEUILLE
D'UN
PHILOSOPHE.

LE PORTE-FEUILLE D'UN PHILOSOPHE, OU MELANGE

De Pieces Philosophiques, Politiques, Critiques, Satyriques & Galantes, &c.

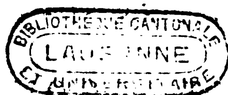
TOME SECOND.

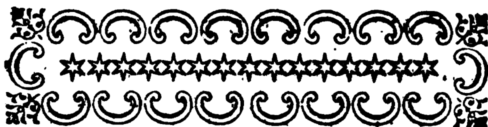


A COLOGNE,

Chez PIERRE MARTEAU, Fils.

M. DCC. LXX.


CANTONALE



PARALLELE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA RELIGION.

I. *Des Philosophes & des Dévots.*

LA sagesse est le plus bel apanage de l'humanité : la science la plus digne de l'homme est celle qui le rend meilleur. Heureux celui qui s'y livre tout entier ! Pour moi j'en fais mes délices ; & j'y trouve toute sorte de satisfaction.

La Philosophie est la Religion du Sage, comme la Religion est la Philosophie du peuple. On juge aisément combien la Religion des gens sensés doit être au dessus d'une Philosophie populaire. Supposons que dans les beaux siècles d'Athènes ou de Rome quelqu'un curieux de s'instruire de la nature des Dieux ou des vrais principes de la Morale,

m'eût demandé à qui il devoit s'adresser. Je lui aurois répondu : donnez-vous bien garde d'aller consulter les Oracles, ou les Prêtres de ces Dieux que vous voulez connoître. Les uns vous parleront en des termes obscurs, ambigus, susceptibles de tous les sens qu'il vous plaira de leur donner : les autres vous débiteront avec emphase des fables, des imaginations monstrueuses dont ils ne vous donneront d'autre garant que la foi publique, c'est-à-dire, une aveugle crédulité. Je l'aurois envoyé à Socrate ou au divin Platon, à Cicéron, ou à son ami Atticus. Ces grands Philosophes lui auroient parlé d'une Divinité avec encore plus de liberté & de sincérité, qu'ils n'ont pû le faire dans leurs écrits pour des raisons que nous aurons occasion de détailler. Peut-être même aujourd'hui si l'on me faisoit une pareille question, me croirois-je obligé à bien des égards de donner le même conseil, seulement avec quelque modification.

Dans tous les âges la corruption de la Religion a suivi de près la dépravation des mœurs. Une ignorance grossiere avoit peuplé le Ciel d'une multitude de Dieux égaux ou subordonnés les uns aux autres : c'étoit peu : l'extravagance des passions les fit sujets à toutes les foiblesses de l'humanité. J'ose le dire, la pluralité des Dieux étoit moins injurieuse à l'Etre suprême que les vices infames qu'on leur attribuoit : Il étoit moins contre le bon sens de croire plusieurs Dieux, que de les faire incestueux, jaloux, vindica-

tifs, cruels &c. Le Polythéisme marquoit de la maniere la plus ſenſible les attentions d'une Providence particuliere dont les détails immenſes étoient réputés au deſſus de la capacité d'un ſeul Etre, dont les effets ſouvent contraires ſembloient avec quelque ſorte de raiſon ne devoir pas avoir pour cauſe une même puiſſance.

Il eſt ſûr que rien n'étoit plus propre à autoriſer les méchans que l'exemple des Dieux. Un Tyran féroce armant Jupiter d'un foudre terrible lui donna le pouvoir arbitraire d'écraſer les mortels ou de les accabler de maux ſans autres motifs que ſa volonté ſouveraine & le plaiſir barbare qu'il prenoit à les voir ſouffrir: l'innocenee opprimée, la vertu dans les fers, le ſort pourſuivant par-tout la probité malheureuſe, en furent les preuves. Le libertinage peignit la Divinité ſous des traits moins farouches: il en fit un Etre galant. Jupiter alors devenu infidele à la prude Junon, aima tour-à-tour toutes les Déeſſes: puis ayant épuiſé les délices de l'Empyrée, il dépouilla ſa fiere grandeur, vint ſoupirer aux pieds des Beautés mortelles & prit diverſes formes pour les ſéduire. Le fonds de la galanterie eſt riche: de-là les amours de toute la Cour céleſte. La mauvaiſe foi qui ſe gliſſa dans le commerce, dans la politique, dans presque toutes les conventions publiques ou particulieres, fit de Mercure le Dieu des voleurs & des fourbes. La Religion ſe prêtoit ſi commodément aux déréglemens du cœur humain, la complaiſance

des hommes pour ces contes religieux étoit si grande que chacun pouvoit impunément consacrer ses défauts. Les prêtres rassemblerent ces fables monstrueuses : les poëtes les embellirent ; ce fut-là le Systême que les loix autoriserent d'abord sur les rivages du Nil, si nous en croyons les historiens ; d'où la contagion se répandit ensuite dans toutes les parties du Monde.

Ainsi la Religion acheva pour ainsi dire de défigurer l'idée de la Divinité que les passions n'avoient fait qu'obscurcir. Les Philosophes seuls, loin de croire à ces visions extravagantes, conservoient encore la vraie notion de ce Principe éternel de toutes choses : mais il n'étoit pas prudent de contredire la Religion de leurs concitoyens : ils ne s'en expliquoient qu'en tremblant, avec une espece d'ambiguité. Voilà pourquoi nous trouvons tant de contradictions dans les écrits de ces grands hommes. D'un côté ils avoient trop de lumières pour donner dans les absurdités du Paganisme ; d'un autre ils auroient trop risqué de fronder ouvertement la créance populaire. On remarque qu'ils ont assez d'amour-propre pour vouloir paroître s'élever au dessus des idées communes ; & on les voit toujours s'en rapprocher moins par foiblesse que par respect pour le Systême national. Vous diriez que lorsqu'ils ont franchi la sphere étroite où rampe le vulgaire, ils s'élancent dans le sein de la Divinité, ils en pénetrent l'essence, ils en contemplent les perfections & nous en parlent dans les termes les plus subli-

mes ; mais dès qu'ils rentrent dans la société des autres hommes, ils reprennent le langage du peuple. Subjugués par les loix qui les soumettent aux préjugés reçus, ils sont obligés malgré eux d'encenser des Idoles qu'ils méprisent au fond de leur cœur.

Xénophon dans l'expédition de Cyrus parut entêté de toutes les puérilités de l'art des Augures, quoiqu'il en connût parfaitement la futilité, quoiqu'il eût sur l'Essence divine d'aussi nobles idées que Socrate son Maître. Il étoit à la tête d'une armée qui n'eût pas voulu combattre sous les ordres d'un blasphémateur. Il falloit ménager la foiblesse d'une nation qui n'auroit pas manqué d'attribuer les mauvais succès de cette guerre, si elle n'eût pas été heureuse, à l'impiété du Général, au mepris qu'il faisoit des choses saintes, à la colere de ses Dieux de bois & de marbre. Lucien qui fut celui de tous les Payens qui railla le plus impudemment les objets d'un culte ridicule, se croit forcé de se désaprouver lui-même quelquefois, au moins indirectement, & de traiter sa propre conduite de profanation, quoique persuadé du contraire. Tous les Philosophes ont tenu à-peu-près la même conduite à cet égard. Ne sommes-nous pas encore tous les jours dans le même cas? Lorsque la force de la Vérité à laquelle rien ne résiste, nous arrache quelques-unes de ces pensées hardies que les esprits bornés trouvent étranges, dont le Cagotisme murmure, qui pourtant sont d'autant plus justes & raisonnables qu'elles s'éloignent davantage

des erreurs populaires; l'inſtant d'après nous ſemblons revenir à ces mêmes erreurs, ſoit par l'empire que la ſuperſtition a pris ſur notre eſprit, dont il eſt mal-aiſé de ſe défaire entiérement, ſoit par la crainte de nous faire montrer au doigt; car la foule des dévots s'eleve avec audace contre les eſprits plus forts qui veulent déſabuſer leur crédulité: il eſt ſouvent dangereux d'être trop véridique.

I I.

Il ne faut donc pas croire que les Philoſophes payens, parce qu'ils ont ſouvent parlé le langage de l'Idolâtrie, en ayent adopté les ſottiſes. Ce ſeroît s'écarter de la regle infaillible que nous devons ſuivre pour apprécier au juſte les ſentimens des grands hommes. Si dans un ouvrage philoſophique nous trouvons quelques articles oppoſés aux idées communes, c'eſt là que les critiques prétendent qu'il faut chercher la penſée de l'auteur: ces articles-là fuſſent-ils ailleurs contredits par d'autres qu'il n'a pû s'empêcher d'adapter aux opinions reçues pour ne point affecter trop ouvertement une ſingularité presque toujours révoltante. De ce principe on doit conclure que les Prophêtes, les Gymnoſophiſtes, les Mages, les Philoſophes enfin chez toutes les nations, loin de croire aux dogmes groſſiers de leurs concitoyens, avoient une religion plus épurée. Tandis que le Peuple Hébreu demandoit des Dieux qui

marchassent devant lui, & se prosternoit devant un Veau d'or, Moyse gravoit sur des Tables la créance & la loi d'un seul Etre invisible, créateur de l'Univers. Dans l'Egypte, la Caldée & la Phénicie, la Nation entiere s'adonnoit à l'Idolâtrie la plus basse: les Sages s'élevoient jusqu'à la lumiere du Pere pour n'adorer qu'une souveraine Intelligence d'où leur ame étoit émanée: ils nioient que le Soleil, la Lune & les Astres fussent des Dieux, qu'ils eussent d'eux-mêmes aucune puissance ou volonté, suivant plutôt dans leur cours la nécessité des loix que le Pere, c'est-à-dire, leur Auteur avoit établies. La Divination étoit, selon eux, une science vaine: ils ne croyoient pas qu'on pût lire la vérité dans les entrailles palpitantes des Victimes. Les Mages de la Perse n'admettoient qu'un Dieu qui avoit créé tout, & qui n'avoit rien créé de meilleur que la bonté & la vérité. Où trouvera-t-on une plus belle notion de la Divinité? Qui ne sçait que les Gymnosophistes Indiens pleins de mépris pour les Idoles rendent leurs hommages à un Etre éternel? Les Lettrés de la Chine n'adorent que le *Tien* qui n'est pas le Ciel visible, mais le créateur du Ciel, ou l'Etre immortel qui l'habite. Enfin pour peu qu'on ait de connoissance de la Philosophie Grecque qui devint ensuite celle de Rome, on y remarquera presque toujours ce principe; qu'il y a un Etre infini, le pere & la cause de tous les autres. Un Docteur célebre du Christianisme, Augustin, a poussé plus loin que nous cette induc-

tion. Socrate & Platon ont parlé clairement : les autres ſont plus obſcurs ; cependant leur penſée perce toujours à travers les nuages myſtérieux dont ils l'enveloppent : On découvre aiſément leur penchant pour la foi d'un premier Etre, d'une nature impaſſible, incorruptible & intelligente ; au lieu que l'irrévérence avec laquelle ils affectent de parler des faux Dieux ne nous laiſſe aucun lieu de douter de leur impiété à leur égard. Si preſque tous ont admis ou ſemblé admettre des Divinités inférieures, des conſidérations politiques les forçoient à cette réſerve, parce que, comme je l'ai dit, il n'étoit pas ſûr d'anéantir tout-à-fait des Dieux que les loix protégeoient, que la Nation elle-même regardoit comme les Arbitres de notre vie, & les diſpenſateurs des biens & des maux.

III.

C'eſt un vice attaché à l'eſſence du culte religieux, d'avoir beſoin de pratiques & de cérémonies extérieures qui aſſujettiſſent le peuple, fixent ſon attention, & le rapellent à ſes devoirs. L'obſervance en eſt incommode : elle ne produit d'autre effet que de faire regarder la Divinité comme un Maître impérieux qui ſe plaît à nous accabler ſous un joug peſant, qui prend plaiſir à nous gêner ſans ceſſe, qui punit trop ſévérement la moindre négligence. La loi Judaïque, pour ne point parler des modernes, en eſt une preuve frappante, ſans qu'il ſoit néceſſaire

de m'étendre davantage ſur une matiere que les Savans ont épuiſée.

Le Mahométisme, celle de toutes les Religions qui porte un caractere plus oppoſé à l'Idolâtrie, ne nous parlant jamais que d'un ſeul Dieu, en fait pourtant un Etre tantôt ſanguinaire qui ordonne d'employer le fer & le feu pour ſe faire des proſélites, tantôt capricieux qui exclud de ſon Paradis la plus belle portion du genre-humain. Mais de toutes les Sectes il n'y en a point qui damne plus de monde que les Chrétiens. Peut-il y avoir un Dogme plus odieux que celui du petit nombre des Elus, ou qui choque davantage le Tout-puiſſant dont l'eſſence n'eſt que bonté. Laiſſons à part le rigorisme outré des Romains ſur ce point. Les Docteurs éclairés des lumieres de la Réforme, les plus réſervés, s'accordent unanimement à damner les Juifs, les Payens, les Mahométans, & tous ceux des Chrétiens qui n'obſervent pas ponctuellement ce que prescrit l'Evangile. C'eſt-à-dire dans leur hypothèſe que Dieu a créé mille hommes pour en ſauver à peine un ou deux & perdre tous les autres, quoiqu'il n'ait manqué ni d'envie, ni de moyens efficaces pour leur faire mériter le Ciel. N'eſt-ce pas-là répandre ſur la conduite de Dieu un caractere de méchanceté qui ne peut lui convenir? Auſſi ſommes-nous bien éloignés de penſer que les Savans même parmi les Catholiques Romains ne ſoient pas plus Philoſophes que religieux à cet égard. Nous les entendons tous les jours s'expliquer

assez nettement dans les conversations particulieres où ils développent avec plus de liberté leurs véritables sentimens.

Qu'on seroit à plaindre si Dieu étoit tel qu'on nous le peint communément ! Que nous le connoissons mal, si nous ne le connoissons que sur la foi de quelques-uns de nos Ministres ! Comment nous le feroient-ils connoître ? Souvent ils ne le connoissent pas eux-mêmes. Leur foi est moins une conviction vive & distincte de la Divinité, qu'une déférence aveugle pour l'autorité d'un sentiment public.

Ecoutons l'illustre Archevêque de Cambrai se plaindre de ce désordre. On ne nous fait connoître Dieu que comme je ne sai quoi de merveilleux, d'obscur & d'éloigné de nous : On nous le peint comme un Etre puissant & sévere qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, & contre le jugement terrible duquel il faut se précautionner. En vérité, est-ce-là l'idée que nous devons avoir de cette Bonté immense qui ne créa des Etres que par amour, pour les combler de ses bienfaits ?

Avouons donc que les Religions même les plus saintes ont corrompu chacune à leur maniere la notion de la Divinité : diverses circonstances dont nous avons indiqué les principales ont contribué plus ou moins à entretenir quantité d'idées déraisonnables parmi les Sectes estimées les plus orthodoxes.

La Philoſophie eût été d'un grand ſecours pour épurer le Paganiſme, ſi dans tous les tems, ce n'étoit pas le ſort des Philoſophes qui penſent & qui parlent le mieux de la nature des Dieux, d'être taxés d'impiété. On ſait combien la Philoſophie Grecque eut de peine à s'introduire à Rome qui avoit reçu ſi avidement le polythéiſme infame d'Athènes. On ſait les fougueuſes déclamations du vieux Caton contre les Sectes Philoſophiques, & pluſieurs décrets du Sénat pour les bannir de toute l'Italie. Lorſque dans des tems plus éclairés il leur fut permis d'y revenir, on ne put pas perdre l'habitude de regarder comme dangereuſe une ſcience qui apprenoit à penſer ſi bien de l'Eſſence divine & à régler ſes mœurs ſur les principes de l'équité naturelle.

Le plus grand bien qui pût arriver à la Religion & par conſéquent au genre-humain, c'eût été de permettre aux Philoſophes de nous expoſer librement leurs ſublimes conceptions, de les obliger de les mettre à la portée du ſimple peuple, qu'on eût encouragé à les écouter. C'eût été encore d'autoriſer par les loix un culte plus pur, qu'ils auroient ſubſtitué à celui des Idoles, de le faire entrer inſenſiblement dans le Syſtême politique, en ne contraignant perſonne d'encenſer des Dieux factices. Pour lui donner plus de crédit, on eût honoré ces hommes habiles par les dignités & les premiers emplois de l'Etat, dont leurs profondes connoiſſances les rendoient déja ſi dignes. Je me trompe bien ou

c'eſt-là la penſée de cet Ancien qui diſoit que les hommes ſeroient heureux, lorsque les Rois ſeroient Philoſophes ou lorsque les Philoſophes ſeroient aſſis ſur le trône. Quoi qu'il en ſoit, bientôt le parallelle d'un Syſtême ſimple dont le premier & le ſeul dogme étoit celui d'un Etre infiniment bon qui ordonne qu'on l'adore, qu'on faſſe du bien à ſes ſemblables, qu'on ſoit ſoumis à ſes ſouverains, comparé avec une multitude d'obſervances ſuperſtitieuſes toutes plus gênantes les unes que les autres, avec l'idée groteſque de ces Dieux un peu plus vicieux que les hommes parce qu'ils pouvoient l'être impunément, ce parallele, dis-je, auroit porté la conviction dans les eſprits judicieux. La foule qu'on eût comme forcée à réfléchir ſe ſeroit faite auſſi à ces idées raiſonnables. Les temples euſſent été moins fréquentés, on eût moins immolé de victimes; double avantage pour le peuple qui auroit mieux employé un tems précieux & ne ſe fût pas appauvri pour raſſaſier l'avidité des Prêtres. Si l'Idolâtrie ne ſe fût pas tout-à-fait détruite, du moins fût-elle tombée dans un grand diſcrédit. Ceci encore pratiqué de nos jours avec un ſage tempérament contribueroit à dégager les Religions modernes de ce qu'elles peuvent avoir de peu conforme à nos connoiſſances naturelles ſur l'Eſſence divine, & au culte le plus digne de l'Etre-Immortel. Heureuſe celle qui ſe prêteroit à ce remede! plus heureuſe celle qui ſe trouveroit n'en avoir pas beſoin!

IV.

Un autre avantage de la Philoſophie ſur la Religion en général, c'eſt que celle-ci ne porte que ſur une foi aveugle: la Philoſophie eſt fondée ſur la raiſon. Or la crédulité admet toutes ſortes d'erreurs, au lieu que la raiſon ne peut pas nous tromper. La foi populaire n'examine rien, pas même les motifs de crédibilité qui ſouvent auſſi ſont incompréhenſibles. Le Sage ne ſe rend qu'à la conviction.

La foi ſoulage la foibleſſe de notre eſprit, que le travail fatigue, que l'application laſſe, qui ſupporte difficilement une contention pénible. Il eſt bien plus aiſé de croire que d'approfondir pour ſe convaincre. La foi eſt une voie plus courte pour parvenir à quelque connoiſſance que ce puiſſe être, ſi toutefois ce qu'on ne connoît que par ouï-dire, mérite ce nom: l'étude eſt un chemin plus lent, il eſt vrai, mais plus ſûr & plus ſatisfaiſant pour l'eſprit. C'étoit jetter un grand ridicule ſur les Diſciples de Pythagore, que de les accuſer de ne voir que par les yeux de leur Maître: ce devoit être une école d'aveugles ou d'enfans. Avez-vous bien examiné les principes ſur leſquels vous fondez la Métempſycoſe, auroit-on pû leur demander? avez-vous conçu la néceſſité de ce dogme ou du moins ſa probabilité? Non, auroient-ils répondu, mais Pythagore l'a enſeignée, cela nous ſuffit... Quoi! vous ne comprenez donc pas ce que vous croyez?

vous n'avez donc pas trouvé dans les lumieres de l'évidence, des raisons fortes & invincibles de ce que vous avancez avec tant d'assurance? Non, mais le Maître l'a dit, son autorité fait notre conviction... N'avez-vous pas encore bien des motifs de croire le contraire? ne se présente-t-il pas à votre imagination une infinité de doutes sur cette transmigration des ames qui vous portent à craindre que ce Systême ne soit qu'un délire Philosophique?.. Il est vrai, mais la parole du Maître les fait disparoître: nous n'osons pas même examiner si ces doutes sont bien ou mal fondés, nous les croyons téméraires, parce que le Maître a parlé... Je laisse à tout homme sensé à juger de l'imbécillité d'une semblable réponse, lorsqu'il s'agit d'opinions purement philosophiques, & à la comparer ensuite avec celle que feroient le plus grand nombre des croyans, si on leur demandoit les motifs de leur foi. Il en concluroit avec l'Orateur Romain, que rien ne nuit plus au progrès des sciences qu'une trop grande condescendance pour une autorité souvent de peu de valeur; que les questions importantes ne doivent pas se décider par autorité, mais par le poids des raisons: & que c'est faire injure au créateur qui nous a donné une raison capable de nous éclairer sans le secours d'une lumiere étrangere.

Nous avons une loi écrite, & le genre humain doit une reconnoissance éternelle à celui qui le premier en développa les préceptes sacrés, s'il n'y ajouta rien de lui-même. Ce

n'eſt pas que tout homme ne fût en état de les appercevoir ſucceſſivement : la lumiere naturelle ſuffit pour cela. Elle nous dit qu'il faut adorer le Créateur, ne point blaſphémer ſon ſaint nom &c. Mais les hommes livrés à l'injuſtice ne pouvoient plus reconnoître ces vérités ſans contrarier des préjugés chéris qui formoient un nuage épais dont leur eſprit étoit environné. La Raiſon eſt toute intérieure, elle demande au moins une légere attention pour qu'on puiſſe ſaiſir les rapports réels qu'elle préſente à tous les eſprits. Ceux-là ne jugent pas ſelon elle, qui jugent avec précipitation, par paſſion, ſans examen, par prévention, ſur des notions confuſes. La Raiſon eſt toute intérieure, il faut donc rentrer en ſoi-même pour entendre ſa voix, mais nous ſommes tout répandus au dehors. Nos ſens diſtribuent l'eſprit qui nous anime, dans toutes les parties de notre corps : nos paſſions le répandent ſur les objets qui nous environnent. Nous vivons dans une diſtraction continuelle, doit-on s'étonner que nous n'entendions pas cette voix ſecrette de la Vérité. Elle veut un eſprit tranquille pour ſe communiquer. L'ordre, quoiqu'il ſoit viſible & répandu dans toute la Nature, dans les êtres ſur-tout qui agiſſent néceſſairement, eſt encore difficile à reconnoître : il faut diſtinguer les traits qui le caractériſent, & ils échappent aiſément aux eſprits inattentifs. Voilà peut-être comment un code de loix écrites devint néceſſaire.

Loin que la Raiſon doive ſe ſoumettre à la foi, c'eſt à elle ſeule de dominer, comme la plus ancienne de toutes régles de vérité, & auſſi comme la plus infaillible. Dieu lui eſt ſoumis, dit Mallebranche; les Intelligences Céleſtes en font leur régle; nous ne pouvons ſans crime nous écarter de ce qu'elle preſcrit, enſorte que ſi la foi pouvoit contredire la Raiſon, je ne balancerois pas à abandonner celle-là pour ſuivre l'autre: car elle eſt au deſſus de toutes les puiſſances, ajoute le même Philoſophe. C'eſt donc à elle à décider & à regner. Comment donc chez tous les peuples connus la foi a-t-elle uſurpé l'empire dû à la Raiſon? C'eſt qu'il eſt plus aiſé de croire que d'approfondir les rapports éternels des choſes pour en tirer la vérité: c'eſt que la foi flatte l'orgueil du peuple: l'humble Croyant s'eſtime auſſi habile que le Philoſophe ſuperbe après vingt ans de méditation. Je vais en donner une autre raiſon particuliere.

Plus une Religion eſt ſimple, plus elle eſt raiſonnable, meilleure elle eſt. Par malheur, cette ſimplicité n'eſt pas du goût du peuple, le ſeul que l'on conſulte ordinairement dans ces ſortes d'établiſſemens. Il lui faut du merveilleux. Or le merveilleux eſt preſque toujours ſi abſurde, qu'il n'y a qu'une crédulité aveugle qui le puiſſe faire applaudir & il eſt incroyable combien les eſprits foibles ſe plaiſent à s'aveugler dans ces circonſtances.

Lorſqu'on reprochoit aux Prêtres Payens la conduite infame de leurs Dieux, lorſqu'on leur

leur expofoit franchement la répugnance qu'on fentoit à admettre de pareilles fables: ils répondoient gravement qu'il ne falloit pas juger les Dieux comme les hommes: que ces Êtres invifibles, fupérieurs aux foibles mortels, avoient des droits & des maximes d'équité particuliere: que ce qui étoit criminel ici-bas pouvoit être admirable & très-parfait à leur égard; qu'après tout, il falloit croire ce qu'on difoit des Dieux, fans avoir la méchanceté impie de cenfurer leurs actions qui étoient comme des myfteres impénétrables à l'efprit humain. Les bons Mufulmans croyent les voyages de Mahomet avec l'Ange Gabriel & fes quatre-vingt-dix mille conférences avec Dieu, avec la même fimplicité que les Juifs attendent la venue triomphante du Meffie, ou que les Romains portent des *Agnus-Dei*; & les uns & les autres vous diront que lorsqu'on a un peu de foi, il eft aifé de croire à toutes ces chofes. Demandez à nos Docteurs comment ils accordent avec la juftice divine que des peuples qui n'ont jamais entendu parler du Chrift ou que des enfans qui font morts fans aucun crime perfonnel foient punis les uns pour n'avoir pas crû au Chrift qu'ils n'ont jamais pû connoître en aucune façon; les autres pour n'avoir pas été purifiés dans les eaux du baptême, ce qui ne dépendoit pas d'eux. Ils vous répondront par une grande exclamation fur les décrets d'une Providence cachée qu'il ne nous eft pas permis de pénétrer. N'eft-il pas naturel que la foi devenue une folution géné-

rale à toutes sortes de difficultés, meuble aussi commode pour la stupidité du vulgaire que pour l'ignorance des prêtres, ait pris si bien dans le monde? sur-tout si l'on vient à songer qu'on lui donne tous les privileges de l'évidence, la force de rassurer nos inquiétudes, le pouvoir de satisfaire nos doutes, & de rendre notre esprit aussi tranquille que le fait la conviction la mieux établie.

Cependant les faux Prophêtes n'ont point trouvé de moyen plus expédient pour consacrer l'erreur que cette aveugle soumission de l'entendement. Mahomet s'en servit à propos pour persuader les réveries de son Alcoran. Mais de quoi sert-elle à une Religion qui ne propose que des vérités essentielles, qui n'enseigne que des maximes pures qui tendent & à l'avantage des particuliers & au bien public de la société, qui en est le résultat? Vous concevez bien qu'il faut captiver l'esprit sous le joug tyrannique de la superstition, pour le disposer à croire des chimeres sans fondement, parce qu'alors la Raison ainsi maîtrisée est contrainte d'admirer & de se taire, car si ennuyée de ce silence forcé elle osoit elever la voix, ses généreux efforts seroient pris pour les saillies d'une imagination libertine. Au contraire, la Vérité n'a pas besoin d'aveugler les hommes pour s'en faire accueillir. Elle ne peut que gagner à l'examen: une critique sévere ne fait que lui donner un nouveau lustre tandis que la stupide crédulité l'altere par des fictions qui la rendent méconnoissable. Qui pourra

s'empêcher de conclure des considérations que je viens de faire, que dans tous les tems la Philosophie a brillé d'une lumiere plus vive & plus pure que la Religion, autant qu'une évidence de conviction l'emporte sur une foi obscure? Donnons à cette conclusion un nouveau dégré d'évidence.

V.

On dit communément que les Savans ne sont gueres dévots. Il faut que ceux qui tiennent ce langage & moi, nous ne soyons pas d'accord sur la signification de ce mot. Si la dévotion n'est que la solide piété; si celle-ci consiste à s'acquitter de tout ce qu'on doit au Createur & à ses semblables; je pretends qu'elle est le propre des vrais Philosophes, considérés sous ce seul rapport, sans aucun égard à la Religion. Notre dévotion est fondée sur l'amour de l'ordre, cette loi immuable de toutes les Intelligences; sur la nécessité d'un pouvoir suprême qui ayant créé des êtres raisonnables, les a assevris à certains devoirs qui coulent de leur constitution interne, qu'il est pour eux d'une extrême importance d'observer fidélement; sur ce principe, que les hommes réunis en corps de société ont fait des conventions, des traités auxquels ils sont rigoureusement obligés, & dont l'observance fait leur tranquillité. Le cœur n'aime jamais plus sincérement que lorsqu'il sent mieux que l'objet de son amour mérite toute l'étendue de sa reconnoissance.

L'esprit n'adore jamais avec plus de respect que lorsqu'il a de plus grandes idées de l'Intelligence Divine qui exige ses hommages. L'ame encore ne se porte jamais plus ardemment à ses devoirs que lorsqu'elle en conçoit plus clairement la nécessité & les avantages qui en résultent. Je vous demande à présent si tout cela n'est pas l'effet de la Philosophie plutôt que de la Religion qui semble être une science toute différente de la Morale, à en juger par le peu de fruit que les hommes en ont retiré depuis tant de mille ans, pour l'amandement de leurs mœurs & la sanctification de leur vie. Ceci est incontestable à l'égard des payens; je ne me permets donc qu'une simple réflexion propre d'un siècle & d'un climat où les idées religieuses plus épurées auroient dû en proscrire les vices de l'Idolâtrie. Vous verrez que la Religion étendue presque par tout le monde n'a pû rendre les hommes meilleurs, qu'elle les a même quelquefois instruits au crime, en servant de prétexte aux plus grands désordres; tandis que la Philosophie releguée dans le cabinet d'un petit nombre de génies supérieurs, presque toujours forcée à se taire, ou à ne parler qu'à voix basse, a seule contribué à perfectionner la raison; sans elle nous ignorerions encore l'usage que nous devons faire de cette lumiere naturelle.

On ne peut nier que le Christianisme tel qu'on nous le prêche n'ait des dogmes incompatibles que les plus savans, ceux-là même qui avoient puisé leurs connoissances

dans la ſource la plus pure, à l'école du Chriſt, ont tâché envain d'accorder enſemble; des dogmes terribles plus capables d'inſpirer le déſeſpoir que la confiance. Tel eſt celui-ci: Que les blaſphêmes contre le St. Eſprit ne ſeront pardonnés ni en ce monde ni en l'autre. L'eſprit épouvanté cherche toujours, avec une ſubtilité impie, à s'affranchir de ces idées révoltantes qui l'inquiétent. Ce même Chriſtianiſme ſi reſpectable à tant d'égards nous peint la Divinité ſous des traits ſombres & farouches. Pour lui plaire, il faut renoncer aux richeſſes, au monde, à ſoi-même: car il eſt plus difficile à un riche de ſe ſauver qu'a un chameau de paſſer par le trou d'une éguille: car malheur à ceux qui ont toute leur conſolation dans ce monde. Il faut donc être continuellement en guerre avec ſon propre cœur, ſe refuſer aux plaiſirs innocens de la vie, comme ſi ces plaiſirs que Dieu a faits fuſſent des piéges tendus à notre ſimplicité. Tout cela rallentit notre amour pour Dieu, nous rend nos devoirs odieux, nous fait une peine de la vertu, la choſe du monde qui doit nous être la plus agréable, comme je l'ai démontré ailleurs. Il arrive de-là que nous craignons Dieu ſans l'aimer, que nous le ſervons en vils eſclaves qui courbent la tête ſous un joug onéreux qu'ils déteſtent.

La multitude de ces maximes ſingulieres peu conformes à la conſtitution de notre être, produit un effet aſſez bizarre. La collection en eſt faite: chacun l'a entre ſes

mains. Un seul ne peut pas les pratiquer toutes, la gêne seroit immense, mais l'amour-propre ne perd jamais ses droits. Que fait-on? Chacun en prend ce qu'il trouve de plus conforme à sa façon de penser, à ses goûts, à ses passions; ainsi chaque homme a sa morale à part, & sa vertu favorite, comme autrefois chaque payen avoit son Dieu Pénate, comme encore aujourd'hui chaque Chinois a sa Pagode. Dans le nombre prodigieux de ces devoirs imaginaires, il s'en rencontre pour tous les caracteres. Il y en a aussi d'incompatibles avec tel ou tel génie. On laisse ceux-ci: ce sera pour d'autres à qui ils conviendront mieux. Vous prenez pour vous ceux qui simpathisent à votre humeur: votre voisin choisit les plus analogues aux dispositions présentes de son ame: moi de mon côté je m'attache à ce qui flatte mes desirs, mon attrait ou mes intérêts. C'est comme si l'on tiroit au sort. Celui à qui la Nature a donné un cœur tendre avec un grand fonds de sensibilité, aime Dieu comme il chérit sa maîtresse. Ce sont des soupirs, des sanglots, des langueurs, des extases amoureuses: ce seroit encore des baisers & des caresses, si son Dieu se rendoit visible, puisqu'on en baise si tendrement les portraits & les images. Chaque jour cet amant de la Divinité aura au moins un de ces ravissemens voluptueux; cependant il vendra la justice, prêtera à usure, séduira l'innocence, & on l'estimera un favori du Très-haut, digne d'avoir avec lui des communications intimes.

Un autre dont l'ame de boue n'a que des penſées rampantes, ſe plaît dans l'opprobre, cherche par goût à ſe faire mépriſer, ne rougit pas des affronts les plus ignominieux, il s'imagine que la Divinité ſe trouve fort honorée de le voir habillé d'une étoffe groſſiere s'occuper à ce qu'il y a de plus bas. Un Italien né avec un caractere dur, porte l'auſtérité à l'excès: homicide de lui-même par eſprit de Religion, il ſe détruit en détail, pour offrir en holocauſte une victime humaine conſommée par les feux de la pénitence. Une femme ſe montre exactement dans les lieux publics de prieres, y paſſe les jours entiers à exercer ſa langue ſur les louanges de l'Eternel, dans la perſuaſion que ſon importunité le flatte; tandis qu'elle néglige à la fois ſon commerce, le ſoin de ſon ménage & l'éducation de ſes enfans. Quel fond doit-on faire ſur une pareille dévotion qui n'a pour principe que des goûts bizarres, qui par conſéquent doit varier avec eux & changer de forme toutes les fois que ces premiers caprices ſont remplacés par d'autres paſſions? Voilà pourtant la dévotion de ce qu'on appelle des gens pleins de Religion. La vraie ſageſſe eſt bien différente: elle eſt dans l'eſprit & dans le cœur, & non pas ſeulement ſur le viſage. Elle ne conſiſte point dans un extérieur mauſſade, ſombre, hypocrite, plus capable de faire haïr la vertu que de lui gagner des proſélytes: elle ne ſe contente pas de vaines pratiques; elle influe ſur l'homme intérieur

pour rendre ses pensées, comme ses actions, conformes à l'équité. On a vû des Rois tyrans, des Ministres concussionnaires, des Magistrats injustes, des Prêtres infâmes jusques aux pieds des autels: tous avoient pourtant de la Religion. Qu'a-t-on reproché aux Philosophes? Jamais de crime capital. On en a accusé quelques-uns d'impiété; mais on sait apprécier cette accusation. On appelloit impies ceux qui ne croyoient pas à la Religion nationale.

DE LA POPULATION.

LA plus grande force & la seule puissance d'un Royaume consiste dans le nombre de ses habitans. Rien de plus favorable aux arts, aux sciences & à la splendeur d'un Empire que la population. L'agriculture, les arts, le commerce, tout fleurit dans un Etat bien peuplé.

La Nature est-elle devenue stérile? Est-ce une maladie de vieillesse qui empêche l'espece de se multiplier? Est-ce un poison caché qui la corrompt & l'altere? L'espece humaine seroit-elle épuisée? Non sans doute, mais si le monde est moins peuplé qu'il ne l'étoit il y a 13 à 14 siècles, n'en accusons que la malice des hommes, ou l'imbécillité des esprits, plutôt que la défaillance des corps. On peut placer l'époque de cette diminution à la Naissance de J. C. Depuis ce

tems le nombre des hommes a diminué, & peut-être n'y a-t-il pas à présent sur la terre *la cinquantieme partie des hommes qui y étoient du tems de César.*

La Religion Mahométane & la Chrétienne ne sont gueres favorables à l'espece; l'une par la multitude des femmes, l'autre par le célibat qui y est si estimé, & parce que le divorce y est défendu.

Loin que la poligamie soit favorable à la propagation de l'espece, elle y est tout-à-fait contraire. La nature ne veut point d'excès: elle en est bientôt accablée; & la multiplicité des femmes sert plutôt à épuiser la force productrice & générative qu'à donner à l'Etat un grand nombre d'enfans. Les enfans d'un pere poligame sont foibles & délicats; on voit peu de meres dans le serrail le mieux fourni. Combien d'Eunuques pour garder, combien d'Esclaves pour servir ce nombre de femmes qui ne peuvent se marier, & qui y perdent les plus belles années de leur vie! Quelle perte pour l'Etat!

Les Romains avoient un grand nombre d'Esclaves & plus sans contredit qu'aucune autre nation; mais ils sçavoient en tirer un grand profit; c'étoit le plus beau de leur bien. Ils auroient regardé une Esclave qui n'eût point donné d'enfans à son maître, comme un domestique inutile, quelque laborieuse qu'elle fût d'ailleurs: ils avoient donc soin de les associer & de les marier ensemble. Un particulier voyoit ses domestiques se multiplier comme à l'infini & avec une plus gran-

de joye que les gens de la campagne n'en ressentent lorsque leurs brebis leur donnent des agneaux. Ceux-ci ne craignoient point aussi de mettre au monde des malheureux & se marioient volontiers, surs de trouver dans leur maître leur pere & celui de leurs enfans. Chaque Esclave travailloit pour son maître; & comme ils en étoient plus ou moins récompensés, plus ou moins favorisés, ils s'appliquoient avec un zêle incroyable, l'un à la culture des terres, l'autre aux arts & au commerce, *&c.*

De plus, chaque Esclave *avoit son pécule particulier qu'il possédoit aux conditions que son maître lui imposoit*, & qu'il faisoit fructifier selon son adresse & son propre génie. De-là quelle richesse pour le particulier & pour l'Etat!

Le divorce étoit permis chez les Payens. Ce fut encore un terrible coup que porta le Christianisme au monde entier. Le divorce étoit un grand coup de politique & le législateur ou plutôt la nature qui l'inspira connoissoit la foiblesse & l'inconstance essentielle au cœur humain. Le Christianisme voulut le fixer & il flétrit, pour ainsi dire, toute la nature. On vit les dégoûts, la mésintelligence, compagne nécessaire de la gêne & de la nécessité, lever leur tête orgueilleuse & siffler de toutes parts. Ce fut cette habile politique qui engagea Lycurgue à permettre aux femmes de passer du lit de leur époux dans celui de leur amant & de vivre avec lui un an ou plus. On n'envisage plus le mariage

que comme une chaîne à laquelle on s'attache pour toujours. C'eſt un joug inſupportable, on n'y voit plus que des déſagrémens & une éternité de peines à laquelle on n'oſe penſer. Mais le divorce remédieroit à tous ces inconvéniens.

Ajoutez qu'une femme qui paſſeroit ſucceſſivement entre les bras de pluſieurs maris, donneroit bien plus d'enfans à l'Etat que lorſqu'elle reſte avec un ſeul.

Le grand nombre de Prêtres & de Moines eſt encore une perte conſidérable pour l'Etat. Combien d'avortemens cauſés par les loix de la continence!

D'nn autre côté, les filles de joye devroient être bannies comme des peſtes. Combien de jeunes gens, après s'être adonnés aux débauches, ſe marient & ne portent plus dans le lit de leurs femmes que les restes d'un nature languiſſante & affoiblie! Ils n'ont plus que quelques enfans qui ſe ſentent de la langueur de leur pere. C'eſt alors que le divorce ſeroit encore utile: mais une ſeule perſonne en rend deux inutiles à l'Etat.

C'eſt une bonne politique des Proteſtans d'avoir rejetté le célibat: ils ſont devenus en peu de tems preſqu'auſſi nombreux que les Catholiques. Que l'on conſidere les richeſſes immenſes de la Hollande & de l'Angleterre en comparaiſon de la pauvreté des Etats Catholiques. Quelle différence & pour le nombre des peuples & pour la richeſſe des particuliers!

Quelles richeſſes encore pour le Prince qui

en retire à proportion que ses Etats sont peuplés, que les denrées sont multipliées, que le commerce fleurit & que les terres sont en valeur!

C'est une folie de craindre que la terre ne se trouve trop surchargée d'habitans: la nature y a pourvû. Plus il y aura d'hommes, plus il en mourra. Et la multitude des terres qui sont incultes & en friche nous démontre assez que nous n'en sommes pas encore là. De plus, on envoye des colonies de part & d'autre, & pour les y engager on leur donne de grands avantages, non pas cependant assez grands pour qu'elles puissent se rendre redoutables aux Puissances à qui elles appartiennent, & aux Etats d'où elles ont été comme transplantées pour le bien commun. Il ne faut pas craindre que des citoyens ayent de la peine à se séparer de leur patrie lorsqu'ils verront qu'ils peuvent être beaucoup mieux ailleurs, plus riches & plus à leur aise.

L'effet ordinaire des colonies n'est point, comme on le dit, d'affoiblir le pays d'où on les tire, parce qu'on ne les tire que lorsqu'on le peut faire sans endommager l'Etat.

Il faut éprouver l'air & le terroir où l'on envoye des colonies. Les maladies du lieu, de l'air, pourroient les détruire dans leur naissance.

Les colonies ne partagent point la puissance d'un Etat quand la bonne constitution du gouvernement & les magistrats qu'on y envoye concourent à entretenir la paix, l'union & la correspondance entre ces deux membres d'un même corps.

Les colonies sont d'un puissant secours pour le commerce.

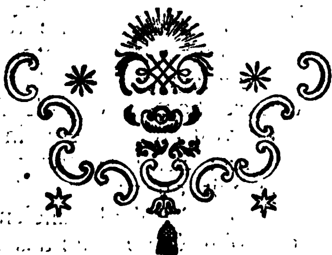
Les Persans avoient appris de leurs Mages que les actes les plus agréables à la Divinité, c'étoit de faire un enfant, de labourer un champ & de planter un arbre.

Le luxe est la peste des Etats. C'est un vieux préjugé dont on est revenu, ou plutôt une vieille vérité qui devroit ne jamais s'effacer de l'esprit des vrais citoyens. Le luxe est pour l'Etat une source d'orgueil & de misere. Un Gentilhomme ne veut point se marier parce qu'il lui faudroit diminuer de son train & de ses équipages. Le nombre de ses enfans l'obligeroit de faire moins de dépenses & d'être plus économe.

Le droit des aînés y est encore aussi contraire. C'est une suite de cet esprit d'orgueil contraire à la nature. On donne tout à l'un, & les autres sont obligés de renoncer à tout établissement faute d'une fortune suffisante. Ce moyen qu'on a pris pour éterniser un nom illustre & conserver dans sa famille des biens & des titres honorables, est de tous ceux que l'on devoit choisir, le moins efficace pour cet effet: & il est étonnant qu'une expérience de huit ou neuf cens ans n'ait point été capable d'abolir les anciennes erreurs sur ce point & l'orgueil des grandes maisons. Combien de fois un aîné s'est-il vû mourir sans enfans, ayant des freres qu'on avoit obligés de faire vœu de n'en point avoir! Combien d'aînés ont dissipé tout leur bien qui y seroit encore tout entier

si ce droit tyrannique d'aînesse n'avoit pas réduit les uns à la mendicité & exposé celui-ci à de folles dépenses! C'est par-là que les familles se sont appauvries & sont tombées par le moyen même qu'elles prenoient pour se perpétuer & conserver leur ancienne splendeur. Voyez les Anglois; les anciennes familles y sont encore dans leur ancien lustre.

La douceur du gouvernement, l'égalité des citoyens & la liberté contribue encore beaucoup à la population. Quand les grands possedent seuls toutes les richesses, tout le reste est pauvre & misérable & ne se soucie gueres de donner des malheureux à l'Etat. C'est ce qui fait que les Républiques seront toujours plus peuplées que les autres Etats.



DES ANTROPOPHAGES.

CEUX qui ont révoqué en doute les horreurs de l'Antropophagie me paroiſſent faire bien peu de cas du grand nombre de relations qui en parlent, & de l'accord unanime des hiſtoriens anciens & modernes ſur ce point : Mais un Auteur illuſtre (Voltaire) qui en cherche l'origine dans les mouvemens d'un cœur tendre, d'une bonté compatiſſante, & de la Religion naturelle, ne trouve gueres de raiſons déciſives pour appuyer ſon hypothèſe. Quelques médecins encore en ont voulu imaginer la cauſe phyſique. C'eſt, ſelon eux, une humeur âcre & noire, laquelle réſidant dans les tuniques du ventricule produit cette voracité. Ce ſentiment manque de pluſieurs preuves : on n'en voit pas encore l'évidence.

Les Maſſagetes parmi les Scythes, les Sauromates, quelques Ethiopiens, les Cannibales en Amérique ſe nouriſſoient de la chair des morts, tuoient les vieillards & n'épargnoient pas même leurs peres ou leurs meres.

Quelques hiſtorieus ont fait remonter cette barbarie aux peuples de Canaan, jusqu'au déluge même.

L'Afrique toutefois eſt la patrie des Antropophages modernes : ce qui ſemble appuyer ce que Tite-Live rapporte d'Annibal qui, ſelon cet hiſtorien, faiſoit manger de la chair humaine à ſes ſoldats, pour les rendre plus ſanguinaires & plus intrépides. Les Zim-

bas & les autres Caffres ne vivoient que de chair humaine. En 1589 ils formerent une armée de 80000 hommes qui vécut des vaincus & dépeupla par-là 300 lieues de pays. Chez ces peuples, le plus grand héros étoit celui qui avoit mangé le plus grand nombre d'hommes.

Il y a encore au Brésil & dans les Terres Magellaniques, des Antropophages. Les Juifs ont été accusés de cette barbarie à l'égard de leurs vieillards & des enfans Chrétiens.

Les anciens Chrétiens eux-mêmes, selon Tatien, Tertulien & Salvien, ont donné dans les cruautés de l'Antropophagie.

Les Tartares, les Siamois, les Célebes, & les Chinois du Royaume de Concha & d'une province voisine du Xandu, ont été quelquefois Antropophages, selon Polo, Barbosa, & Pisagetta, historiens modernes.

On reproche encore aux Aborigenes & aux premiers habitans de Rome, d'avoir offert tous les ans à Pluton un vieillard de 60 ans, jusqu'à l'arrivée d'Hercule en Italie, qui détruisit cette coutume barbare; & l'on sçait que les victimes servoient de nourriture aux Prêtres qui vivoient de l'autel.



LA

LA MORALE DES CHINOIS MISE EN MAXIMES.

O VOUS qui lisez tous les jours les *King*, * & qui disputez sans cesse sur la doctrine & sur les mœurs, votre application est louable; mais doit-elle aboutir à de simples discours? Il vous faut mettre en pratique l'obéissance filiale, dont vous parlez si éloquemment. Cette vertu ne consiste pas seulement à honorer, à servir, & à nourrir vos parens: elle doit s'étendre jusqu'au plus bas, comme jusqu'au plus haut; jusqu'à ce qu'il y a de plus vil, comme jusqu'à ce qu'il y a de plus élevé.

Dans toutes les occasions qui se présentent de parler, ou d'agir, faites-le doucement, posément. La plûpart de nos fautes ont pour principe des manieres trop vives & trop empressées. Votre contenance doit être grave, & vos paroles mesurées. Un extérieur léger & volage n'attire que du mépris, ou des railleries. Si vous êtes obligé de donner un avis, ou de faire une réprimande, n'usez jamais de paroles dures & piquantes: le fruit de votre ridicule colere, seroit d'aigrir les esprits, & non pas de les corriger.

Voulez-vous être un homme de bien? cherchez un bon ami: reconnoissez de bonne foi

* Anciens Livres Chinois.

vos fautes, & n'ayez jamais recours au menſonge pour les déguiſer: une faute avouée eſt à demi réparée. Pour peu que votre ſincérité devienne ſuſpecte, quel cas fera-t-on de vous? Le menſonge eſt le vice des ames baſſes & de la plus vile populace.

Quand vous avez à traiter de quelque affaire avec un Grand, étudiez ſon air & ſa contenance: s'il vous écoute froidement, ſi vos demandes lui déplaiſent, n'allez pas plus loin: inutilement le preſſeriez-vous; le refus que vous auriez à eſſuyer, vous attireroit peut-être pour toujours ſa disgrace.

Si vous vous répandez en injures contre quelqu'un qui vous déplaît, ſi vous en venez jusqu'à le frapper, il uſera de répréſailles, & vous rendra coups pour coups, injures pour injures; ainſi vous livrer à ces mouvemens de colere, c'eſt vous injurier, c'eſt vous frapper vous-même. Si vous avez l'ame querelleuſe, ſi vous vous livrez à l'intempérance de votre langue, & que vous vous faſſiez un jeu de médire, ou de calomnier, vous vous rendrez redoutable; mais ne vous y trompez pas, le Ciel a ſa juſtice, & l'Empereur des châtimens.

Ne parlez jamais des défauts d'autrui, & ne faites point le perſonnage de Plaiſant; car outre les plaintes & les murmures que vous vous attirerez, vous perdrez encore ces graces naturelles, qui rendent un homme aimable dans la ſociété.

On vous voit tout-à-coup paroître dans une Compagnie, & auſſi-tôt que vous êtes

entré, vous saifissez la parole, vous vous rendez maître de la conversation, & il faut que tout le monde se taise pour vous écouter: quelle impolitesse! Qui êtes-vous, & qu'avez-vous appris pour faire ainsi la leçon aux autres? les grosses cloches sonnent rarement, & les vases pleins ne resonnent gueres.

Quoi! vous êtes vêtu commodément pour l'Hiver & pour l'Eté: rien ne vous manque, vous ne souffrez ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid; vous mangez quand il vous plaît, & autant qu'il vous plaît; n'êtes-vous pas content? Est-ce un divertissement propre d'un homme raisonnable, de se donner des libertés peu séantes, & de n'ouvrir la bouche que pour tenir des discours satyriques, ou indécens? Si vous continuez de la sorte à parler & à agir sans discrétion, ni jugement, on vous mettra au rang des animaux les plus stupides.

Puisque l'homme vit sur la terre, il y a une maniere d'y être, & l'inégalité des conditions y devient nécessaire. Si chacun vouloit se reposer ou se divertir, qui vous nourriroit?

On voit des freres qui dans le partage de la succession paternelle, se cedent mutuellement les articles douteux, se les offrent l'un à l'autre avec amitié. Comment arrive-t-il dans la suite que leurs enfans ou petits-fils se disputent le même héritage, se querellent, s'emportent l'un contre l'autre, & en viennent souvent jusqu'à fatiguer les Juges de leurs odieuses contestations? Comment ont-

ils pu étouffer si-tôt dans leurs cœurs les tendres sentimens qu'ils avoient reçus de la nature & de leur premiere éducation?

Deux qualités sont absolument nécessaires à une jeune femme, l'attention à ses devoirs, & une crainte respectueuse: Apprenez donc en détail quelles sont vos obligations. Dans la maison levez-vous la premiere, n'allez prendre votre repos qu'après les autres: soyez constante dans l'application au travail propre de votre sexe; c'est à vous qu'appartient le menu soin du ménage; veillez attentivement à ce que le riz, la farine, l'huile, le sel, les plats, les baguettes & autres ustensiles soient soigneusement serrés dans le lieu qui leur est destiné; qu'il regne un air de propreté, non seulement dans vos habits, mais encore dans les mets que vous faites préparer; qu'on n'apperçoive rien qui dégoûte, ou qui choque la vue. Autrement on vous confondroit avec les plus sales animaux.

La tête, le visage, les mains, les pieds, sont les quatre sortes de beautés d'une femme: mais c'est la modestie qui doit relever ces talens naturels; il faut qu'elle regne dans son air, dans son maintien, dans ses regards, dans ses paroles, dans ses gestes. Si vous parlez sans réflexion, si vous vous agitez au moindre mot que vous dites, si vous gesticulez sans cesse, on vous prendra pour une Comédienne, ou pour une femme de Théâtre. Que seroit-ce si vous preniez certaines libertés, si vous cherchiez à voir & à être vûe, si vous regardiez les hommes à la dérobée,

ſi l'on vous entendoit chanter à voix baſſe, ou donner d'autres marques ſemblables d'un eſprit volage, quelle idée auroit-on de votre vertu?

Souvenez-vous que dans le fond un boiſſeau de perles ne vaut pas une meſure de riz. Plus vous chargez les ſoyeries de fleurs & d'ornemens, plus vous avez de peine à les découdre pour les laver. A quoi bon broder vos habits de figures de tant de fleurs & de tant d'oiſeaux différens? La propreté & la ſimplicité doivent en faire toute la beauté: les ornemens n'ajoûtent rien au mérite & à la vertu. Une femme qui n'a ni adreſſe, ni eſprit, fût-elle couverte d'or & d'argent, eût-elle la tête chargée de perles & de poinçons d'or, eſt bien au deſſous d'une femme de mérite, qui n'eſt vêtue que de toile, & dont les ornemens de tête ſont les plus ſimples: un grain de riz, un bout de fil, tout nous vient de la ſueur des pauvres. Les aſſiſter dans leurs beſoins, c'eſt une vertu ſecrette: diſſiper ſon bien mal-à-propos, c'eſt un vice public.

De tout temps on a diſtingué le dedans du dehors. Le *Liki* * a marqué la place des hommes ſéparée de celle des femmes. C'eſt par l'obſervation d'une régle ſi ſage qu'on ne donne aucun lieu aux ſoupçons qui attirent la cenſure du Public.

Dans les affaires qui ſurviennent, n'entre-

* Livre claſſique qui contient les loix, les cérémonies, & les devoirs de la vie civile.

prenez rien de vous-même, consultez votre mari. Qu'est-ce que votre mari? C'est votre *Tien*. Si le *Tien* venoit à vous manquer, quelle seroit votre ressource? Pendant que ce mari vit encore, de combien de soins n'êtes-vous pas délivrée! C'est à quoi vous ne faites nulle attention, vous ne vous en appercevrez que quand il aura cessé de vivre. Combien de veuves & d'orphelins gémissent dans l'oppression!

Qu'une femme qui connoît le foible de son mari, s'en serve pour se rendre la maîtresse & pour le dominer: qu'elle conteste sur tout, que pour la moindre contradiction elle en vienne à des éclats; que le mari de son côté subisse le joug, & n'ose souffler, l'un & l'autre deviennent bientôt la fable & la risée du Public. Si vous laissez entamer votre réputation de ce côté-là, le mal est presque sans remede. L'eau une fois répandue ne peut plus se remettre dans le vase.

Si votre mari néglige les obligations de sa charge ou de son état, efforcez-vous de le faire rentrer dans lui-même, mais que ce soit par des manieres douces & insinuantes, par de tendres exhortations, par le récit de certains exemples capables de le frapper. Respectez-le comme un hôte, traitez-le comme un ami, évitez avec lui les familiarités peu séantes; la bienséance qu'on garde dans l'intérieur de la maison, fait contracter l'habitude de tenir au-dehors une conduite sage & réglée.

C'est une nécessité pour vous de vivre

toujours avec votre mari, & par conſéquent d'acquérir la patience. Apprenez donc à gêner votre naturel, & à contraindre vos inclinations; vous ne faites enſemble qu'une même famille; n'ayez donc l'un & l'autre qu'un même cœur. Si vous n'êtes uni qu'à l'extérieur & par pure grimace, tandis qu'au fond de l'ame vous conſervez un ſecret mécontentement; c'eſt inutilement vous ronger le cœur, & vous rendre la vie amere.

Je ne prétends pas que vous deveniez inſenſible ou immobile comme une ſtatue, il y a une activité & une attention néceſſaires pour régler les affaires courantes de votre maiſon. Vos enfans qui ſont en bas âge demandent en particulier beaucoup de ſoins. Ne permettez pas qu'ils ſuivent leurs appétits, & qu'ils prennent plus d'alimens que leur eſtomac n'en peut porter; garantiſſez-les des grandes chaleurs de la ſaiſon, éloignez d'eux tout ce qui pourroit leur nuire, comme ſont, par exemple, l'eau, le feu, les couteaux, les lieux élevés, d'où ils pourroient tomber, les choſes dures qui pourroient les bleſſer; mais ſur toutes choſes ne leur permettez pas l'uſage des viandes froides, ou mal cuites, des fruits verts & cruds. Ce ſont pour des enfans encore tendres deux ſortes de poiſons très-violens.

Vos domeſtiques doivent avoir part à votre attention: ne ſouffrez pas que rien leur manque pour le vivre & le vêtement. S'ils ſont groſſiers, négligens, mal-adroits, diſſimulez quelquefois leurs défauts, & faites ſemblant

de ne pas les appercevoir, pardonnez-leur beaucoup de petites fautes, sur-tout quand ils ont bonne volonté; instruisez-les avec douceur, & faites réflexion que s'ils avoient de grands talens, ils ne se réduiroient pas à vous servir.

L'entrée de votre maison doit être fermée à toutes sortes de femmes. 1°. A celles qui font profession de fureter de tous côtés les traits de satyre, les médisances, & les faux bruits qui se répandent au desavantage des familles, & qui vont les débiter dans toutes les maisons; leur talent est de corrompre le cœur par leur malignité, & d'empoisonner l'esprit par les prodiges qu'elles racontent, par des spectres qu'elles prétendent pouvoir faire paroître en invoquant les démons, & leur adressant des prieres inintelligibles. 2°. A ces diseuses de bonne avanture, qui se vantent de percer dans l'avenir, qui se mêlent de tirer votre horoscope, & de prédire la bonne ou la mauvaise fortune par l'inspection de la main, & des traits du visage. La moindre perte que vous ferez, est celle de votre argent; d'autres malheurs, que vous ne prévoyez pas, seront les suites funestes de votre ridicule curiosité.

Finissons en peu de mots ce qui vous regarde: une femme n'a de mérite qu'autant qu'elle s'applique à acquérir les vertus propres de son état. Et quelles sont ces vertus? les voici: le respect filial, la crainte respectueuse, la gravité, la modestie, la douceur, la complaisance, la sincérité dans

les paroles, l'esprit d'économie, & la compassion pour ceux qui souffrent. Les principaux défauts qu'elle doit éviter, sont la légéreté, les manieres volages, l'orgueil, la colere, l'oisiveté, la nonchalance, le babil, l'indiscrétion dans les paroles, une humeur inquiette & difficile, la dureté de cœur envers les malheureux. Sur-tout qu'elle se donne bien de garde de tomber dans aucun des cas qui donnent droit à son mari de la répudier; car quand même il n'en viendroit point à cette extrémité, elle n'en seroit pas moins déshonorée.

REMARQUE.

Ces cas sont au nombre de sept. L'Auteur ne les nomme pas, parce qu'il écrit pour des gens qui en sont instruits. Je vais y suppléer: être peu soumise, être stérile, tomber dans l'adultere, être jalouse, avoir quelque fâcheuse maladie, parler trop, voler. Ce sont les causes qui donnent au mari le droit de congédier sa femme.

Le quatrieme article s'entend d'une jalousie qui porteroit la femme légitime à ne vouloir pas souffrir que son mari prît une seconde femme, & qui en viendroit à quelque éclat.

Le cinquieme s'entend d'une maladie qui feroit horreur, telle que la lépre, l'épilepsie & autres semblables.

Par le sixieme on entend, non pas un flux de paroles inutiles assez ordinaires aux personnes du sexe, plus de la moitié des femmes Chinoises seroient dans le cas; mais le dangereux caquet des femmes, qui par de faux rapports, par des médisances secrettes, ou par de fausses confidences, qu'elles feroient aux uns & aux autres, mettroient

Voulez-vous sçavoir ce que vous avez à attendre de reconnoissance de la part des hommes, jettez les yeux sur vos enfans. Voulez-vous que vos enfans vous soient soumis, soyez-le vous-même à vos parens; sçachez que le cœur, les pensées, les inclinations, le naturel des hommes se ressemblent à peu de chose près; cette considération doit vous engager à supporter leurs défauts & à les dissimuler.

Ne soyez point de ces railleurs éternels, qui aiment mieux perdre un ami que de perdre ce qu'ils croyent être un bon mot. Songez que telle raillerie est souvent plus offensante qu'un terme injurieux; celui-ci est d'ordinaire l'effet d'un mouvement de cole-

la division dans la famille, & en troubleroient la paix & l'union.

Les quatre autres articles ne demandent point d'explication. Le vol n'est un sujet de divorce, que quand la femme vole son mari pour enrichir ses parens.

Il y avoit cependant trois exceptions à cette loi du divorce.

La premiere est que si le pere, la mere, & le frere aîné de la femme sont morts, il n'est pas permis de la congédier, parce que, dit la loi, il y avoit un lieu où l'on avoit pris cette femme, & qu'il n'y en a plus où l'on puisse la remettre.

La seconde est, quand le beau-pere & la belle-mere sont morts, & que la bru en a porté le deuil pendant trois ans.

La troisieme veut que si le mari étoit pauvre quand il se marie, & qu'il soit ensuite devenu riche, il ne peut pas répudier sa femme, parce

re; dont on revient & dont on se répent; celle-là est le plus souvent un signe de mépris, dont presque toujours on s'applaudit, & dont on ne se corrige gueres.

Apprenez dès votre jeunesse à maîtriser vos passions, à régler votre cœur, & à le former à la vertu. Ne vous permettez pas certaines fautes, parce qu'elles vous paroissent légeres, & si elles vous échapent, prenez des mesures pour ne les plus commettre. La digue une fois rompue, on ne peut plus arrêter le torrent.

La passion d'amasser du bien, si l'on s'y abandonne, ne finit qu'avec la vie. On accumule des richesses souvent par des voyes injustes, & on les laisse à des enfans dissipa-

que la femme ayant supporté & partagé avec lui sa mise, il seroit injuste de la renvoyer dans le tems de l'abondance.

Telle étoit l'ancienne coutume, aujourd'hui elle n'a pas lieu dans toute son étendue: il n'y a presque que l'adultere bien prouvé, qui autorise le divorce. Dans tout le reste, on cherche à y remédier d'une autre maniere. Quand les parens de la femme coupable sont gens d'une certaine distinction, ils s'opposent fortement au déshonneur qu'on feroit à leur fille. Cependant, s'il est bien vrai que cette femme trouble l'union de la famille, qu'elle n'aime pas les enfans du premier lit, qu'elle n'en prenne nul soin, qu'elle traite mal les domestiques, ses parens ne peuvent pas réussir à la sauver, & l'on en a vû des exemples mémorables dans des personnes d'un grand rang.

L'Auteur, après avoir donné ces instructions aux personnes du sexe, revient aux hommes, & leur donne les avis suivans.

pateurs, qui en voyent bientôt la fin. On veut gagner de l'argent, par-là on perd les hommes. Perte bien plus grande que celle qu'on fait de soi-même.

Ne soyez point de ces esprits sombres à qui tout déplaît, qui ne peuvent souffrir personne, & qui ont, pour ainsi dire, une antipathie naturelle avec le genre humain; mais aussi ne vous livrez pas à toute sorte de caracteres & ne comptez pas trop sur des protestations équivoques d'attachement & de fidélité. Dans le commerce de la vie civile, il y a un juste milieu à garder, & c'est en le gardant qu'on s'épargne bien des chagrins & de tristes retours.

Vous avez une secrette aversion pour les gens de bien; le commerce & la conversation des personnes sages vous est insupportable: preuve certaine de la dépravation de votre cœur & du déréglement de votre esprit. Vous êtes richement vêtu, vous montez des chevaux fins & superbement enharnachés; rien ne trouble votre repos, votre table abonde en mets délicats, vous nagez dans la joie & le plaisir. La mort viendra vous surprendre au milieu même de vos délices, ou dans les bras du sommeil, & vous ferez dire aux passans; de qui étoit fils ce jeune homme?

REMARQUE.

L'Auteur veut dire qu'il vaut mieux être moins riche, que de chercher à l'être beaucoup en perdant l'estime des gens de bien.

Chacun a ses idées, votre ami a les siennes, & il y est quelquefois si fortement attaché qu'il a peine à en démordre. S'il ne s'agit que de choses indifférentes, & si ses vues ne sont pas déraisonnables, ayez la complaisance de vous y conformer. Si au contraire vous le contrariez, si vous prétendez que votre sentiment doit prévaloir, si votre amour propre ne veut rien lui céder, que gagnez-vous? Vous aigrissez son esprit, & vous perdez peu à peu son affection & sa confiance.

N'usez jamais de votre autorité dans toute son étendue, tempérez ce qu'elle a de trop sévere, par un air de douceur & de bonté. N'abusez pas non plus de la crainte & du respect que votre rang & votre dignité inspirent, il est honorable de mesurer l'usage de son pouvoir aux circonstances du temps & des personnes avec lesquelles on a à vivre.

S'il vous arrive quelque désastre, ou quelque grand malheur, & que vous n'appercevíez point d'issue pour en sortir, conformez-vous à l'ordre du ciel. Vous plaindre, soupirer, vous lamenter, frapper la terre du pied, ce n'est point diminuer le mal, c'est l'augmenter. Personne n'ignore ce que je dis: mais je demande, qui voit-on le mettre en pratique?

Réfléchissez beaucoup & parlez peu. Un grand flux de paroles n'éblouit que les sots, & ne vaut pas un judicieux silence. Il est surtout des conjonctures où l'homme sage,

quelque beau parleur qu'il soit, quelque démangeaison qu'il ait de dire son sentiment, mettra toujours un triple sceau sur ses lèvres.

Oubliez les services que vous avez rendus, c'est aux autres à s'en ressouvenir. Ne faites pas remarquer les beaux endroits qui vous distinguent du commun des hommes, c'est aux autres à s'en appercevoir. La pêche & la prune ne parlent point, elles laissent naturellement des traces de ce qu'elles valent.

Vous avez l'esprit fin, adroit, pénétrant; ne l'employez qu'à bien gouverner vos affaires: au dehors & dans l'usage du monde, ayez des manieres simples & naturelles. Si vous affectez de paroître plus spirituel que les autres: si l'on découvre dans votre air & dans vos expressions, je ne sçais quoi de guindé, ou d'artificieux, on entrera en défiance de votre naturel, & vous ne vous ferez jamais de véritables amis.

Aimez-vous les choses douces? commencez par celles qui sont aigres. Cherchez-vous le repos & le plaisir? goûtez d'abord de la fatigue & du travail. Quand on veut sauter bien haut, il faut auparavant se baisser & se replier.

Ce n'est pas assez d'étudier le monde pour s'y bien comporter, étudiez-vous vous-même, & examinez tous les soirs ce que vous avez fait pendant le jour. S'il vous est échappé quelque action dont vous ayez lieu de vous repentir, prenez les moyens propres à

vous corriger, & à ne la plus commettre. Si au contraire vous n'avez rien à vous reprocher, goûtez le doux plaisir attaché au témoignage qu'on se rend à soi-même d'une sage conduite.

Si vous écoutez les louanges qu'on vous donne avec une simplicité modeste, c'est un nouveau lustre que vous ajoûtez à votre mérite. Si au contraire cette marque passagere d'estime vous enfle le cœur, & vous fait prendre un air important & dédaigneux, l'idée qu'on avoit de vous se change aussitôt en préjugé, & l'on rétracte en secret des éloges dont on ne vous croit plus digne.

La ruine suit le gain de fort près, & le malheur est à la queue de la bonne fortune. Celui-la seul vit tranquille, qui se contente d'une honnête médiocrité.

Qu'il est difficile de vivre dans le monde, & de s'y conserver avec des mœurs irréprochables? on le peut néanmoins, mais on a besoin pour cela d'une attention & d'une vigilance continuelle sur soi-même.

L'esprit doit gouverner le corps. Qu'un homme est malheureux qui se laisse dominer par ses passions & par ses desirs déréglés! Vous voyez ce grand homme; c'est un héros qui n'a point son semblable parmi nos guerriers: son nom fait trembler la terre, il a passé les quatre mers, il a tout vaincu, il est le seul qu'il n'a pû vaincre, puisqu'il est l'esclave de son corps.

Vous vous occupez de l'étude sans vous appliquer à comprendre ce que vous étudiez:

le temps que vous y employez est un temps perdu pour vous. Quand vous lisez les livres que les sages nous ont laissés, lisez-les avec réflexion: chaque caractere, chaque expression doit vous paroître précieuse! Cette doctrine doit se graver dans le fond de votre cœur: celle qui ne passe pas les yeux & les oreilles, est semblable aux repas qu'on ne fait qu'en songe.

La reconnoissance d'un plaisir fait à propos, procure quelquefois à celui qui l'a fait une fortune considérable: une bagatelle cause souvent une grande joie, comme un trop grand amour produit une grande haine.

Ne négligez point une affaire, parce qu'elle vous paroît peu importante; une légere fente peut causer le naufrage au plus grand vaisseau: un insecte, quelque petit qu'il soit, peut vous mordre & vous donner la mort. Si vous êtes chargé d'un emploi important & difficile, loin de vous le son & la couleur *: mais d'un autre côté n'imitez pas ces jeunes insensés qu'on voit presque en même tems se réjouir & se plaindre, que la plus petite affaire accable, & qui en importunent sans cesse leurs voisins.

Si de votre fonds vous n'avez que peu de génie & de vertu, & que vous ne soyez paré que d'un air suffisant & décisif, votre chûte est certaine: de dix qui vous ressemblent, neuf tomberont. Si vous n'avez vu le

* L'Auteur entend, par le son & la couleur, la musique & les femmes.

le ciel qu'assis au fond d'un puits, si vous ne pouvez montrer le chemin que par la direction d'un mur, le meilleur avis que je puisse vous donner, c'est de n'entreprendre jamais seul une grande affaire.

Proposez-vous les grands modeles à imiter; *Yao*, *Chun*, *Zu*, *Ven-vang*, *Tcheou-cong*, *Cong-tse*, ne différoient pas des hommes ordinaires par leur figure, mais par les qualités de l'esprit & du cœur, qui les ont rendus respectables aux dix mille générations. Formez-vous sur leur droiture, sur leur grandeur d'ame, sur leur douceur, sur leur facilité à pardonner, & sur leurs autres vertus, & vous deviendrez un vrai sage. Mais si vous négligez de perfectionner les talens que vous avez reçus de la nature; si vous êtes brusque, impérieux, dur aux autres, vous ne serez jamais qu'un vil personnage.

Voyez-vous ce frénétique, ce furieux, il ôte ses habits, il court de tous côtés, il veut absolument monter nud sur le toît de la maison; il mord, il déchire ceux qui se mettent en devoir de l'arrêter. C'est le portrait d'un étourdi, qui veut tout faire à sa tête, & de la façon qu'il lui plaît; c'est-à-dire, de la façon la plus déraisonnable. A la moindre remontrance que vous lui faites, il s'aigrit, il s'emporte, il s'irrite, & ne paye l'amour que vous lui portez que d'ingratitude & de haine.

Une des meilleures actions que nous puissions faire en ce monde, est de secourir les affligés, & d'aider les indigens. Si le ciel

n'envoyoit point de calamités sur la terre, quelle occasion aurions-nous d'exercer la miséricorde ?

Trois choses sont absolument nécessaires à celui qui s'adonne à l'étude. 1°. De vaincre ses passions & de s'en rendre le maître. 2°. D'avoir un naturel doux, traitable, accommodant. 3°. D'avoir en horreur toute mauvaise doctrine, & de ne s'engager jamais dans une fausse secte.

Qui vous a plus aimé que votre pere & votre mere ? que d'inquiétudes leur a causé votre enfance ? quelles peines n'ont-ils pas eu à vous élever ? à combien de sortes de travaux ne se sont-ils pas livrés pour vous mettre dans l'état où vous êtes aujourd'hui ? & vous poussez l'ingratitude & la dureté jusqu'à leur déplaire & à les affliger ! Belle instruction pour vous, Peres & Meres, si vous ne faites pas assez d'attention aux défauts de vos enfans, & si vous négligez de les corriger dans un âge encore tendre. Surtout ne permettez jamais, sous prétexte que vous leur trouvez de l'esprit, qu'ils répondent d'un ton railleur, ou qu'ils contredisent ceux à qui ils doivent du respect ; autrement ne vous attendez pas de les voir soumis & respectueux dans un âge plus avancé.

Que dire de ce personnage qui ne sçait presque rien, & qui ne connoît qu'imparfaitement la nature des choses, & les vrais principes de la morale, & que cependant on voit paroître tête levée, ouvrant de grands yeux,

se rengorgeant, avancant sa poitrine; marchant fiérement & à pas comptés? Est-il un objet plus digne de compassion? fût-il cent ans sur la terre, on ne pourra jamais dire de lui qu'il ait vécu un jour.

Si la raison est de votre côté, exposez-la avec douceur, & d'un air tranquille: à quoi bon cette émotion qui approche de la colere? ce n'est pas-là ce qui persuade un esprit sensé. Mais si vous n'avez pas raison, & que vous vouliez l'emporter de haute lutte, & pour ainsi dire à force ouverte, vous êtes semblable aux voleurs publics.

Votre voisin est parvenu à une haute fortune, l'or & l'argent fondent dans sa maison, tout lui prospére, & vous en crevez de dépit. Un autre gémit sous le poids de l'affliction qui l'accable, & vous en ressentez au fond de l'ame une joie secrette: tristes effets de la malignité & de la bassesse de votre cœur.

Vous n'êtes occupé qu'à vous procurer toutes sortes de délices, & à mener une vie sensuelle & voluptueuse, vous jouissez tranquillement de toutes les faveurs de la fortune, & vous vous croyez à l'abri de la faim, de la soif & de l'indigence. Insensé que vous êtes, ignorez-vous que le ciel ne souffre point les méchans, & ne laisse aucun mal impuni?

Voulez-vous devenir habile dans l'administration des affaires? appliquez-vous à la lecture de notre histoire. Que si vous êtes brouillé avec les livres, si vous n'en pouvez

souffrir dans votre maison, vos enfans seront pires que des aveugles nés.

Dans la disette, les choses les plus aigres, ou les plus ameres sont pour vous de bon goût. Etes-vous dans l'abondance, les meilleurs mets vous paroissent fades & insipides. Le cœur du ciel ne peut contenter votre cœur. Avez-vous vû mourir de faim celui qui sçait se contenter du peu qu'il a?

Il y a trois choses qu'il faut toujours avoir devant les yeux, la loi du ciel, la loi de l'Empire, & l'honneur du prochain. Si vous négligez ces trois articles, en quelque endroit que vous alliez, n'espérez pas d'y vivre tranquille.

Si vous voyez qu'un homme se repent de ce qu'il a fait de mal, ne poussez pas plus loin la réprimande: s'il est confus de sa faute, regardez-la comme effacée; s'il se courbe, n'appuyez pas le bras sur lui, pour le renverser par terre.

Si vous avez malheureusement changé de conduite, & que du bien vous ayez passé au mal, il est inutile de nous rappeller ce que vous étiez autrefois. De même, quand un homme s'est corrigé, ne me dites plus qu'il a été mauvais.

Vous ressentez vivement la moindre démangérison que vous avez sur la peau, & vous êtes insensible aux miseres & aux souffrances d'autrui. Quel reproche ne devez-vous pas vous faire si vous êtes capable de réflexion?

Si vous entreprenez de secourir un malheu-

reux, ne le faites pas à demi; mais si vous avez une correction ou une réprimande à faire à quelqu'un qui la mérite, ne le faites qu'avec douceur & modération.

On a une affaire importante à conduire, il faut de le sagesse, pour ne pas s'y endormir, ou pour ne rien précipiter. C'est cette sagesse qui la fait réussir. Quand la flamme paroît dans toute sa force, elle peut encore croître; mais le feu une fois éteint, elle ne reparoît plus.

Vous ne pouvez supporter la vûe de cet homme dont le visage est couvert de dartres, pauvre aveugle! mais le mal chez vous a déja gagné le foye & les poumons, & vous l'ignorez. Ne m'en croyez pas, consultez *Tsang-cong* (a). Il vous dira que vous êtes plus malade que celui dont vous ne pouvez souffrir la présence.

Song-tchao (b) se fait mettre sur la tête une coëffure bien élevée, il se couvre de juppes qui descendent jusqu'à terre. Siche (c) orne son menton d'une barbe postiche, prend des bottes, se fait précéder de deux lanternes, & parcourt chaque rue en dansant. Qui des deux est l'homme ou la femme?

On voit tout finir, les colomnes de fer s'usent peu à peu par le simple attouchement, on apperçoit les traces de la main sur les balustres de marbre qu'on manie souvent, la vie passe encore avec plus de rapidité & ne

(a) Fameux Médecin. (b) Fameux Comédien. (c) Fameuse Comédienne.

revient plus: vécût-on cent ans, dès qu'ils ſont écoulés, ce n'eſt pas la durée d'un clin d'œil. Employons donc utilement ce peu de jours qui nous reſtent à vivre.

Si vous avez des enfans de mérite & bien élevés, vous n'avez que faire d'autre fonds pour établir leur fortune; s'ils ſont ſots & ſans nulle éducation, & que vos ſoins & vos exemples n'aboutiſſent qu'à amaſſer de l'argent & à accumuler des tréſors, ou ils les auront bientôt diſſipés, ou s'ils les conſervent, ils n'en ſeront pas plus eſtimés. Les ſâges qui mépriſent les richeſſes, n'en manquent pas, & ce qui leur tient plus au cœur que toutes les richeſſes, ils jouiſſent d'une grande réputation: Les ames viles, au contraire, ſont à elles-mêmes leur propre tourment. Jugez du préſent & de l'avenir par le paſſé, vous verrez qu'il n'y a de vrai bonheur que pour les gens vertueux.

Dans ces tranſports ſubits d'une amitié vive, ne dites pas tout ce que vous avez dans l'ame, on en pourroit abuſer dans un temps de refroidiſſement; de même dans un moment de dépit, ne dites pas tout ce que vous penſez: Quand vous aurez le ſens plus raſſis, oſerez-vous vous préſenter devant celui que votre colere aura offenſé? Le repentir ſuit de près la faute, & l'on porte longtemps dans le cœur le trait qui le déchire.

Soyez œconome, & apprenez à régler votre dépenſe, vous aurez du bien de reſte: Si vous avez une ſoif inſatiable des richeſſes qui occupe jour & nuit votre eſprit & votre

cœur, que je vous plains, & que vous êtes malheureux de ruiner votre ſanté & vos forces, de perdre votre temps & votre repos, par le deſir immodéré d'acquérir des biens, dont vous avez ſi peu de temps à jouir!

Avant qu'une choſe arrive, il eſt bien difficile de dire quel en ſera le ſuccès. On ſe flatte par avance que tout réuſſira, & à la fin on voit ſes eſpérances trompées. Le froid & le chaud ſe ſuccedent mutuellement; pourquoi donc tant vous tourmenter ſur un avenir incertain?

L'homme le plus adroit, le plus ingénieux & le plus capable de réuſſir, eſt celui qui ſçait mieux prendre patience dans l'adverſité. Du milieu de ces gens que l'indigence a réduits à vous rendre les ſervices les plus bas, ſont ſortis des héros du premier ordre: nos peres les ont vûs, & nous en voyons encore aujourd'hui.

Un ſage doit être une inſtruction vivante pour le commun des hommes: qu'il ne paroiſſe rien de frivole dans ſes diſcours, rien d'irrégulier dans ſa conduite, & que ſes actions ſoient toujours conformes à la loi du ciel. Ce n'eſt pas pour le ſeul vallon où croit la fleur *Lan*, qu'elle eſt ſi belle & d'une odeur ſi agréable. Ce n'eſt pas non plus pour vous ſeul que vous devez acquérir la ſageſſe.

Si le pere de famille ſe baigne tous les jours, ſes enfans ſeront d'habiles nageurs. Si le pere vole des melons ou des fruits, ſes fils ſeront des aſſaſſins & des incendiaires. On ménage un enfant, on rit de ſes défauts,

au lieu de l'en corriger; il est encore jeune, dit-on, & pendant qu'on le dit & qu'on le répete sans cesse, cet enfant croît, il est déjà grand, & devient votre supplice. On se tourmente, on s'afflige quand on n'a point d'enfans, & souvent on souffre bien davantage quand on en a.

Qu'il est difficile d'éviter une mauvaise réputation! il est encore plus difficile de mériter l'estime & l'approbation générale.

Nul empressement trop vif, nulle précipitation dans vos paroles & dans votre démarche, celui qui se presse le moins, arrive souvent le premier au but; trop de vivacité ne sert qu'à embrouiller les affaires. Quand on avale les morceaux entiers, on est sujet à les rejetter. Quand on court trop vîte, on donne du nez en terre.

A quoi prétendez-vous que puisse vous servir cet air brusque & fier qui vous caractérise? soyez bon & sévere tout à la fois, la paix sera éternelle dans votre domestique. Mettez un sceau à votre bouche, & gardez votre cœur comme on garde les murs d'une ville: Sur-tout ne vous érigez pas en conteur de faux bruits, & de tout ce que vous entendez dire à l'aventure.

Ne vous laissez pas emporter à des excès de joie dans un bonheur imprévu. Soyez toujours égal & de sang-froid dans l'une & l'autre fortune. Vous venez d'être fait bachelier, votre nom est un des premiers dans les affiches; Vous ne vous possédez plus. Il arrive ensuite que dans la distribution des dignités

on vous oublie, vous vous désolez, l'ennui & la tristesse vous rongent & vous dévorent: si vous eussiez eu moins de joie, vous auriez moins de chagrin.

L'étude, la science, & la vertu font briller les familles; l'application & l'œconomie servent à les gouverner; la complaisance & l'esprit pacifique à les tenir dans l'union; la tranquillité & la conformité à la raison à les conserver. Un homme qui n'a ni équité, ni application, ni politesse, est une bête sauvage, dont la tête est couverte d'un bonnet.

Quelque habile que soit un homme, quelque service qu'il ait rendu, s'il est assez vain pour en faire le sujet de ses entretiens, s'il lui échape quelque parole à sa louange, c'en est fait, il en perd tout le mérite. Si au contraire, il lui arrive de tomber dans quelque faute, & qu'il la reconnoisse & s'en humilie, sa faute est réparée.

La plupart des maux qu'on souffre dans la vieillesse, viennent souvent des excès auxquels on s'est livré dans la vigueur de l'âge. On peut assurer avec plus de vérité que les afflictions de l'esprit & les peines du cœur ont pris racine dans le temps de la prospérité.

Si sur un beau visage vous appliquez un caustique avec l'armoise, la cicatrice paroîtra toujours; de même qu'une tache noire sur un habit blanc dure autant que l'habit.

Si vous vous conservez le cœur net, si vous sçavez régler vos desirs, vous n'aurez pas besoin de prendre du *tse* ou *tang*. Entreprenez peu d'affaires, modérez les saillies

de votre tempérament, vous n'aurez que faire de *sie kun tang*. Soyez sobre dans le boire & le manger, le *ell tchin tang* vous deviendra inutile. Mettez-vous en garde contre le grand froid, & vous ne serez pas obligé d'avaler du *su ming tang*.

L'eau qui dans sa source n'est qu'un filet, augmente insensiblement dans son cours, & devient capable de renverser les plus hautes montagnes.

Si vous excédez dans le vin, vous vous déshonorez; si vous amassez trésors sur trésors, un autre en profitera: Quelle folie d'accumuler des biens jusqu'à l'extrême vieillesse, tandis qu'il faut si peu pour entretenir la vie de l'homme!

Si vous entreprenez une affaire, examinez auparavant comment vous pourrez la terminer. Si vous voulez établir un réglement, voyez comment vous pourrez le faire observer.

Quelque bon que soit un cheval, il ne faut pas tout-à-fait lui lâcher la bride: Quelque familier qu'on soit avec un autre, il faut veiller sur sa langue, & ne pas confier à la bouche tous les secrets du cœur.

REMARQUE.

Ce sont quatre décoctions médicinales, dont la premiere, selon les Chinois, augmente & purifie le sang, & débouche les obstructions; la seconde est un bon cordial; la troisieme aide la digestion & dissout les flegmes; la quatrieme ouvre les pores & dissipe les vents.

Mais quoiqu'il soit aisé de se cacher aux autres, il ne l'est pas de se cacher à soi-même, & d'étouffer les remords qui naissent d'une mauvaise action.

Il vaut mieux regarder un pouce en-bas que cent brasses en-haut. Il vaut mieux regarder un pas en arriere que cent lieues en avant. L'air n'est pas sain, & est trop subtil au haut d'un précipice escarpé, il est doux & tempéré sur la croupe de la montagne.

Il est quelquefois plus à propos de se tenir dans l'obscurité que de se montrer au grand jour. Une fleur est agréable à la vûe, au lieu que le sapin n'a rien de beau; l'éclat de l'une ne vaut pas la dureté de l'autre.

Sçavoir perdre à propos, est ce que j'appelle être homme d'esprit; l'insensé est celui qui veut gagner toujours.

Quoique vous fassiez un repas le matin, il ne suffit pas jusqu'à la nuit. Le bien que vous faisiez autrefois à cet indigent, ne remédie pas à sa nécessité présente.

Si vous gémissez sous l'oppression, il n'y a de confusion que pour les personnes puissantes qui vous oppriment. Si vous vous faites craindre, il n'y a pour vous ni gloire ni bonheur.

Vous voulez être au rang de ces grandes ames qui se mettent au dessus de toutes les disgraces de la vie, commencez par supporter de légeres injustices: Vous voulez perfectionner vos talens, votre vertu, souffrez patiemment une mauvaise fortune. Voulez-

vous encore éviter tout ſujet de repentir & d'affliction? rempliſſéz votre eſprit d'utiles connoiſſances, votre cœur de bonnes penſées; ne dites que du bien, ne faites que du bien, ne fréquentez que des gens de bien.

Le *Tem-lo* vit entortillé à l'arbre qui le ſoutient; il meurt ſi l'arbre tombe. Heureux le ſage qui ſe ſuffit à lui-même, & qui n'a pas beſoin d'un vain appui.

A la longueur du chemin on connoît la force du cheval, & à la longueur du temps on connoît le cœur de l'homme.

L'homme ne vit pas cent ans, & il ſe remplit de ſoins & d'inquiétude pour dix mille.

Si l'homme n'avoit pas la volonté de tuer le tygre, le tygre n'auroit pas l'envie de nuire à l'homme.

Quand la maiſon eſt dans l'indigence, on reconnoît le fils obéiſſant. Quand le Royaume eſt en trouble, on connoît le ſujet fidele.

Si vous êtes pauvre, demeuraſſiez-vous dans l'endroit le plus fréquenté de la ville, perſonne ne penſera à vous. Si vous devenez riche, fuſſiez-vous retiré dans les montagnes

REMARQUE.

Le *Tem-lo* ſort de terre en jet, comme la vigne, & ne peut ſe ſoutenir ſans appui, on le fait monter ſur la treille pour en recevoir l'ombre: il ne porte point de fruit, mais ſeulement des fleurs violettes, qui tombent en forme de grappes, & qui ſont bonnes à manger. Ses feuilles reſſemblent aſſez à celles des ſaules, elles ſont plus courtes & plus arrondies par la pointe.

les plus désertes, on ira vous y visiter de fort loin.

Quand vous payez vos dettes, souvenez-vous du tems auquel vous étiez obligé d'emprunter. Quand vous êtes riche, souvenez-vous du tems où vous étiez pauvre. Quand vous devenez pauvre, ne pensez pas au tems où vous étiez riche.

Quand on est arrivé sur le bord du précipice, il est trop tard de tirer la bride pour arrêter le cheval. Quand la barque est au milieu du grand fleuve *Kiang*, il n'est plus tems de lui donner le radoub dont elle a besoin.

On vous voit monté sur un cheval blanc aux pandeloques rouges enharnaché de couleurs brillantes; combien de gens que vous n'avez jamais connus, s'empresseront de venir vous voir, & de se dire de vos parens!

REMARQUE.

Les Mandarins ont au harnois du cheval qu'ils montent, des touffes de crin rouge enchassées par un bout dans un tuyau de cuivre doré: l'une est suspendue au poitrail, & l'autre à la têtiére du cheval.



SUR LES ESPRITS-FORTS.

Idée que l'on doit s'en faire.

Il est assez apparent que ceux qui affectent dans les compagnies de combattre les vérités les plus communes de la religion, en disent plus qu'ils n'en pensent. La vanité a plus de part à leurs disputes que la conscience. Ils s'imaginent que la singularité & la hardiesse des sentimens leur procurera la réputation de grands esprits. Les voilà tentés d'étaler, contre leur propre persuasion, les difficultés à quoi sont sujettes les Doctrines de la providence & celles de l'Evangile. Ils se font donc peu à peu une habitude de tenir des discours impies, & si la vie voluptueuse se joint à leur vanité, ils marchent encore plus vîte dans ce chemin. Cette mauvaise habitude, contractée d'un côté sous les auspices de l'orgueil, & de l'autre sous les auspices de la sensualité, émousse la pointe des impressions de l'éducation; je veux dire qu'elle assoupit le sentiment des vérités, qu'ils ont apprises dans leur enfance touchant la Divinité, le Paradis & l'Enfer. Mais ce n'est pas une foi entiérement éteinte, ce n'est qu'un feu caché sous les cendres. Ils en ressentent l'activité dès qu'ils se consultent, & principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. J'ai ouï dire à

un Gentilhomme, qui avoit été à M. le Comte de Soissons, que *Saintbibal*, fameux esprit-fort, se plaignoit de ce qu'aucun homme de leur secte n'avoit le don de persévérance. *Ils ne nous font point d'honneur*, disoit-il, *quand ils se voyent au lit de la mort, ils se deshonorent, ils se démentent, ils meurent tout comme les autres.* Sainthibal pouvoit ajouter, qu'ordinairement ils passent jusqu'aux minuties de la superstition. L'exemple de Tullus Hostilius est admirable sur ce sujet. Une longue maladie terrassa tellement ce Prince, qu'il passa de l'esprit fort à l'esprit superstitieux & propagateur des superstitions. *Tunt adeò fracti simul cum corpore sunt spiritus illi feroces, ut qui nihil ante ratus esset minus regium quam sacris dedere animum, repente omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius degeret, religionibusque etiam populum impleret* (*a*). Tout le monde a admiré cette pensée de M. Despréaux :

Qui fait l'homme intrépide, & tremblant de foiblesse
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le presse ;
Et toujours dans l'orage au ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé rit des foibles humains.

On n'a presque jamais vu qu'un homme grave éloigné des voluptés & des vanités de la terre, se soit amusé à dogmatiser tout haut pour l'impiété, encore qu'une longue suite de méditations profondes mais mal conduites l'eût précipité dans la réjection inté-

(*a*) Tite-Live, Decad. I. *lib. I. Cap. XXXI.*

rieure de toute religion. Bien loin qu'un tel homme voulût ôter de l'esprit des jeunes gens, les doctrines qui le peuvent préserver de la débauche; bien loin qu'il voulût inspirer ses opinions à ceux qui en pourroient abuser, ou à qui elles pourroient faire perdre les consolations que l'espérance d'une éternité heureuse leur fait sentir; il les fortifieroit là-dessus par un esprit de charité & de générosité. Il garde ses sentimens ou pour lui seul, ou pour des personnes qu'il suppose très-capables de n'en faire pas un mauvais usage. Voilà ce que font les Athées de systême, ceux que la débauche ni l'esprit hableur n'ont point gâtés. Le malheur d'avoir été frappés d'un certain principe, & de l'avoir suivi avec trop de gradation de conséquences, les a menés à une espece de persuasion. La grace de Dieu peut les éclairer à la vue de la mort: mais sans cela ils persistent dans leur indolence au milieu des maladies & des tempêtes; & s'ils se conforment aux cérémonies mortuaires de l'Eglise, c'est pour épargner à leurs parens les suites fâcheuses de la réjection du rituel.

Ces réflexions me portent à croire que la premiere classe d'incrédules dont j'ai parlé, ces Athées prétendus qui parlent si bien, ne sont point intérieurement persuadés de ce qu'ils disent. Ils n'ont gueres examiné; ils ont appris quelques objections; ils en étourdissent le monde; ils parlent par un principe de fanfaronnerie, & ils se démentent dans le péril. Le célebre *des Barreaux* étoit un

Athée

Athée de cette classe. En santé c'étoit un homme d'un libertinage outré: malade il faisoit des sonnets dévots. C'est ce que M. Boursaut lui reprocha dans une lettre, dont la suscription étoit conçue en ces termes: *A Monsieur des Barreaux qui ne croit en Dieu que lorsqu'il est malade.* M. Boursaut en lui envoyant cette lettre y joignit la fable du *Faucon malade*, qui prie sa mere d'intercéder pour lui auprès des Dieux. La fable se terminoit par ce trait de morale, que *s'il y a quelque chose de plus extravagant que de ne pas croire en Dieu, c'est d'avoir la foiblesse de l'invoquer sans y croire.* On suppose que ce fut la réponse de la mere du Faucon. Boursaut a raison de dire que c'est une extravagance outrée d'adresser des prieres à une divinité qu'on ne croit pas: mais il a tort d'imputer cette folie à des Barreaux. S. Paul semble supposer qu'une telle bisarrerie ne se trouve point parmi les hommes: *Comment invoqueroient-ils*, dit l'Apôtre, *celui auquel ils n'ont pas cru?* Qu'on se rappelle les principes que j'ai établis ci-dessus. Il arrive tous les jours, je le répete, que ceux qui n'ont rien déterminé positivement, ni sur l'existence, ni sur la non-existence de Dieu, lui font des vœux & des prieres à la vue d'un grand péril. Tel est l'état de presque tous les incrédules. Ils ne connoissent pas clairement qu'elle n'existe point. Il est naturel que de telles gens, aux approches de la mort, prennent le parti le plus sûr, & que *ad majorem cautelam*, ils se recommandent à la grace & à la miséricorde

divine. Ils esperent quelque chose de leurs prieres, en cas qu'il y ait un Etre qui les entende qui les puisse exaucer: ils n'ont rien à craindre en cas que cet Etre n'existe pas. Mais si quelqu'un étoit parvenu à un tel dégré de mécréance, qu'il se fût fermement persuadé le pur Athéisme, & qu'il demeurât dans cette persuasion pendant qu'il seroit malade dangereusement, je ne conçois pas qu'il soit possible qu'il invoquât Dieu au fond de son cœur. N'allons donc pas nous imaginer que des Barreaux tombât dans l'extravagance qu'on lui impute, d'invoquer Dieu sans croire qu'il y eût un Dieu: disons plutôt que sa coutume de l'invoquer dans ses maladies est une marque, ou qu'au temps de sa santé il ne doutoit point de l'existence de Dieu (*a*), ou que tout au plus il mettoit cela en problême, mais en problême dont il embrassoit l'affirmative quand il craignoit de mourir. L'inclination à la volupté lui faisoit reprendre son premier train, son premier langage, lorsque sa santé étoit revenue. Cela ne prouve point qu'en effet il fût Athée: cela prouve seulement, ou qu'il rejettoit presque tous les dogmes particuliers des religions positives, ou que par un principe d'orgueil il craignoit qu'on ne le raillât d'être déchu de sa qualité d'esprit-fort, s'il ne continuoit pas à parler en libertin.

(*a*) C'est ce que quelqu'un m'a assuré dans un Mémoire particulier qu'il m'a communiqué.

L'UNIVERS DÉVOILÉ,

Ou, Examen de l'Univers Enigmatique.

JE parle & je pense ce que je dis; il n'y a point-là d'énigme. Je compose & ce sont mes sentimens que je couche sur le papier: il n'y a point encore d'énigme. Mais tout le monde n'a pas la même droiture ni la même franchise.

La premiere énigme qui devoit frapper le Marquis Caraccioli dans l'Univers énigmatique, c'est son propre livre. C'est aussi une des plus étranges pour nous. Oui, nous sommes étonnés *qu'un homme du monde*, toujours marqué à l'étiquette du bel-esprit qui est de se mocquer de la Religion, entreprenne aujourd'hui d'écrire en faveur de cette Religion sainte & de prouver la Révélation contre les principes des Déistes: principes que tant de sublimes génies ont regardés comme un peu plus que vraisemblables. Ce n'est pas une petite affaire: il falloit d'abord mesurer ses forces & les comparer à la grandeur de l'entreprise. La disproportion visible des unes à l'autre eût fait évanouir un projet conçu témérairement. Pourquoi encore négliger les forces de la Religion, pour lui en prêter de nouvelles? A-t-elle besoin de nos foibles conceptions? Appuyée sur des fondemens plus stables, loin de tirer aucun secours des argumens *tout neufs* que forge un zéle indis-

cret, ils lui font beaucoup de tort, ainſi que nous l'allons voir: au moins ce ſont comme des atomes dont on veut étayer un coloſſe.

N'exiſterai-je que pour végéter, a dit M. Caraccioli? *non, j'écrirai.* C'eſt ordinairement une pareille démangeaiſon d'écrire qui fait gémir la preſſe pour une foule de productions qui n'ont gueres d'autre utilité que de faire valoir les manufactures de papier. Encore vaudroit-il mieux jouer, babiller, danſer, ſe parer, s'ennuyer même par intervalle, faire bâiller les uns & apprêter à rire aux autres *dans les Cafés & aux tables d'Hôte*, que de pourſuivre les gens par une miſérable brochure jusques dans la retraite paiſible de leur Cabinet. Il faut pouſſer l'amour des énigmes au ſouverain dégré, pour offrir au monde inſtruit le ſpectacle d'une Enigme ambulante qui circule énigmatiquement dans les grandes Villes de l'Europe dans la ſeule vue d'y voir des hommes & des choſes énigmatiques, d'en faire enſuite un recueil mal digéré & de l'orner d'un titre énigmatique encore qui pique la curioſité de ceux qui ne jugent que par-là de la valeur d'un ouvrage, comme dit M. Caraccioli. Voilà le but de ſes voyages: voyons quel eſt celui de ſon livre.

Ce n'eſt point le noble deſir *de ſe faire un nom*; foible reſſource, deſir impuiſſant, lorsque par ſes discours on s'eſt fait la réputation d'un être ambigu qui raiſonne ſuperficiellement ſur tout, qui loue & blame tout & ſe contredit ſans ceſſe; lorsqu'on a le ſecret d'attirer après ſoi par un jargon auſſi plaiſant

que licentieux une foule de petits admirateurs qui ouvrent les oreilles, les yeux & la bouche pour rire plus à leur aiſe. Ce n'eſt point auſſi *l'envie d'avoir de l'argent*. En effet nous n'avons pas de peine à croire que notre Auteur n'ait jamais *rien retiré de ſes manuscrits*.

Son deſſein eſt de réfuter *les converſations qui attaquent la foi*. Mais n'etoit-il pas naturel de commencer par en diminuer le nombre? N'eſt-il pas ſingulier de ſe trouver ſoi-même le premier ennemi qu'il faille combattre? Je dirai ſur le rapport de ceux qui ont entendu ſouvent & en divers lieux notre prétendu Anti-Déiſte, que s'il s'attachoit uniquement à répondre à tout ce qu'il lui eſt échappé publiquement de traits, de plaiſanteries, de ſophismes anti-chrétiens, la tâche feroit déja immenſe. Il y a de la mauvaiſe foi à écrire blanc & à dire noir: c'eſt une duperie manifeſte. M. Caraccioli reproche à un célebre perſonnage de ſe déclarer *Chrétien & de ſe déchaîner contre le Chriſtianisme*. Si ce reproche étoit dans une autre bouche que la ſienne, on le prendroit lui-même pour ce perſonnage, à la célébrité près; & rien ne feroit mieux fondé. Le galant homme agit-il de la ſorte? Pourquoi vouloir tromper les hommes ſur des matieres auſſi importantes? S'il penſe ce qu'il dit, pourquoi écrire ce qu'il ne croit pas? Ou ſi ſes livres ſont les véritables interpretes de ſes ſentimens, quelle démangeaiſon de les démentir ſi hautement dans des converſations journalieres? Quelle foi ajouter aux écrits d'un Auteur,

qu'on fait être en contradiction avec tout le reste de sa vie?

La Religion, il est vrai, intéresse également tous les Chrétiens: nous devons tous y prendre part. Cela suffit-il pour que tous en puissent parler dignement, pour que tous indifféremment s'arrogent le droit d'écrire pour la Religion? Cet emploi sacré, outre qu'il ne doit être confié qu'à des personnes éclairées, exige de plus que leurs mœurs & leurs discours répondent à la sainteté des vérités qu'ils veulent établir. C'est la premiere chose. Je demande s'il conviendroit à un millier d'étourdis comme on les appelle, dont la langue est dévouée au mensonge & à l'impieté, de parsemer un livre de morceaux éloquens sur l'importance du Salut, sur la Providence, sur l'Eucharistie, sur l'Incarnation du Verbe & autres qu'on pourroit citer dans des sermons après *les jolies histoires de M. Bible*? Quelle force tout cet étalage de Christianisme auroit-il sous le nom d'un de ces *vingt mille petits-maîtres qui sans principes, sans science & uniquement à dessein de se mettre à la mode, & de faire briller quelques misérables saillies, frondent la Religion & la turlupinent comme une chose qu'il est du bel air d'attaquer*? Or nous laissons à juger à ceux qui connoissent plus à fond M. Caraccioli, combien & jusques à quelle nuance ce portrait peut lui convenir. On nous a dit qu'il le fit devant son miroir. C'est-là toute l'idée qu'il a laissée de sa Religion: il faudroit bien des livres comme celui-ci, pour l'effacer entiérement.

Nous sommes tentés de penser plus avantageusement : la bienveillance que nous devons à tous les hommes nous feroit croire qu'il n'écrit qu'afin de donner au public petit-maître qui se plaît à l'entendre, un préservatif contre ses discours ; c'est un contrepoison qu'il lui offre : Car il nous avertit qu'il *s'attache scrupuleusement* à combattre les propos scandaleux des jeunes militaires & des petits-maîtres de qualité. L'auroit-on soupçonné d'être énigmatique à ce point ? Qui auroit pensé que c'est-là le ressort qui donnant à ses doigts une agilité analogue à son imagination peu circomspecte, a enfanté un volume dont l'Imprimeur semble avoir soufflé chaque page, pour l'enfler presque jusqu'à la grosseur ordinaire du moindre in-douze ? C'est-là aussi le motif pour lequel on y a incorporé encore des passages plus ou moins longs de Bourdaloue & d'autres qu'il cite de mémoire sans le secours d'aucun livre, car il *n'en a point devant lui lorsqu'il compose*. Nous nous étions déjà apperçus que l'Auteur de la *Jouïssance de soi-même* composoit de mémoire, comme d'autres travaillent d'imagination, par jugement, & à force de réflexions. Cependant il lui eût été utile d'avoir au moins un Catéchisme pour distinguer ce qui est de foi de ce qui n'est qu'arbitraire, au lieu de confondre les dogmes de la Religion avec des opinions particulieres, ainsi que les sçavans Journalistes l'ont remarqué avant nous ; & encore un Dictionnaire pour réformer quelques mots hazardés & apprendre l'Orto-

graphe de quelques autres. Mais ce ſont des fautes légeres qui échappent à tout le monde.

Rien ne pique plus un homme qui ſe dit Philoſophe, que de le mettre en contradiction avec lui-même. Si cela nous arrivoit à l'égard de M. Caraccioli, nous avouons d'avance que notre intention n'eſt point de le piquer. Nous aurons pour lui plus de ménagemens qu'il n'en a pour des écrivains connus dont il parle avec aſſez de mépris en les nommant ou ſans les nommer. Nous voulons ſeulement lui montrer qu'il eſt tombé dans l'inconvénient qu'il vouloit éviter & qu'il blâme dans les Auteurs de la Religion vengée; qu'il prête de nouvelles armes aux Déiſtes qu'il venoit combattre, qu'il les conduit aux portes de l'Athéiſme par le monſtrueux aſſemblage qu'il fait du Scepticiſme & d'une aveugle crédulité.

Tout dans l'Univers eſt énigme, obscurité, incertitude. *Au deſſus de nos têtes comme ſous nos pieds, hors de nous comme au dedans de nous, tout eſt énigme, tout eſt myſtere... Nous ne ſavons pas d'où nos facultés & nos connoiſſances dérivent directement. . . On n'a pû même jusqu'ici faire une démonſtration ſur l'exiſtence de nos propres corps... Tout paroît incertain aux yeux qui ne font que ſe promener ſur les divers écrits dont on a rempli l'univers... Nous ne pouvons, à le bien prendre, avancer que des peut-être. . . Il en réſulte que notre Philoſophie, quelque perfectionnée qu'on la ſuppoſe, n'eſt qu'un pays fertile en hypothèſes &*

tout-à-fait stérile en démonstrations. . . avouons donc *que nous ne savons absolument rien.* Je me lasse de rassembler ces propos sceptiques qu'on nous débite sans aucun correctif, prononçant clairement que les Mathématiques, la Métaphysique & la Morale ne sont pas seulement des sciences obscures, mais des collections d'erreurs, de mensonges, de paradoxes; que la lumiere ne nous est jamais offerte qu'enveloppée de nuages, que l'obscurité s'accroît & se perpétue de siecle en siecle. Voilà par où l'on se flatte de disposer les Déistes à croire à la Révélation. Il y a quelques années que l'on avoit accusé l'Interprête de la Nature d'anéantir la Philosophie rationelle, de flétrir le courage des Géometres, de censurer l'inutilité prétendue de leurs travaux. Que doit-on penser d'un homme qui publie hautement que les Sçavans ne paroissent dans le monde que pour démentir leurs prédécesseurs, sans avoir de meilleures raisons qu'eux, mais seulement beaucoup de charlatanerie & de hardiesse, que toutes leurs recherches sont illusoires, que ce qu'on nous donne sous le nom spécieux de Morale sont des erreurs de la corruption du cœur, comme la variété des systêmes physiques ne nous laisse après bien des examens que des doutes & des conjectures ?

Nous avons crû jusqu'ici, malgré les clameurs insenseés du Pirrhonisme, qu'il y avoit des vérités qu'on ne pouvoit contester. Nous l'avons entendu s'écrier qu'il n'y a rien de vrai, que cela même n'est pas sûr

qu'il n'y ait rien de vrai: nous l'avons laissé douter s'il pensoit, s'il existoit, s'il n'étoit pas un songe, une bulle d'air qu'un pur caprice forma & qu'un heureux hazard doit dissoudre. Sans faire beaucoup d'attention à ces rêves philosophiques, nous nous sommes dit que le vrai est pour l'homme & pour l'homme seul, que rien ne lui convient mieux que la recherche & la connoissance du vrai. L'évidence conserve toujours ses droits: elle est supérieure à toute la malice des hommes: elle commande aux passions, elle fait taire l'imposture, elle triomphe aisément de la fureur opiniâtre de esprits obstinés, elle les force tous à la reconnoître, à se soumettre à sa lumiere toujours pure & incorruptible de sa nature. *Maximæ vires additæ sunt veritati quæ etsi ab omnibus impugnetur, & quandòque omnimodæ suasiones cum mendacio adversus eam armentur, nescio quomodo ipsa per se mortalium animis illabatur, & non nunquam confestim vires suas exerat; aliquandò autem cum diù in obscuro delituit, per se ipsam tandem emergat & mendacium manifestet.* De grands hommes n'estimant que le vrai & pleins de mépris pour tout le reste, se sont uniquement adonnés à la recherche de la vérité. Pour vaquer plus librement à cette étude sacrée, ils renoncerent aux affaires publiques, à ce qu'ils avoient de plus cher: ces mêmes hommes nous ont dit que leur générosité n'a eu aucun succès, que la sincérité de leur cœur a été infructueuse, que tant de veilles & de peines n'ont abouti qu'à

les affermir dans leur doute univerſel : Ils nous ont dit que la vérité, s'il en eſt une, eſt un ſecret des Dieux, que tout mortel doit ignorer : ils nous ont dit enfin que le monde moral & phyſique eſt une énigme : & nous ne les avons pas crus. M. Caraccioli nous perſuadra-t-il mieux que le ſort de l'homme eſt d'errer ſans ceſſe au gré de ſon imagination incertaine, d'être la dupe de ſes viſions ridicules, de chercher à tâtons la vérité, ſans jamais la trouver, tout paroiſſant également ambigu & ſujet à des difficultés inſolubles ? Ce que nous appellons lumiere naturelle ſeroit-il un feu follet qui nous égare ? Dieu qui veut que nous nous attachions à la vérité nous auroit-il caché malicieuſement la route céleſte qui y conduit ? Auroit-il pris plaiſir à livrer nos foibles eſprits à un flux & reflux d'inquiétudes déſolantes ?

On exagere ce qu'il y a d'incompréhenſible dans l'Univers dont pourtant le ſpectacle viſible ne conſiſte que dans des faits que nous voyons, que nous touchons, que nous ſentons, dont l'exiſtence par conſéquent n'eſt point énigmatique pour nous, puiſqu'elle nous eſt notifiée par l'expérience continuelle de nos ſens, qui en ſont les garans infaillibles : on obſcurcit tous les principes des arts & des ſciences, on inſinue que les démonſtrations géométriques ſont fort incertaines, on confond les notions du bien & du mal moral pour faire contre les Déiſtes ce grand argument. Vous admettez une Phy-

ſique expérimentale, une philoſophie rationelle, les découvertes de l'Aſtronomie, les calculs algébriques, une Morale, une Politique fondée ſur la diſtinction du vice & de la vertu: mais tout cela eſt incertain, obſcur, énigmatique: donc puiſque vous croyez à tous ces myſteres, vous ne pouvez ſans inconſéquence & ſans abſurdité nier la révélation, toute myſtérieuſe, incertaine & obſcure qu'elle puiſſe être. Ce raiſonnement dont on aprécie aiſément toute la force, ſe trouve ainſi réduit à ſa juſte valeur, en faiſant diſparoître la fauſſe ſuppoſition qu'il renferme. Vous croyez des phénomenes que vous voyez: donc vous devez croire une Révélation que vous ne voyez pas. Vous admettez une chaîne ininterrompue d'expériences exactes & conſtantes, des obſervations faites avec tout le ſoin poſſible, des faits clairs & intelligibles; vous admettez des raiſonnemens fondés ſur des perceptions évidentes, des axiomes géométriques dont vous concevez l'abſolue néceſſité: donc vous devez croire à la Révélation où il n'y a que ténebres & incompréhenſibilité. Vous convenez encore qu'il y a des maximes d'équité naturelle, une loi & des devoirs dont aucun Etre ne peut ſe diſpenſer, parce que vous en connoiſſez les principes immuables: donc il eſt abſurde de rejetter une Révélation quoique vous n'y conceviez rien. Voilà en ſubſtance tout le livre de M. Caraccioli: ce qu'il ne pourra lui-même conteſter, s'il veut conſidérer avec moi que les Déiſtes n'admet-

tent abſolument rien de myſtérieux dans le ſens qu'il donne à ce mot. Deux choſes l'ont abuſé en ce point: le peu de connoiſſance qu'il paroît avoir de ſa Religion & du pur Théiſme: de ſa Religion, confondant des articles de foi avec de pieuſes imaginations, comme nous l'avons dit: du pur Théiſme, n'ayant gueres connu que la claſſe inférieure des Déiſtes qui ne le ſont que parce que le Chriſtianiſme deſapprouve leurs déſordres; & qui au fond ne ſont rien, parce que de quelque côté qu'ils ſe tournent, ils trouvent toujours la condamnation de leurs mœurs & de leur impiété.

L'Univers eſt-il donc auſſi énigmatique qu'on le dit? Ne peut-on percer ce voile impénétrable? Ne peut-on reconnoître l'exiſtence d'un Etre créateur, ſans admettre un myſtere? Et doit-on encore reprocher au monde de ſacrifier à un Dieu inconnu? Tirons le rideau que l'on met devant nos yeux, nous verrons que tout ce qu'on nous donne pour des énigmes, eſt viſible & palpable: que ſi le méchaniſme intérieur du ſyſtême univerſel & les voyes ſecrettes de la Providence ſe dérobent à notre vûe & à la pénétration de notre eſprit, nous en ſçavons au moins aſſez pour nous conduire ſagement dans cette vie & en mériter une meilleure.

La Nature ne nous donne que l'être; & notre ame commence d'exiſter ſans avoir la moindre connoiſſance. Ce tems de foibleſſe coule rapidement. Ces jours ne ſont déjà plus, où cette ame enſévelie dans un engourdiſſe-

ment léthargique, dormoit & n'agissoit point. Par les développemens successifs de la machine nous commençons à penser, à réfléchir: notre cœur a des desirs: notre imagination nous peint mille choses. Le spectacle de la Nature ne nous est plus indifférent. Nous voyons le Ciel, la Terre, les Animaux, nos semblables, nous-mêmes: tous ces objets nous affectent & nous parlent un langage qui n'est point obscur. Nous sentons le Soleil qui nous éclaire ranimer aussi nos membres engourdis par le froid, les alimens que nous prenons réparer nos forces & nous donner avec une nouvelle vigueur une seconde vie. La terre se couvrant de mousse & de gazon nous présente un lit pour le repos aussi commode que facile à trouver sous l'ombre délicieuse d'un chêne ou d'un tilleul. Les fleurs s'épanouissent pour récréer notre vûe par le mélange de leurs couleurs; elles nous offrent encore le tribut de leurs parfums: les arbres nous tendent leurs branches chargées de fruits: le moindre ruisseau purifie ses eaux pour nous désaltérer. Toutes ces impressions purement animales portent déja avec elles chacune une idée, une connoissance qu'on ne peut révoquer en doute. Après ce coup d'œil rapide sur la surface de l'Univers, je descends au fond des fleuves & des mers, je m'éleve jusqu'aux cieux, ou je pénetre aux entrailles de la terre. L'immensité de l'Océan & le peuple d'animaux de toute espece qu'il renferme dans son sein; l'éclat des métaux, les feux de l'aurore,

l'aspect des cieux, le silence d'une belle nuit qui fait couler dans tout mon corps une douce langueur, un assoupissement voluptueux: tout enfin m'annonce un Intelligence grande, bonne & magnifique. Ce concert merveilleux de tous les êtres est-il si énigmatique qu'il ne présente rien de clair & de sûr? Convenons plutôt que l'homme sans livre, sans instruction étrangere, avec le seul secours de ses yeux, apperçoit sans peine les traces d'un Créateur; l'existence en est visible & il ne la croit point en aveugle ou sans voir.

Tout être chérit son existence & cherche à l'étendre autant qu'il est en soi. Le simple bluet suce la terre: par une force attractive il fait monter & filtrer ce suc jusqu'à l'extrémité de ses feuilles: il se nourrit des pluies fécondes qui l'arrosent: il s'étend & s'aggrandit jusqu'au plus haut point de sa perfection. L'esprit humain doit suivre à cet égard la loi commune. L'on ne voit pas ce qui pourroit troubler ou empêcher la progression de ses connoissances, ce qui s'opposeroit à son dévéloppement. Que deviendroit cette perfectibilité que chaque individu possede toute entiere? Pourquoi cet esprit qui a certainement sa destination & dont la destination ne peut être que de réfléchir & de comprendre, pourquoi, dis-je, cet esprit actif de sa nature resteroit-il dans l'inaction? Pourquoi cet état de réflexion seroit-il une dépravation comme l'a prétendu l'éloquent Citoyen de Genève?

Ainsi l'homme doué d'un entendement que

plusieurs ont appellé une émanation de la Divinité, fait pour examiner, voir, & comprendre, connoît bientôt sa destination glorieuse. Le sentiment intérieur l'en instruira. Méditant ses propres actions, ses sensations, ses idées, il appercevra dans lui un principe capable de penser, libre quand il agit, tout différent du corps qui marche, qui parle, qui touche. A mesure que le nuage se dissipe, la sphere de ses idées s'aggrandit, il acquiert de nouvelles connoissances. La notion du bien & du mal ne lui est point innée, seulement elle lui devient sensible sans effort, une légere attention la lui fait appercevoir, & la Nature prend soin de l'aider à la découvrir. Les actions de l'Etre intelligent & libre sont bonnes lorsqu'elles sont conformes à ses relations naturelles qui lui annoncent la volonté du Créateur: elles sont iniques lorsqu'elles contredisent ces relations ou cette volonté. Or la même voix qui fait sentir à chacun de nous les rapports nécessaires que nous avons avec les autres, nous dit aussi que nous devons nous y conformer. Commençons par ce qu'il y a de plus simple, en supprimant quantité de détails communs qu'on trouve par tout & que personne n'ignore. Dévoilons d'abord ce monde admirable que *chacun porte en soi-même*: Cet autre *monde merveilleux dont nous sommes tous citoyens* se développera ensuite plus facilement. Mais n'oublions jamais que ce qui nous est inconnu dans l'un & dans l'autre, il ne nous est pas absolument nécessaire de le savoir: que le

Déiste

Déiste n'admet point les conjectures vagues, ni les idées systématiques des Naturalistes ou des Métaphysiciens. Ainsi on n'est pas en droit d'en conclure qu'il ne doit sentir aucune répugnance à se soumettre aux mysteres obscurs de la Révélation.

N'avoir pû exister, n'exister encore que par la volonté d'un autre, devoir cesser d'exister au gré de cette volonté, n'avoir rien, ne pouvoir rien que par cette même volonté, marque assurément la plus grande dépendance qu'il soit possible d'imaginer. Tel est l'état où l'homme se sent intérieurement à l'égard de son Auteur. Dieu l'ayant tiré du néant, ne peut pas cesser d'être son Créateur, ou l'homme cesser d'être sa Créature. La relation de ces deux Etres est donc véritablement nécessaire, & le rapport de dépendance de celui-ci à celui-là est immuable. Ce rapport nécessaire fonde une obligation pareillement indispensable. Dieu ne pouvant faire cesser ce rapport, il n'est pas en sa puissance d'anéantir l'obligation qui en résulte. Elle est comme rivée avec l'essence de l'Etre créé; elle en constitue la nature qui sans ce rapport & cette obligation ne seroit pas ce qu'elle est. Il est aussi impossible au Créateur de produire un Etre hors de cet état de dépendance absolue, que de faire qu'un Etre créé le soit & ne le soit pas. Dieu ayant donné la vie à un Agent libre & intelligent n'a donc pû le laisser maître indépendant de ses opérations, & n'exiger de lui aucun tribut de soumission, d'amour, de reconnoissance.

Donnons-nous la peine de raisonner sur ce principe de tous nos rapports naturels avec les Etres qui nous environnent. Nous verrons que chacun d'eux établit des devoirs dont personne n'a droit de s'affranchir. D'homme à homme il n'y a précisément qu'un rapport d'égalité ; l'un & l'autre est un Etre créé, libre, intelligent. Voilà l'essence de chaque Individu, parfaitement la même dans tous. D'où il ne peut résulter dans l'état de nature qu'une égalité de droits. Celui-ci n'a aucun pouvoir sur l'autre, il ne peut faire le moindre mal à son semblable sans commettre une injustice, puisque dès-lors il contredit cette égalité qui est entre tous les deux. Il est clair aussi que si plusieurs se choisissent un chef pour les commander, il y a dès cet instant un rapport de supériorité de ce chef, à ceux qui lui sont soumis & qui doivent lui obéir selon les termes de la convention : Ainsi les devoirs des Sociétés civiles & politiques ne sont point des énigmes, mais des suites nécessaires de principes reçus parce qu'ils sont évidens. Je ne fais qu'indiquer les choses rapidement. Le Lecteur éclairé y suppléera sans peine.

Nous sentons tous une répugnance intérieure à voir souffrir nos semblables, & à plus forte raison à les faire souffrir. Cette répugnance est antécedente à la raison, à la politique, aux préjugés. C'est la Nature qui nous l'inspire. N'est-ce pas déja nous dire de la maniere la plus intelligible que nous nous devons réciproquement des égards

& des ménagemens; que faire aux autres le moindre mal, c'est agir contre les intentions de cette mere commune, & renverser l'ordre qu'elle a établi entre tous ses enfans; que la justice consiste à suivre cet ordre & qu'il n'est jamais permis de l'oublier sous quelque prétexte que ce soit? La Raison vient encore prêter une nouvelle force à cette premiere notion que j'appelle le sentiment interne du juste & de l'injuste. Une simple réflexion sur cette répugnance naturelle nous en fait voir le fondement solide. Nous jugeons que ce principe n'est ni obscur ni arbitraire. Il est dans la vérité des choses, appuyé sur des convenances qui résultent nécessairement de notre constitution originelle: convenances que l'homme n'a pas établies, qu'il ne peut changer, qu'il n'a pas le droit légitime de contredire. Il péche contre l'équité toutes les fois que ses actions leur sont opposées.

L'Esprit humain semblable au Soleil qui à proportion qu'il s'éleve sur l'horison, découvre de nouvelles régions, ne tardera gueres à appercevoir la suite des conséquences pratiques qui découlent de ce premier principe. Il découvre peu à peu les nouveaux rapports qui sont liés à celui-ci. Leur enchaînement se fait sentir sans peine. La Justice est connue & aimée dans toute son étendue. Car les hommes lorsqu'ils sont sourds à la voix des passions & des préjugés ne cherchent point à s'aveugler ou à méconnoître la vérité. Ils voyent le vrai, ils l'approuvent dès

qu'ils le voyent, ils l'aiment en l'approuvant. Où trouver un homme qui ne ſente qu'il n'eſt pas ſon propre ouvrage? Les ſenſations de douleur & de plaiſir qu'il éprouve malgré lui, le convainquent de ſa foibleſſe, & lui diſent que s'il s'étoit fait, il ſeroit indépendant & ſe ſuffiroit à lui-même, ſans aucun bien à attendre, ſans aucun mal à craindre. La ſeule vue des Créatures qu'il voit à ſes côtés, lui fait naître l'idée d'un premier Auteur. Ne pouvant ſe cacher qu'il ne leur a pas donné l'être, il ſoupçonne qu'il ne ſe l'eſt pas donné à lui-même. Un inſtant de méditation ne lui laiſſe plus aucun doute ſur cette importante vérité. Alors ſans vouloir la combattre, ſans faire d'inutiles efforts pour la détruire ou l'envelopper de ſophiſmes, il bénit celui par qui il eſt, avouant que la Créature eſt au deſſous du Créateur, qu'elle doit lui être ſoumiſe & vivre dans une dépendance totale à ſon égard.

Comme les anneaux d'une grande chaîne ſe tiennent & ſe ſoutiennent tous, ainſi toutes les vérités ont un enchaînement entre elles. Les unes amenent les autres & celles-ci confirment les premieres. Il arrive que les nouvelles connoiſſances que l'homme ſe fait ſervent à donner une nouvelle évidence aux notions qu'il a déja. Il ſçait que l'excellence d'un Etre ſuprême mérite notre hommage. Il eſt juſte d'honorer ce qui eſt au deſſus de nous. Il conçoit un Dieu exiſtant, créant, conſervant, vivifiant tout ce qui eſt. Il n'en faut pas davantage pour conclure qu'il ne lui

appartient pas de détruire ce qui ne dépend nullement de lui. Il ne s'est pas fait, il ne doit donc pas disposer de soi selon ses caprices: De même n'ayant pas créé ses semblables, il ne peut sans injustice anéantir ou modifier à son gré une existence qu'il ne leur a pas donnée & sur laquelle il n'a aucun pouvoir.

J'ai percé les ténebres mystérieuses qu'on rassembloit autour de la vérité pour la cacher à mes yeux. Ramassant en un seul point les forces dispersées de mon esprit, j'ai contraint la justice de se montrer; je l'ai vue à découvert. Un jour clair & lumineux a brillé; j'ai vû distinctement les principes incontestables de la morale, d'où il est facile de faire sortir tout le reste, l'autorité des Magistrats, le code des Loix, l'obéissance qu'on doit aux Rois & aux réglemens de l'Etat. J'aurois pû en ajouter d'autres aussi évidens qui ont été touchés & reconnus dans tous les siècles. Dira-t-on que tout cela n'est qu'énigme & incertitude? Dira-t-on même avec un Sceptique mitigé, que ces principes sont si abstraits, si métaphysiques, qu'il y a parmi nous bien peu de gens en état de les comprendre, loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes? Ne cherchons point à nous tromper. L'erreur est immense quand elle devient volontaire. Ecoutons la voix de la Nature: c'est la droite Raison qui ne fait que nous expliquer ses Oracles. Tout Etre intelligent comprendra ses divines leçons, pourvû qu'on ne lui refuse pas l'usage des

plus ſimples opérations de l'ame.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans une queſtion que les plus habiles Matérialiſtes ne ſeront jamais en état de décider, ou même d'éclaircir aſſez pour faire pencher l'homme de bon-ſens plutôt de leur côté que de l'autre. Il faudroit pour cela démontrer que la matiere organiſée penſe & réfléchit, du moins que ce ſentiment eſt plus probable que celui de ceux qui diſent le contraire. Je ne crois pas auſſi que ni M. Caraccioli ni tout autre partiſan d'une obſcurité impénétrable puiſſent confondre aſſez l'Etre penſant & l'Etre étendu, pour nous forcer de ſuſpendre notre jugement, pour nous repoſer dans un doute abſolu à cet égard. Les grands noms de ceux qui ont ſoutenu le pour & le contre ne nous en impoſeront pas davantage que ceux de Locke, de Baumann & de quelques matérialiſtes moins illuſtres.

Que d'expériences, que de raiſonnemens évidens nous conduiſent à admettre une diſtinction de nature & de ſubſtance entre notre ame & notre corps! J'ai fait cent fois ces expériences & ces raiſonnemens; Et qui ne les a pas faits? Eſt-il quelqu'un qui ne ſoit pas en état de les faire avec une légere contention? J'ai le ſentiment de mon exiſtence individuelle. Je diſtingue ſi bien mon individualité de tout ce qui n'eſt pas MOI, qu'il n'y a pas à craindre que j'aille jamais me confondre avec aucun Etre étranger. Cela eſt clair. Ce ſentiment infaillible, tout ſimple qu'il eſt, en renferme deux autres: ce-

lui de l'existence d'un principe intelligent, & celui de la coëxistence d'une certaine portion de matiere ; deux choses que je distingue parfaitement bien, que je vois tellement unies ensemble, qu'il m'est pourtant impossible de les prendre l'une pour l'autre. Notre ame sent immédiatement son existence numérique dégagée de toute substance corporelle, indépendante de toute sensation & de l'existence de tout corps. Elle sent qu'elle pourroit survivre à toute la matiere anéantie, qu'elle en pourroit nier l'existence, sans pouvoir douter de la sienne : ce qui seroit de toute impossibilité, si elle étoit corps & matiere. Notre ame se sent penser, raisonner, combiner, juger, comprendre, nier, affirmer, douter : mais jamais elle n'a rapporté ces opérations ni au solide de son corps, ni au genre nerveux en général, ni à aucun faisceau particulier de filets médullaires, ni à ce composé de fibrilles délicates que nous appellons un muscle, ni enfin à la substance corticale du cerveau. Le sens intime de notre intelligence, & de l'activité de notre volonté, ne nous annonce ni étendue ni parties, ce qui devroit être si c'est le corps qui pense. Car le sentiment de la pensée est dans l'Etre pensant qui se sent penser, & qui doit se sentir étendu, mû & organisé de telle ou de telle maniere, si la pensée n'est qu'une certaine disposition, mouvement ou organisation du volume de matiere qui le compose. Nous avons une répugnance marquée à rapporter le mode de notre intelligen-

ce, celui de notre libre arbitre, notre ſenſibilité même au phyſique de nos membres comme au principe qui les produit : Certainement ce n'eſt pas lui qui ſe ſent & nous concevons dans nous un fonds d'être d'une nature toute diſſemblable, ſimple, qui exclud tout amas de parties, toute compoſition d'élémens. Voilà des faits lumineux. Il faut être bien peu inſtruit, avoir bien peu réfléchi pour en nier l'évidence.

J'ai dit que nous avions encore la perception de l'exiſtence d'un volume de matiere qui nous eſt propre. Cette perception nous repréſente les trois dimenſions comme le fonds des corps. Elle eſt bien différente des ſimples ſenſations qui ne ſaiſiſſent notre corps que par le dehors ſans le pénétrer, ſans nous rien dire de ſa figure & de ſa ſolidité intrinſéques. Je vois une belle femme : mes yeux ne me font connoître que la ſuperficie colorée de ſon teint, la régularité des traits, ſon embonpoint fleuri, le vif incarnat de ſes joues. Je lui prends la main, elle me permet de la baiſer : le tact encore s'arrête à la ſuperficie, il m'annonce la fraîcheur de ſa chair, la douceur d'une peau ſatinée ; & ainſi des autres ſens qui ſe bornent tous à nous peindre l'extérieur des corps. Au lieu que par la perception individuelle de l'exiſtence de cette portion de matiere qui nous eſt appropriée, nous ſentons notre corps préciſément dans ſes trois dimenſions, dénué de tout le reſte qui lui eſt accidentel. Par-là mon ame eſt au fait de la ſituation ac-

tuelle de mes membres, de leur ſoupleſſe, du ſecours qu'elle en peut tirer. C'eſt à la faveur de ce ſentiment infaillible que je vais chercher l'extrémité de mon pied, que je porte la main à la bouche, ſans craindre de la porter trop haut ou trop bas. Voilà des phénomenes ſenſibles que j'ai faits, que j'ai lûs dans les livres qui m'ont appris à réfléchir ſur moi-même, qui ſont ſi différens de ceux qui me prouvent l'exiſtence de mon eſprit, que je ſuis contraint par la force de l'évidence d'admettre dans moi deux ſubſtances qui n'ont rien de commun. Cette matiere eſt ſusceptible de bien des développemens, elle fourniroit à des volumes conſidérables: mais ce n'eſt pas à moi de donner un traité complet de métaphyſique, il me ſuffit d'avoir prouvé qu'un Déiſte qui croit une diſtinction de nature & de ſubſtance entre ſon eſprit & ſon corps, parce qu'il la ſent, parce qu'il en a une notion claire & intelligible, ne peut être taxé de croire en cela une énigme impénétrable.

L'organiſation de notre corps, le jeu de nos membres, la réproduction de l'eſpece eſt un méchaniſme inconnu; le Déiſte en convient avec tout le monde. Quoique nous puiſſions à notre volonté allonger le bras, tourner un œil, remuer la main, nous ne ſçavons pas par quels reſſorts toutes ces opérations merveilleuſes s'exécutent. On diroit que nos membres devinent nos volontés pour opérer ce que nous deſirons. Voilà toute l'énigme. Si c'eſt auſſi tout ce que M. Ca-

raccioli a voulut prouver, il devoit s'épargner tant de peine, parce que le Déiste n'a jamais rien crû ou prononcé de particulier sur la cause immédiate de ces effets admirables. Où a-t-on pris qu'il admet plutôt le systême ingénieux des esprits animaux que l'ame est supposée envoyer dans des canaux sçavamment préparés jusqu'à l'extrémité de ses membres pour les faire obéir à ses ordres, ou celui des causes occasionnelles qui donne à un Etre supérieur l'efficacité que nous semblons rapporter à notre volonté, ou enfin une simple harmonie, correspondance, ou analogie entre les moindres mouvemens de notre corps & les déterminations d'un agent libre? Mais si tout homme sensé ne se laisse point emporter à une fureur systématique, s'il suspend son jugement entre la multitude des hypothèses qui s'offrent à son esprit, qui ont toutes quelque vraisemblance avec beaucoup d'incertitude, où est le mystere qu'il admet? L'existence des faits n'est point mystérieuse; on les touche, on les voit, on les sent. Ce sont les causes immédiates qui sont pour nous des énigmes, qu'il nous importe fort peu de pénétrer, que Dieu nous a cachées, parce qu'il lui a plû de mettre des bornes à notre esprit. Quoi! parce que je ne sçais pas déterminer quelle quantité de rayons sonores vient frapper mon oreille; parce que j'ignore par quelle impulsion mes pieds me conduisent par-tout où je veux; parce que l'Anatomie ne m'a pas encore démontré quelle est dans la machine

animale l'action réciproque des parties solides contre les fluides, quel est cet équilibre oscillatoire des forces gastriques & fréniques, quelle est la fluidité des liqueurs la plus salutaire, en quoi consistent enfin tous les principes de la vie; ce qui opere la digestion, si c'est la salive qui y contribue le plus selon le sentiment de M. Clopton Havers qui dit qu'elle se fait à la faveur d'un suc acide & d'un suc oléagineux dont est composée la salive qui se mêle aux alimens, si elle procede plutôt de l'air qui est dans les pores des viandes, comme le pretend Varignon & d'autres, lequel étant raréfié par la chaleur de l'estomac, s'échappe avec violence & dissout les alimens, si enfin la trituration y entre pour moins que le levain ou ferment stomachal; parce que le Physicien curieux n'a pas encore pressenti quel est le dégré de chaleur naturelle le plus convenable pour que le germe reçu dans la matrice y prenne la meilleure organisation, & la constitution la plus excellente; parce, dis-je, que j'ignore tout cela, ces phénomenes en sont-ils moins certains? Est-il moins évident que j'entends, que je marche, que je vis, que je digere, que je produis mon semblable? Si je n'étois pas capable de toutes ces opérations, je serois comme une statue. Si j'ignorois que je pense, que j'agis, que je suis, je serois un je ne sçai quoi qu'on ne pourroit définir, ainsi que le veut M. Caraccioli, venu de je ne sçai où, qui par conséquent devroit agir je ne sçai comment, & s'en retourner de même

dans je ne ſçai quel lieu tout-à-fait inconnu. Telle eſt l'affreuſe conſéquence où nous conduit l'univerſalité des Enigmes. Vous voulez que ma raiſon, ma volonté, ma liberté ſoient ſi indéfiniſſables que je n'en puiſſe pas établir l'exiſtence : vous pretendez que j'ignore ſi je ſuis une ſubſtance ou un mode, eſprit ou matiere, un acte, une forme ſubſtantielle, un air ſubtil, une flamme légere, ſi le principe que je ſens penſer en moi eſt périſſable ou immortel, s'il agit librement ou par une impreſſion irréſiſtible, s'il peut diſtinguer le juſte & l'injuſte, ou même ſi ces mots expriment des réalités ou des chimeres. Sur quels principes voulez-vous donc établir la Morale, la Religion, la Révélation? N'eſt-ce pas me forcer au contraire à douter de tout? Je vous comprends & voici ſans doute votre deſſein. Vous ſçavez bien que ce petit monde que je porte dans moi m'eſt immédiatement préſent. Ma créance ne tombe que ſur des faits, des expériences, des obſervations évidentes, & ſur un certain nombre de conſéquences néceſſaires auxquelles je ne puis pas me refuſer & nullement ſur les *pourquoi* & les *comment* que je ne comprends pas, mais vous voulez à toute force me faire regarder cette collection de phénomenes comme énigmatiques, tout viſibles qu'ils ſont, afin que mon eſprit accoutumé aux ténebres, fait aux énigmes, ſoit tout diſpoſé à admettre le myſtere impénétrable d'un Dieu en trois perſonnes. En vérité où eſt la bonne foi? A quoi ne s'expo-

ſe-t-on pas en voulant combattre le Déiſme par de tels argumens? Auroit-on voulu démontrer ce paradoxe avancé par Bayle, que le Pirrhoniſme eſt un grand pas vers le Chriſtianiſme & une heureuſe diſpoſition à la foi?

C'eſt aſſez arrêter les yeux ſur nous-mêmes. Ce voile une fois levé, celui dont on couvre l'univers que nous habitons, ſe déchire de lui-même. Mallebranche défioit Arnaud de démontrer l'exiſtence des corps. L'Evêque de Sloane outra ce défi. Il entreprit de prouver que la matiere étoit impoſſible. Les raiſonnemens captieux de ces Philoſophes ont-ils jetté le doute & l'incertitude dans les eſprits ſur une choſe, palpable d'elle-même? Ils ont prouvé tout au plus qu'on a raiſon de s'en tenir aux vérités atteſtées pas les ſens, les organes les plus ſûrs de nos connoiſſances: que ce n'eſt pas l'Univers viſible qui eſt énigmatique, que l'obſcurité ne commence que lorſqu'on veut raiſonner ſur les cauſes productrices immédiates des opérations dont nous ſommes les ſpectateurs.

Tout eſt grand, tout eſt merveilleux dans la Nature: c'eſt que tout eſt l'ouvrage d'une puiſſance ſans bornes: Elle agit ſans efforts, ſans travail. Il ne lui en a pas couté davantage pour créer le Ciel & la Terre, tels que nous les voyons, que pour faire couler une riviere dans ſa pente naturelle; & le moindre inſecte eſt un chef-d'œuvre comme la lumiere du ſoleil. La puiſſance de Dieu ſe trouve toute entiere dans ſa volonté, diſoit encore un illuſtre Prélat. Si Moyſe le

fit parler dans la Création, ce n'eſt pas qu'il eût beſoin d'une parole ſortie de lui pour appeller les Etres qu'il vouloit produire. Cette parole que l'Ecriture nous repréſente eſt toute intérieure ; c'eſt la penſée qu'il a eu de faire les choſes, c'eſt la réſolution qu'il en a conçue au dedans de lui-même de toute éternité. Ce monde eſt beau & merveilleuſement ordonné ſelon les idées que nous avons de la beauté & de l'ordre. Dieu ne nous a pas révélé les loix que la Nature ſuit inviolablement lors même qu'elle ſemble s'en écarter; il nous a pourtant fait connoître ſes ouvrages dans tout le dégré d'évidence qu'il importe pour notre bien-être. Pouvons-nous rien exiger de plus ? Une plus grande connoiſſance de certains phénomenes pourroit être dangereuſe ou ſujette à mille inconvéniens. Le Créateur par exemple n'a pas voulu confier entiérement le ſoin de notre conſervation aux lumieres de notre eſprit, il l'a confié à l'infaillibilité de nos ſens, ſans doute parce qu'il voyoit une plus grande ſureté dans l'uniformité de leurs opérations, que dans les caprices de notre imagination. Si lorſque nous nous brûlons, il falloit, avant de retirer le doigt, voir dans une idée diſtincte le mal qui peut nous en arriver, examiner par une ſeconde perception, comment & en quelle quantité il faut faire couler les eſprits animaux dans le bras ou dans la main pour les éloigner du feu, quelle eſt la juſte inflexion qu'il faut lui donner à cet effet, on comprend facilement que nous ſerions déjà

bien brûlés avant d'avoir fait toutes ces opérations que la succession de nos idées rendroit très-lentes, tandis qu'elles sont précipitées par un mouvement machinal que nous ne connoissons pas. Il nous est utile de ne le pas connoître, puisque le sentiment le rend plus prompt & plus sûr que ne feroit notre raison avec toute sa subtilité. De même nous sentons la pesanteur des corps, nous concevons que leur choc violent peut nous causer de vives douleurs, nous briser une jambe, nous écraser. Que cette pesanteur spécifique des corps soit une attraction, une gravitation, une impulsion, peu nous importe de le savoir, pourvû que certains du mal qu'il en peut résulter nous évitions d'être ensévelis sous les ruines d'une maison mal étayée, ou abîmés par une masse de rocher qui se détache. Serions-nous plus en état de nous soustraire à cet accident si nous voyions clairement que cette pierre énorme ne tombe sur nous que par telles régles d'une force centripete?

L'intérieur du système de l'univers nous est véritablement caché, mais nous appercevous dans les corps certaines qualités réellement existantes: sur ce plan on a établi les régles invariables de la méchanique dont nous tirons tant de secours.

Le plaisir qui enfanta les arts agréables & utiles n'est point une énigme. Ces arts ont des principes sûrs que personne ne conteste, que chacun saisit facilement. L'Agriculture est fondée sur la fécondité visible

de la terre, quoique nous ne sachions pas par quelle vertu elle nous rend au centuple le grain que nous lui confions; & aussi sur la vicissitude des saisons qui se fait si bien sentir. Le gland tombé en terre, qui se pourrit, s'éleve ensuite & produit un arbre chargé du même fruit; un grain qui germe & pousse hors de terre un chalumeau avec un épi, a pû donner aux premiers habitans du globe, l'idée d'ensemencer des campagnes d'abord incultes: il n'est donc pas nécessaire de faire tomber du Ciel les instrumens du labourage, ni de contraindre les Dieux à venir enseignér cet art aux hommes, selon les fables mythologiques. La mer porte des bâtimens énormes; les vents soufflent, & cette machine vogue sur les flots: chaque plage répond à un climat du Ciel & les astres deviennent des guides sûrs pour nous conduire dans l'immensité de l'Océan. Ces observations incontestables ont fait éclore la science de la navigation, & fondent l'habileté du Pilote.

Il y a un Ciel, une Terre, un Dieu, un Air qui nous environne: nous existons, nous sommes composés d'un corps & d'une substance spirituelle; l'un meurt en détail, l'autre est incorruptible. Il y a une loi naturelle, une morale, une Religion. Il y a des arts & des sciences: nous ne pouvons douter de l'égalité des diametres du cercle, des propriétés des asymptotes; le tout est plus grand qu'une de ses parties; deux choses égales à une troisieme sont é-

galcs

gales entre elles. Où ſont donc les myſteres que le Déiſte admet, lui qui ſuſpend conſtamment ſon jugement, auſſitôt que la lumiere commence à lui manquer. Les hypothèſes phyſiques & les conceptions profondes du métaphyſicien n'obtiennent de lui qu'une adhéſion proportionnée aux caracteres de probabilité dont il les voit revêtues.

Les Monades de Leibnits, les molécules organiques de Buffon, la ſenſibilité ſourde de la matiere que ſoutient Baumann, la liaiſon des deux regnes ſans diviſion réelle, les tourbillons de Deſcartes & le vuide Newtonien ſont des jeux de l'imagination qu'il regarde comme tels. Croit-il ces hypothèſes ingénieuſes avec cette foi aveugle que le Chriſtianiſme exige? C'eſt pourtant cela qu'il faut prouver avant d'être en droit de conclure que le Déiſte qui eſt forcé d'admettre tant de myſteres dans la nature, a tort de rejetter la Révélation. Il eſt avéré que le Déiſte s'en tient aux ſens & à l'expérience, qu'il ne donne ſon conſentement qu'aux vérités qu'il juge telles, ne prononçant rien ſur tout le reſte.

Les grandes difficultés de Spinoſa & de Boulainvilliers contre la création, nous la font-ils révoquer en doute? L'abſolue néceſſité d'une création nous eſt évidente. Tout ce qu'on nous dit de contraire ne l'infirme point.

L'Orateur Romain qui a dit qu'il n'y avoit point d'opinion ſi abſurde que quelque Philoſophe n'ait ſoutenue & qu'on ne puiſſe ſoutenir avec honneur, auroit pu ajouter qu'il

n'y a point de vérité si claire ni si bien établie, qu'il ne soit encore aisé de contredire avec quelque sorte de raison, au moins apparente & spécieuse à quelques égards. Les Cabalistes du dixieme siècle nierent la création sur le même principe qui sert à l'établir. Cela vient des bornes de notre esprit qui ne voit pas tout. Nous l'avons déja remarqué, lorsqu'une vérité nous est évidemment connue, qu'elle a tous les dégrés de certitude qui operent une conviction pleine & entiere, est-il nécessaire que nous puissions résoudre toutes les difficultés que la foiblesse de notre raison entasse pour la combattre ? Nous n'avons qu'une démonstration de l'existence d'un Etre créateur ; c'est la nécessité de la création. Toutes les autres rentrent dans celle-là, ou plutôt elles n'en sont que des branches subalternes qui ne lui donnent pas un dégré d'évidence de plus, comme tout ce qu'on lui oppose ne lui en ôte pas un.

Ainsi une difficulte, fût-elle insoluble, ne seroit point une preuve de la fausseté d'une opinion dont l'évidence nous est d'ailleurs démontrée. Les nuages qui par intervalle couvrent le disque du soleil, qu'il n'est pas en notre pouvoir de dissiper, ne nous font pas douter de son existence que nos yeux nous ont si souvent attestée.

Les Déistes admettent-ils des mysteres ? Ils doivent croire la Révélation. N'en admettent-ils point ? Ils doivent nier un Dieu. Tout ce raisonnement porte sur cette fausse supposition que l'existence d'un Dieu est un mystere com-

me la trinité de Dieu. Car on ajoute que le Dieu desChrétiens n'eſt pas plus incompréhenſible que celui des Déiſtes. Ce qui eſt contredit parce qu'on ſoutient, aux pages 45 & 55, que nous avons l'idée d'un Etre éternel & infini. Il n'y a point d'idée myſtérieuſe ou énigmatique. Toute idée nous repréſente l'eſſence de la choſe telle qu'elle eſt en elle-même, ſubſtance ou perfection. Tout ce que nous croyons de Dieu ſur l'idée que nous en avons, nous en voyons clairement la vérité néceſſaire; au lieu que dans les myſteres de la Révélation tout eſt obſcurité inconcevable. Le Dieu conſidéré tel que les Chrétiens le croyent n'eſt ni plus incompréhenſible ni *plus infini* que celui des Déiſtes; cependant *Dieu eſt plus grand ſous la forme du pain & du vin* que dans la création. C'eſt une autre contradiction. Certes il faut que le ſurcroît de grandeur vienne d'un ſurcroît d'incompréhenſibilité & de myſtere. Alors plus une idée ſera énigmatique, plus elle ſera inconcevable, plus auſſi elle ſera grande & honorable à la Divinité. Je ne veux pas prévenir les conſéquences abſurdes où conduiroit ce principe, qui donne accès à toutes ſortes de chimeres & de ſuperſtitions.

Admettre l'exiſtence d'un Etre ſouverain qui a créé le monde & qui le gouverne, ce n'eſt point admettre un myſtere. L'idée des perfections divines, de ſageſſe, de puiſſance, de bonté, telle que la raiſon nous la donne, n'eſt point une énigme. L'Univers n'eſt pas l'ouvrage du hazard, ou le hazard

feroit Dieu. Je ne m'appefantirai pas davantage fur cet argument lumineux de lui-même. Nous reconnoiffons Dieu dans *le plus petit mouvement de nos doigts*. Le Créateur a pris plaifir à fe peindre dans fes ouvrages. Les traits y font fi bien marqués qu'il eft impoffible de s'y méprendre. L'Univers n'eft point un grand livre fermé & cacheté; il eft ouvert à tous les hommes. Tous peuvent y lire à chaque page le nom augufte de Dieu en caracteres rayonnans.

Dieu eft bon. Il aime les hommes. Les preuves de fon amour font répandues de toutes parts. Elles font dans nous, elles font autour de nous. Je me figure donc la Divinité uniquement occupée dans la création à procurer le bien des Etres capables de bonheur, rapportant tout à ce but. Ofera-t-on encore fe plaindre que la fomme des maux de cette vie furpaffe de beaucoup celle des biens, tandis qu'on ne peut fe cacher qu'une bonté fuprême a pouffé la complaifance jusqu'à l'excès. Nous fommes tout environnés de fes bienfaits. Tout confpire à nous combler d'une joie pure & fans mélange d'amertume. „ C'eft pour nous que la terre fe pare „ de tant de beautés, qu'elle fe couvre de „ fleurs & de fruits, qu'elle nourrit tant „ d'animaux. C'eft pour nous que coulent les „ fontaines, les ruiffeaux, les grands fleu- „ ves. C'eft pour nous que la rofée célefte „ humecte les campagnes". Ce ne font-là que comme de petits écoulemens de cette bonté immenfe qui a mis dans l'homme deux four-

ces bien plus fécondes de délices ; un penchant précieux qui le porte vers tout ce qui flatte son bien-être ; une industrie merveilleuse qui invente & embellit tous les jours. Que de commodités, que d'avantages, que de plaisirs vont naître de cette perfectibilité humaine ! Le feu caché au sein des cailloux s'échappe des cellules où il est resserré, vient s'attacher au bois, nous préserve des froids de l'hiver, nous prépare une nourriture saine & agréable. La terre ouvre ses entrailles, les pierres qu'elle renferme sortent en foule, se placent à notre gré pour nous former une habitation commode & solide ; des métaux de toute espece viennent l'enrichir. Les pins descendent du haut des montagnes, nous en construisons une maison flotante, & les vents enchaînés à nos voiles nous apportent les trésors de tous les climats. L'amour du Créateur est-il encore une énigme ? Pouvoit-il nous être manifesté par des traits plus éclatans ?

Je pénetre aussi la toute-puissance divine par les seules forces de ma raison. J'universalise la notion que j'ai de la création. Je la considere dans sa cause, qui est la volonté divine qui ne trouve jamais d'obstacles. Dès-là j'y vois une multitude sans nombre de mondes possibles. Je conçois que je serois moi-même tout puissant, si rien ne résistoit à ma volonté, si un simple vouloir me suffisoit pour appeller les Etres du néant, & les modifier selon mes desirs. L'idée de Dieu ne devient donc obscure que lorsque notre

esprit inquiet veut franchir le terme où la raison le conduit. Loin donc que le pur Théisme de la raison soit mystérieux, il est fondé sur l'évidence la plus complette. Les ténebres sont au delà des bornes où il se contient. Elles n'influent jamais sur ce que la raison lui enseigne, qui fait seul tout l'objet de sa foi.

Où a-t-on pris que les Déistes nient toute Providence, faisant de la Divinité un Etre oisif, un Etre *commode assorti à leurs mauvaises inclinations*, qui assis au plus haut du firmament voit avec indifférence les mortels ramper sur la terre, sans faire la moindre attention à leurs mouvemens: comme si nous étions à ses yeux de vils insectes qui se jouent sur un grain de sable, & dont les jeux imbécilles ne l'affectent point? Les reproches qu'on faisoit aux Epicuriens ne conviennent plus à aucuns Déistes, mais seulement à un petit nombre de Libertins ou d'Athées déguisés qui conservent le nom de la Divinité & en ôtent la réalité. La raison nous apprend que le pouvoir intelligent qui créa le monde le gouverne par les loix qu'il établit au commencement; nous sentons sa présence intime pénétrer notre substance; il en voit le dedans & l'extérieur. Qu'est-ce que conserver le monde? N'est-ce pas influer sur tous les Etres par la vertu qu'il leur communiqua, n'est-ce pas présider à tous les événemens? Il est vrai, cette Providence universelle qui par des loix générales régle les accidens les plus singuliers avec toutes leurs circonstances, est

bien différente de cet esclavage où l'on veut réduire l'Etre supérieur pour lui faire opérer des miracles en dérangeant incessamment l'économie universelle selon nos caprices aveugles. Mais je ne pense pas qu'on accuse jamais les partisans de ces décrets immuables & généraux de vouloir que Dieu ne prenne aucune part aux affaires d'ici-bas. Ce ne sont pas aussi les Philosophes qui décident avec hardiesse : ceci est un prodige, cela n'est pas selon le cours ordinaire de la nature dont nous ignorons les loix & les forces : cet autre effet sort de la chaîne des événemens, dont une infinité d'anneaux nous échappent, dont par conséquent nous ne voyons pas la continuité. La raison nous dit que l'Eternel n'a pû créer l'Etre sensible & indestructible que pour le fixer dans le bonheur & dans la justice. Il est évident d'ailleurs que cette vie ne remplit pas cette double intention du Créateur. D'où résulte la nécessité d'une vie à venir. Ce dogme n'est point une énigme, il étoit connu avant & indépendamment de la Révélation, par les seules lumieres naturelles.

Le mystérieux ne commence que lorsqu'on cherche à sonder les voies secrettes de la Providence : sur quoi tout homme sensé ne prononce rien. Jugez à présent combien il seroit raisonnable de conclure ainsi. Le Déiste croit un Dieu existant, un Dieu créant, un Dieu tout-puissant, un Dieu bon, un Dieu rémunérateur de la vertu ; parce qu'il voit & sent cette existence, cette puissance, cette bonté ;

donc il doit admettre un Dieu en trois personnes, un Dieu caché sous les especes de l'Eucharistie, & autres mysteres qu'il ne voit ni ne sent, auxquels sa raison se refuse invinciblement. On cherche envain la force de cette conséquence. La foi des Chrétiens est un scandale pour le Juif, le Payen & le Musulman. Dans le sein du Christianisme une secte considérable regarde le dogme de la Transubstantiation comme une grande chimere. Je ne crois pas qu'on puisse jamais démontrer aux uns & aux autres que *le Dieu tel que les Chrétiens le croyent n'est pas plus incompréhensible que celui des Déistes*. Enfin le Dieu des Chrétiens est au dessus de la Raison. Celui des Déistes est selon la Raison. Dira-t-on que ce qui nous est démontré par les lumieres naturelles est aussi incompréhensible que ce qui est inconcevable à l'esprit humain & que le Déiste par cela même qu'il croit un Dieu selon les principes de sa raison, doit admettre un Dieu au dessus de sa portée? Heureusement le Christianisme a de meilleures armes & d'autres *motifs de crédibilité* à opposer aux Déistes. M. Caraccioli ne les oublie pas tous; mais nous sommes bien éloignés de juger avec les sçavans Journalistes que ceux qu'il manie ne perdent rien de leur force entre ses mains, puisqu'ils perdent déjà beaucoup par l'alliage, étant entremêlés de raisonnemens faux, dangereux, contradictoires. C'est l'ordinaire; les bonnes raisons ne donnent point plus d'autorité aux mauvaises, mais celles-ci infirment les premieres. On

n'eſt que trop porté à juger des uns par les autres, & à ſoupçonner dans les argumens les plus forts la même inſuffiſance qui ſe fait remarquer dans les moins concluans. De plus, quand on peut oppoſer un Auteur à lui-même, combattre ſes livres par ſes diſcours, preſſentir dans ce qu'il avance une mauvaiſe foi au moins apparente, les meilleures raiſons deviennent ſuſpectes Lorsqu'on lit Bayle, ce génie capable de tout, qui à l'exemple de Carnéade voulut faire varier la raiſon à ſon gré, on eſt ſi convaincu qu'il ne dit le oui & le non ſur tous les points dont il parle, qu'afin de détruire tous les deux, que la vérité dans ſa bouche ſemble devenir incertaine & s'obſcurcir. S'il prend les intérêts de la bonne cauſe, le poids de ſes raiſons ne fait ſur nos eſprits qu'une foible impreſſion. On s'attend à les voir réfutées dans les pages ſuivantes : cette idée les affoiblit. Nous ſommes par-là tout diſpoſés à les trouver peu ſolides. Je ne prétends point faire ici de comparaiſon. On ſent mieux que moi combien elle ſeroit fauſſe à tous égards. Je me crois au contraire obligé d'avertir pour ma propre tranquillité que, loin de donner aucune intention maligne aux écrits d'un Auteur qui a des droits ſur mon cœur comme ſur celui de tous les hommes ſes ſemblables, j'aime mieux m'imaginer qu'il a été ſéduit par la lueur trompeuſe d'une ſubtilité. Car il eſt clair que nous n'admettons pas aveuglément ce que les Phyſiciens nous diſent du mécaniſme inconnu de l'Univers & qu'ainſi on n'en

peut rien conclure en faveur des mysteres de la Révélation.

Pour faire avouer au Déiste que la Religion Chrétienne est toute divine, on lui dit avec confiance que *si les hommes l'avoient imaginée, il n'y auroit point tant de contradictions apparentes.* Est-ce que le Paganisme qui est une invention humaine auroit moins de contradictions apparentes que la Religion de Christ? Il me semble à moi qu'il révolte plus la raison & choque davantage le bon sens. Les imaginations des hommes sont marquées au coin de l'inconstance & de l'imbécillité, sur-tout lorsqu'ils travaillent sur un plan qu'ils se sont fait eux-mêmes : au lieu que les Ouvrages du Très-haut portent l'empreinte de la vérité. Le Systême de l'origine du monde, tel que la Création me le fait concevoir, n'a rien de contradictoire, & toutes les autres hypothèses de l'esprit humain me semblent avoir presque aussi peu de consistance que les rêves décousus d'un malade. Peut-être qu'il étoit naturel dans l'Univers Enigmatique de nous présenter le tableau de la création plus chargé d'ombres & de chimeres, que celui d'une seule & unique substance divisée en matiere morte & en matiere vivante, que celui d'un enchaînement de causes sans commencement & sans fin, auquel répond un cercle continu d'effets où l'on ne peut discerner ni quel est le premier, ni quel est le dernier? Insinuer d'une maniere entortillée que le Systême de la Vérité éternelle a plus de *contradictions apparentes* que les opi-

nions extravagantes des hommes, est-ce-là ce qu'on appelle *ranimer la confiance & la foi de ceux qui peuvent être ébranlés dans leur créance*? Ce feroit, selon d'autres, le plus sûr moyen d'étouffer le reste de leur foi.

Voici un autre argument aussi singulier. *Il y a déjà plus de vingt ans que des prodiges s'operent tous les jours d'une maniere terrible: je veux parler de ces Sectaires qu'on nomme Secouristes, & qui par le moyen du Démon sans doute se font percer les mains & le corps avec des épées, frapper la poitrine & les bras avec des buches & des barres de fer, en publiant que plus on les perce, plus on les écrase & plus on leur fait de bien... ces événemens surnaturels sont des faits publics dans tout Paris, que la Police peut attester... Mr. Heesler Gentilhomme Saxon, tout qu'il est... Mrs De la Condamine & Toussaint, personnages qui ne sont pas gens à croire au hazard, virent tous au mois de Septembre dernier dans la maison d'un Secouriste, clouer la main d'une femme & le clou qui passoit à travers; & aussi-tôt la playe toute couverte de sang, se referma & ne parut qu'une simple cicatrice, telle qu'elle auroit pû être au bout de trois mois... Combien n'y a-t-il pas de gens qui admettent des Silphes & des Gnomes? Je connois une Marquise qui a dépensé plus de cinq mille ducats pour voir le Diable. Son Hôtel est plein de prétendus sorciers qui ont entretenu ses rêveries. Plusieurs Philosophes cherchent la quadrature du cercle, la Pierre Philosophale, la Médecine universelle... Combien de Parisiens consultoient autrefois le Comte de*

Boulainvilliers pour apprendre à connoître l'avenir!. Un grand Prince employa souvent des exorcismes & des fumigations pour faire paroître les Démoins... Un Seigneur croit à l'encre sympathique. . un autre à la poudre de projection... Un avanturier Italien croit que l'argent est un or hydropique & qu'en pompant ses parties aqueuses, on peut enfin lui restituer son embonpoint, & le faire redevenir or.. Les Freres Rose-Croix ajoutent foi à des réveries qu'on n'oseroit répéter... Et cependant tous ces gens-là sont incrédules sur la Révélation. *Avouons donc*, continue M. Caraccioli, *que plus nous aimons le merveilleux, plus nous sommes coupables de rejetter contre toute raison le Christianisme. Avouons que nous ne sçavons absolument rien & que les opérations même du Démon, non telles que l'insensé les conçoit, mais telles qu'elles sont réellement aux yeux de la foi, renferment des mysteres surprenans.* Voilà bien des paroles perdues, répondra le Déiste. Cet argument, s'il avoit quelque force en soi, ne seroit valable que contre ces insensés qui admettent des sortiléges, des supercheries, & de pures charlataneries. Moi, je déclare que je ne crois point à tout cela, diroit-il encore, ainsi je ne vous mets pas en droit d'inférer qu'il y a pour moi de l'inconséquence & de l'absurdité à rejetter la Révélation. C'est vous qui êtes inconséquent, & votre raisonnement est tout en ma faveur. Si des hommes superstitieux qui croyent des rêveries qu'on n'oseroit répéter sont pourtant incrédules à l'égard des dogmes de la foi, a-

vouez qu'à plus forte raiſon je ſuis autoriſé à cette incrédulité, moi qui eſtime folies extravagantes toutes les choſes merveilleuſes que vous me racontez des Secouriſtes & des Convulſionnaires, & que vous me donnez pour de grands prodiges.

Il eſt ridicule de croire des fables, & de nier des myſteres auguſtes parce qu'ils ſont incompréhenſibles. Cela eſt vrai; mais il n'eſt pas moins vrai que de la crédulité ſtupide du Vulgaire il ne réſulte rien en faveur de la foi, ni contre le Déiſte raiſonnable, ni même contre les partiſans ſuperſtitieux de tant de menſonges. St. Auguſtin fait quelquefois de ſemblables argumens contre les Payens. C'eſt peut-être ce qui a trompé M. Caraccioli: Car il cite ſouvent ce Pere & il paroît l'avoir lû. Origène & Euſèbe vouloient auſſi prouver que les Payens devoient recevoir la foi du Chriſtianisme, puiſqu'ils admettoient des fables bien plus inconcevables. Clément d'Alexandrie, à l'occaſion d'une tradition reçue chez les Grecs, qu'une colonne de feu dans une nuit fort obſcure avoit éclairé Traſibule lorſqu'il ramenoit dans ſa patrie ſes concitoyens exilés, fait contre eux cet argument, rapporté par M. Huet. *Les Grecs ne doivent donc plus faire difficulté de croire ce que Moyſe a écrit de la Colonne de feu qui conduiſit les Iſraëlites pendant la nuit, puiſqu'eux-mêmes nous aſſurent que pareille choſe eſt arrivée à leur Nation.* C'eſt préciſément l'eſpece de raiſonnement dont ſe ſert M. Caraccioli. Or on a ſenti la

foibleſſe & l'inconvénient de cette maniere de procéder, on l'a cenſurée dans les Peres, ce qui auroit dû nous épargner la peine de la relever ici. Si elle étoit concluante, il s'enſuivroit que quiconque admet un myſtere doit en admettre deux, trois & à l'infini. Auſſi notre Auteur a dû confondre dans la même claſſe le Déisme & le Proteſtantisme & conclure *qu'il ne voyoit que la Religion Catholique Romaine raiſonnable, conſéquente, divine.* Sans doute, s'il s'élevoit une nouvelle Secte qui aux myſteres de l'Egliſe Romaine en ajoutât un ou deux que celle-ci rejetteroit, la plus myſtérieuſe feroit la ſeule raiſonnable, conſéquente, divine; & M. Caraccioli lui-même, s'il ne ſe rangeoit au plutôt du côté de ce nouveau parti, ſeroit légitimement taxé d'inconſéquence & d'abſurdité. C'eſt-là ranimer la foi chancelante des foibles.

Je m'imagine voir ici un Déiſte prendre la parole & lui dire hautement: Votre erreur eſt grande de vous flatter de m'amener par une continuité de myſteres prétendus à la foi d'une Religion auguſte. Vous me propoſez d'abord le myſtere d'un pommier qui dans quatre mois produit des boutons, des feuilles & des fruits. Viennent enſuite les opérations magiques de la ſorcellerie, l'art merveilleux du Souffleur, du Chymiſte & du Devin, la force ſurnaturelle des Secouriſtes, toutes choſes *qui réellement aux yeux de la foi renferment des myſteres ſurprenans.* De là par une gradation naturelle vous paſſez aux myſteres d'un Dieu en trois perſonnes, incarné

& crucifié. Confondant ainsi des mysteres sacrés avec des chimeres, vous voulez que je sois obligé de croire les uns, parce qu'il y a des gens assez dupes pour admettre des Silphes & des Gnomes, pour dépenser cinq mille ducats dans l'espérance de voir le Diable, ou de trouver la poudre de projection. Mais il n'y a point d'absurdités auxquelles vous ne puissiez me forcer de me soumettre par cette voie de raisonnement. Ainsi permettez-moi de m'en tenir aux sens & à la raison. Je craindrois que mon esprit fait à ce que vous appellez des mysteres surprenans & épris de l'amour du merveilleux, n'admît aussi les rêveries des Freres Rose-Croix. Il y a plus : vous avancez ouvertement que plus nous aimons le merveilleux, plus nous sommes disposés à la foi Chrétienne, que la crédulité insensée des hommes qui croyent aux Diableries & à l'Alchymie transcendante, est une excellente disposition à la Créance Religieuse. C'est apparemment parce que l'esprit s'accoutume ainsi à croire en aveugle, à croire sans raisonner, même contre toute raison. Convenez donc que moins on a de raison & de bon-sens, plus on appróche du Christianisme. Vous vous étiez proposé de *faire voir qu'on ne devient Déiste qu'en devenant déraisonnable* : vous avez prouvé tout le contraire ; que la raison est le partage du Déiste, mais que c'est en gobant avidement une foule d'absurdités révoltantes qu'on parvient heureusement à cette humble soumission de l'entendement qui fait l'essence du Christia-

nifme. Il appartenoit à l'habile Architecte d'un Monde Enigmatique, de nous débiter férieufement de femblables paradoxes.

Il entroit auffi dans fon plan de nous repréfenter des pratiques de fuperftition comme des prodiges furnaturels; & cela par l'avis d'un *Cardinal refpectable* qu'on ne nomme pas, & fur le témoignage de plus de mille perfonnes qu'on feroit bien embaraffé de nommer. Toutes les Sectes fanatiques trouveront leur apologie dans celle des Secouriftes. Pour donner plus de crédit à ces preftiges trompeurs, pour leur prêter un air miraculeux on les attribue à l'action immédiate du Diable. Dieu lui permet de fe transformer en *Ange de lumiere* pour nous tromper & autorifer l'erreur: il en fait le miniftre de fa méchanceté pour nous perfécuter, comme s'il fe plaifoit à nous tendre des piéges & à nous y faire tomber, comme s'il avoit créé de mauvais Génies exprès pour fervir en ce point fon barbare plaifir. Ce feroit peut-être ici le lieu de dévoiler tant de mysteres fuperftitieux. Je n'ai garde d'entreprendre ce qu'on a fait cent fois fans fuccès. Il n'eft pas aifé de détromper des aveugles avides d'illufions, qui en fait de merveilleux ne voyent pas même ce qu'ils regardent, difent avoir vû, & croyent contre l'évidence du bon-fens.

Nous avons ouï dire à M. Caraccioli qu'il avoit fait un long féjour à Rome & dans les villes principales de l'Italie. Nous avons jugé à fes difcours qu'il y avoit fait un recueil

cueil de plaiſanteries, de contes facétieux, d'hiſtoires comiques contre les prêtres & les moines, n'oubliant pas même le défunt Pape: il nous diſoit en confidence que ce n'étoit au fond qu'un vrai bouffon qui ſacrifioit à un bon mot, à une boufonnerie indécente, ce que la Religion a de plus ſacré. Nous voyons à préſent qu'au *folio verſo* de cet ample recueil étoit tout ce qu'on peut dire à la louange de ces mêmes hommes, que c'eſt de là qu'il a tiré ce qu'il nous prône aujourd'hui en leur faveur, accoutumé à écrire le pour & à publier le contre. Quoique nous ne puiſſions pas garantir que ce recueil fût ſur le papier, nous ſommes ſûrs au moins qu'il étoit dans ſa mémoire & quelques feuilles auſſi dans ſon imagination fertile. Sans aller juſqu'à Rome, il auroit trouvé cet amas de contes dans les livres du Marquis d'Argens, ou dans les mémoires ſur leſquels ce dernier a travaillé, mais il eût rencontré à Paris, à Amſterdam, à Bruxelles une ſage Inquiſition telle qu'il voudroit qu'on l'établît partout: on doute qu'on lui eût laiſſé la liberté de déclamer ſi hautement contre les Eccléſiaſtiques dans l'intention de ſe rétracter indirectement dans un livre. Il leur devoit cette réparation publique; nous approuvons ſon projet. Il ne faut inveċtiver perſonne, pas même ceux dont nous plaignons l'aveuglement, déſaprouvant dans notre cœur leur maniere de vivre ſinguliere. Croit-on pourtant que les moines ſoient charmés de voir leur nombre tout-à-coup diminué de

plus des deux tiers? On réformera surement le calcul de M. Caraccioli. Je serois curieux de voir les *réflexions d'un Franciscain* à ce sujet: avec quelle ardeur il fera d'un trait de plume plusieurs millions de confreres, dont on ose réduire le nombre si fort au dessous de la réalité!

Voyons encore si ces Messieurs goûteront la maniere ironique dont on fait l'apologie de leur fainéantise. *Ils ne font rien... Mais que faisons-nous, nous qui perdons notre vie au milieu des spectacles, des jeux & des folies du siècle, nous qui ne connoissons d'affaires importantes que de précieux riens? Vaut-il donc mieux danser, courir, se friser, dormir, jouer, que de méditer la loi du Seigneur, & que de s'occuper des loix éternelles? Vaut-il mieux exercer la profession de Marchand de modes, de Comédien, de Farceur, que celle d'un Philosophe Chrétien qui dégoûté du monde & de ses chimeres ne vit plus que pour le Ciel?*

Si l'Apologiste des Moines, quoiqu'il refuse ce titre, ne nous avoit pas appris que la méditation de la loi est la moindre occupation des Monasteres, nous penserions presque qu'il parle sérieusement. L'homme est-il donc fait pour vivre isolé dans le fond d'un cloître où il n'a aucun commerce de bienséance, ni d'utilité, ni de plaisir avec le reste du genre humain? N'y a-t-il que des hommes capables d'exercer la profession de Marchand de modes, de Comédien, de Farceur qui renoncent au monde. Les maisons Religieuses enlevent tous les jours de braves

ſoldats à l'Etat, d'excellens citoyens à la Patrie, d'habiles ouvriers aux arts & aux manufactures, de bons Magiſtrats à la République : nous voyons que quelques-uns choiſiſſent parmi la jeuneſſe ce qu'il y a de meilleurs eſprits. Enfin dans les principes de l'Auteur ſi tout eſt énigme, de deux folies la plus amuſante eſt préférable. Il vaut encore mieux jouer, danſer, ſe parer, que de reſſembler à ce vil inſecte qui n'a de vie & de mouvement que pour lui ſeul. J'ai dit ailleurs que la frivolité, ſans nuire directement à l'Etat, tourne à l'agrément de la ſocieté. Elle ſert à y jetter de la gayeté. Nous avons quelques obligations réelles aux petits-maîtres & aux petites-maîtreſſes qui ont donné le ton, accrû l'empire de la frivolité, & enrichi le fonds de bagatelles qui nous occupent*. Les jeux, les bals, les ſpectacles ſervent à délaſſer l'eſprit de ſes travaux pénibles, à distraire les hommes des miſeres inſéparables de l'humanité.

M. de Mirabeau dont il eſt glorieux d'être l'écho avoit dit que ces Célibataires étudient, prêchent, inſtruiſent &c. On lui a répondu qu'ils peuvent faire tout cela & donner des hommes à la Patrie. La Hollande & l'An-

* En mon particulier, je me ſuis amuſé plus d'une fois à voir une jeune Précieuſe affecter les belles manieres, les minauderies & les autres graces ſubalternes : à entendre un fat parler de ſon teint, de ſa toilette, de ſes parfums, de ſes mouches &c.

gleterre en ſont la preuve. Si l'on peut dire que la frugalité de leur vie reflue par des voies indirectes au progrés de la population; il eſt encore plus inconteſtable que leur continence s'y oppoſe directement, & qu'ils ſont à cet égard tout-à-fait auſſi inutiles à l'Etat que les Eunuques en Aſie. Quittons la plaiſanterie & revenons à la Révélation.

Voici un argument *neuf* auquel on nous prie de faire une attention particuliere. *Les Déiſtes ont, pour ainſi dire, tout l'univers contre eux. La Religion Chrétienne, la Religion Juive & la Mahométane ſe réuniſſent dans ce ſeul point qu'il faut être impie & inſenſé pour nier une Révélation.* Je me défie toujours des nouveautés. D'abord ſi la vérité d'une créance devoit ſe décider à la pluralité des voix, à la naiſſance du Chriſtianiſme tout le monde étoit Idolâtre à l'exception d'une ſeule nation: par conſéquent l'Idolâtrie étoit alors la vraie Religion; elle l'eſt encore de nos jours, puiſqu'il y a bien les deux tiers de l'univers adonnés au culte des Idôles. Perſonne n'admet cette conſéquence. Le principe eſt donc faux.

D'ailleurs je ſuppoſe avec M. Caraccioli, un homme qui entre dans le monde & qui ſans connoiſſance d'aucune Religion, vienne ſe placer au centre d'un cercle compoſé de toutes les Sectes de l'univers, *il trouvera partout des myſteres inacceſſibles aux ſens & à la raiſon.* Or il n'y a point deux dégrés d'incompréhenſible, tout l'eſt également, & également ſujet à des difficultés inſolubles;

c'eſt encore M. C. qui le dit. Comment veut-il donc que ce nouveau venu ſe décide? Qu'eſt-ce qui l'autoriſera à paſſer dans quelqu'une des ſociétés Religieuſes dont il ſera environné, à l'excluſion des autres? Chacune prétendra avoir la vérité de ſon côté: chacune la préſentera d'une façon également énigmatique: chacune exagérera des preuves également incertaines. Il ſera obligé d'avouer que *nous ne ſavons abſolument rien*; la ſageſſe exige de lui qu'il reſte indécis, ſans ſe faire ni Juif, ni Mahométan, ni Chrétien. Dans de telles conjonctures il ſeroit prudent de s'en tenir au pur Théiſme, tel que les ſens & la raiſon le démontrent invinciblement. Ainſi tout l'univers alors parleroit en faveur des Déiſtes. Eſt-ce-là les *convaincre d'abſurdité*? On n'a pas prévû cette conſéquence, toute néceſſaire qu'elle eſt. Auroit-elle auſſi échappé à la ſaine critique des Journaliſtes de Paris qui rapportent ce paſſage de notre Auteur, il eſt vrai, ſans paroître en faire beaucoup de cas, mais auſſi ſans en montrer l'inſuffiſance, ni les inconvéniens?

Il faut être en garde contre les fauſſes lueurs d'une logique peu exacte. On abonde dans ſon ſens: on ſe fie à ſes propres imaginations. Il eſt à craindre qu'on n'infirme les bonnes preuves de la Religion, lorſqu'on n'a pas la diſcrétion de n'y point mêler de ſophiſmes. Pour ne point *effaroucher* les Déiſtes, on les combat par des façons de raiſonner qui concourent unanimement à les affermir dans leur incrédulité; puis on chante

victoire. Ce n'est pas un moyen efficace d'*insinuer la vérité.*

Il y a des esprits qui à force de comprendre, ne comprennent plus rien, & ne font rien comprendre aux autres. *Illi nempe faciunt nimium intelligendo, ut nec ipsi quidquam intelligant, nec aliis intelligendum exhibeant.* Ils ont le talent de rendre inintelligibles les objets les plus clairs d'eux-mêmes. Ils outrent tout. Ils ont trop de pénétration pour trouver la vérité. Ils en font une déesse mystérieuse placée pour ainsi dire au dessus de l'arc-en-ciel. Suivant cette idée chimérique, ils prennent l'essor & vont se perdre dans les nues. Plus ils s'élevent, plus ils s'éloignent du vrai qu'ils cherchent. L'homme n'est point fait pour habiter la région du tonnerre. J'ose le dire, il ne seroit pas fait pour la vérité, si elle étoit si fort élevée au dessus de lui. Elle ne seroit plus à sa portée.

La vérité est simple comme la nature dont elle est l'image. Elle ne se cache point, parce qu'elle est faite pour être vûe & aimée. Dieu ne prend point plaisir à l'obscurcir à nos yeux, parce qu'il veut que nous la connoissions. C'est nous qui l'obscurcissons par trop de rafinement. Au lieu de voir la vérité qui brille de toute parts au dedans & autour de nous, qui nous annonce clairement un Dieu, une loi, une Religion, nous bâtissons un monde énigmatique.

Il faut sans-doute réfléchir & raisonner pour trouver la vérité; mais ces réflexions qui nous découvrent le vrai, la nature les

fait presque toutes pour nous, l'esprit n'y met presque rien du sien. Les méditations que le bon sens nous fait faire sont utiles, vraies, lumineuses. Si-tôt que l'imagination s'en mêle, elle gâte tout; elle efface, embrouille & obscurcit les premieres notions du bon sens. Un peintre d'Athènes avoit un singe qu'il avoit stilé à lui rendre plusieurs petits services, il lui faisoit broyer ses couleurs, laver ses pinceaux. Il avoit aussi le privilége de voir son maître travailler; c'étoit une imprudence. Un jour donc que le peintre étoit absent, le singe entra dans l'attelier, il trouve le portrait presqu'achevé d'une jeune Dame belle comme les Amours; il ne la jugea pas telle. Le nez lui parut un peu trop long; ce museau n'est point assez allongé, ces couleurs sont ménagées, ce front est pâle, & ces joues trop chargées de rouge. Ce disant il prend un pinceau & barbouille le portrait selon ses grotesques idées. Notre esprit est le singe de la fable. Lorsqu'il veut corriger la raison, du plus beau visage il fait un magot.

De là vient qu'on dit ordinairement que la vérité n'est pas faite pour deux sortes d'esprits, ceux qui n'ont pas la force de s'élever jusqu'à elle, & les esprits transcendans qui vont au delà. Ceux-ci se la représentent d'une maniere trop sublime, trop brillante, & la méconnoissent lorsqu'ils ne lui trouvent pas tout le clinquant que leur imagination échauffée lui prête. Parmi un nombre infini d'exemples de ce rafinement, j'en choisis un qui rentre dans le sujet que je traite.

La Nature en général eſt l'ordre que Dieu a établi, & par lequel il gouverne ce vaſte univers. La loi naturelle en ce ſens eſt la régle que les Etres ſuivent en ſe conformant à cet ordre. Le ſoleil dans les intentions du Créateur doit échauffer la terre & éclairer le monde. C'eſt l'ordre. Le ſoleil ſuit cet ordre : il le ſuit conſtamment, parce qu'il le ſuit néceſſairement. Il le ſuit néceſſairement parce qu'il n'agit que par l'impreſſion d'une force étrangere, à laquelle il ne peut réſiſter : il agit par l'impreſſion d'une force étrangere, puiſqu'il eſt incapable de ſe mouvoir de lui-même ; & il n'y peut réſiſter puisqu'étant un Etre inanimé, ſans vie proprement dite, ſans intelligence, ſans volonté, il ne peut ſe donner aucune détermination ni prendre aucun parti.

La nature de chaque Etre eſt ſa conſtitution interne. L'homme naturel eſt l'homme conſidéré uniquement dans ſon état originel. De cette conſtitution naturelle, il réſulte des rapports eſſentiels qu'il a avec les autres Etres, comme je l'ai dit, comme tant d'autres l'ont dit avant moi, comme tout le monde le ſent. Ces rapports que nous n'avons pas établis & que nous n'avons pas droit de contredire, engendrent des obligations pareillement eſſentielles ; on l'a ſuffiſamment prouvé. Or l'aſſemblage de ces obligations eſt préciſément ce qu'on doit appeller la loi naturelle. Tel eſt le fondement de toute la morale, & le centre où doivent aboutir toutes nos recherches. Quiconque s'éloigne de ces prin-

cipes uniques, ne trouve plus rien qui satisfasse pleinement son esprit. L'incertitude est son partage, le désordre & la confusion se mettent dans son ame: devenu le jouet de mille doutes inquiets, il s'égare dans les ténebres d'une nuit profonde. Ses méditations toujours stériles ne lui découvrent rien d'évident. Tout lui paroît mensonge & imposture. L'univers lui semble une énigme inexplicable. En un mot la vérité n'est plus à ses yeux qu'une brillante chimere qui trompe les Sages & les Philosophes.

Ne seroit-il pas bien étonnant que depuis tant de siècles on n'eût pas assez clairement développé les devoirs essentiels de l'homme, pour nous empêcher de soupçonner que la morale ne soit encore chargée d'erreurs & de mensonges que la corruption du cœur y a introduits? Si cela est, comme on le prétend, doit-on s'en prendre à la foiblesse de l'esprit humain, à la vivacité des passions, à la multitude des préjugés, ou à la fureur systématique plus forte que tout cela?

Les Sçavans qui se sont adonnés à cette étude, étoient assez éclairés pour y réussir. Ils ne manquoient pas de lumieres. Avec du courage & de la constance, ils étoient en état de saisir la nature, de la poursuivre jusques dans la nuit obscure des premiers tems où elle alloit se perdre, d'en recueillir au moins les traits encore subsistans & de lui rendre sa premiere beauté. Le mal vient donc d'un autre principe. Prévenus d'opinions fausses & de principes libertins qu'ils

chérissoient trop pour s'en défaire, ils n'ont examiné la nature que superficiellement, autant qu'ils l'ont crû nécessaire pour flatter leurs préventions ou les autoriser. Peu sinceres dans leurs recherches, loin de l'étudier pour rectifier leurs idées, ils ont voulu à toute force la trouver telle que la méchanceté de leur cœur la faisoit.

Epicure, Hobbe, Spinosa, Machiavel & leurs disciples se sont fort peu soucié de nous représenter l'homme dans son véritable état originel. Leur dessein a été de nous prouver qu'il nâquit tel que leur imagination libertine l'avoit enfanté, se flattant peut-être de faire passer leur systême monstrueux pour celui de la nature.

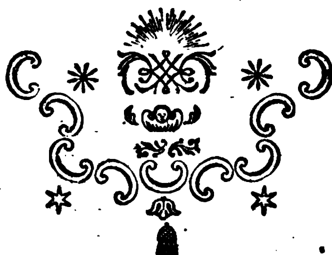
C'est ainsi que les plus beaux génies & les plus capables de nous révéler la noblesse de notre origine, ont presque failli à nous la rendre tout-à-fait méconnoissable, par les épaisses ténebres dont ils l'ont enveloppée. Séduits par l'esprit de nouveauté, imitant l'audace de Prométhée, ils ont fait un Etre à leur guise, qui rimoit parfaitement à leurs conceptions bizarres. Ils lui ont donné pour ame quelques étincelles d'un feu subtil & délié, & pour unique loi l'amour ardent & aveugle de son bien-être.

Un autre a conçu le plan d'un monde énigmatique. L'idée rit à son imagination. Il rassemble à grande hâte des matériaux propres à son dessein. Ce sont les rêveries creuses des têtes à systême, de quelque genre qu'elles soient, les conjectures du Matéria-

liſte, les vaines expériences des Sectateurs du grand-œuvre, les viſions céleſtes & erratiques de Mahomet, enfin les folies de la plus baſſe ſuperſtition. Voilà les pièces qu'on met en œuvre. L'édifice eſt bientôt conſtruit. On le peuple d'Etres énigmatiques auſſi, pour leur faire entendre que puiſque tout eſt énigme, ils ne peuvent pas ſans abſurdité rejetter les myſteres de la Révélation qui, tout bien examiné, ne ſont pas des énigmes plus incompréhenſibles que le reſte. Voilà un grand effort de génie qui n'a pas un ſuccès plus merveilleux que le travail d'une montagne.

Vous me demandez quel interêt il y a à voir par-tout des énigmes illuſoires, à obſcurcir les réelles, à en multiplier le nombre. M. Caraccioli vous l'apprend. *Car Dieu nous réſerve, dans une vie toute bienheureuſe, le grand dénouement des myſteres & des difficultés, pour nous occuper pendant l'éternité, & pour différencier l'autre monde de celui-ci qui n'eſt qu'un fantôme & qu'un nuage.* Il ſe réjouit dans l'eſpérance de *s'occuper* agréablement *pendant l'éternité* à éplucher, pour ainſi dire, les énigmes & les difficultés qu'il raſſemble ſi bien ici-bas dans cette vue. Il craint de ſe trouver au Ciel dans l'inaction, & que l'état d'une vie bienheureuſe ne ſoit pour lui d'une uniformité ennuyeuſe. Tandis que d'autres verront tout dans Dieu d'un coup d'œil pénétrant, tandis que cette contemplation intuitive fera leur félicité; lui ſeul habile Econome de ſes plaiſirs, levera lente-

ment le rideau pour voir en détail les merveilles qu'il trouve si obscures, & jouir successivement du fruit délicieux de ses découvertes. Mais ce moment n'arrivera que lorsque les Justes auront rempli les places des Anges rebelles. C'est-là son sentiment sur la durée de l'Univers. Nous lui conseillons donc de réduire, s'il est possible, le nombre des Anges rebelles, comme il a fait celui des Moines : C'est le moyen d'avancer le jour où il aura la satisfaction de voir sans énigme, & de sentir clairement qu'il existe, qu'il pense, qu'il raisonne &c. &c. &c.



LETTRES

DE Mr. DE M***. AU CHEVALIER DE BRUANT.

(a) LETTRE I.

Sur les Gouvernemens.

JE n'étois pas à la B... Monſieur, lors de votre Lettre. Vous m'embarraſſez beaucoup, je ne vous répondrai que pour m'amuſer un moment avec un homme qui peut réſoudre très-facilement les queſtions qu'il me fait.

Je ne ſuis pas de votre ſentiment ſur le Deſpotiſme & les Deſpotes. Il me paroît affreux & abſurde, Monſieur, qu'un Peuple entier ſoit ſoumis aveuglément aux caprices d'un ſeul homme: fût-il un Ange, je ne voudrois point vivre un jour ſous lui. Cet Ange peut devenir dans un inſtant un monſtre avide de ſang. Le Deſpotiſme, ſelon moi, eſt le plus abominable & le plus révoltant de tous les mauvais Gouvernemens. L'homme y eſt ſans ceſſe avili & écraſé. Ouvrez l'Hiſtoire ancienne & moderne, voyez s'il y en a jamais eu un ſur la terre, qui n'ait outragé les hommes & la nature.

Le meilleur des Gouvernemens ſeroit ſans

(a) Cette Lettre & les deux ſuivantes ſont, à ce que l'on croit, de l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*, quoiqu'il y ait des perſonnes qui les attribuent à Mr. de V***, mais avec moins de fondement.

doute la Monarchie, s'il étoit possible de voir des Monarques comme Henri IV., le seul Roi qui mérite l'hommage & la vénération des François. Il faudroit que les Rois fussent tous instruits à l'école du malheur, comme ce brave homme l'a été. Car il n'y a que ceux-là de vraiment grands & qui aiment les hommes; pour être vivement touché du malheur d'autrui, il faut en avoir éprouvé soi-même; l'ame de la plupart des Princes, au contraire, gâtée par le bonheur & en proye au fol orgueil, est inaccessible à la pitié & insensible à la gloire.

Je ne suis pas étonné que dans les Monarchies, & sur-tout dans la nôtre, il y ait eu si peu de Princes estimables. Sans cesse entourés de corrupteurs, d'hypocrites & de fourbes, ils s'accoutument à dédaigner les hommes, ils n'estiment que les courtisans qui caressent leurs vices, & vivent dans une indolente oisiveté.

C'est-là le sort de la plupart des Monarques. Comme les grands hommes sont rares par-tout, les grands Rois le sont encore davantage. Aussi la splendeur d'une Monarchie est passagere. La France tombe dans l'avilissement & la misere; ce Siècle l'anéantira, ou elle sera la proye du premier Conquérant audacieux.

Le Gouvernement d'Angleterre n'a qu'un extérieur très-imposant qui séduit le Peuple parce qu'il se croit le maître de tout. Je ne vois pas de pays où il soit plus facile de nourrir des dissentions ouvertes & ruineuses

à l'Etat. Un Roi habile & généreux peut régner dans dix années en vrai Despote, avec plus de sureté à Londres, qu'à Moskow. Souvenez-vous de Cromwell; l'argent seul suffit pour corrompre tout le Parlement.

Les Grands avides & jaloux de régner seuls & toujours prosternés aux pieds de la fortune qui environne le trône, seconderont les vues du Monarque; les Grands une fois gagnés, ce fantôme de Liberté qui paroît par intervalles dans les accès convulsifs des Communes, qui se remue, s'agite & se cache, s'anéantira à jamais au moindre signal du Prince.

Je ne connois aucune Monarchie constante & parfaite. Le plus sage Roi écrase ses Sujets pour arriver au Despotisme. Adieu, vivez librement & ignoré. La solitude vous procurera le vrai & unique plaisir d'être toujours content de soi; les sots & les méchans n'exciteront que votre compassion vus de loin, mais vus de près il faudroit les haïr ou les mépriser.

Je vous écris en courant, nous traiterons mieux cette matiere dans la libre & innocente conversation de l'amitié.



LETTRE II.

Sur les ressources de la Sagesse contre la tyrannie & la perversité des Gouvernemens.

VOUS me demandez, mon très-illustre, quel est le pays où l'homme peut jouir d'une entiere & honnête liberté. Par-tout, mon cher Philinte, où il y a des hommes & des loix. Le Sage est libre à la Cour d'un Tyran. Le Sage voit son bonheur dans lui-même. La raison, sa conscience sont le trône de sa liberté. La fortune, l'injustice, rien ne peut altérer son ame, ni son repos. Il jouit en lui, & sa joie calme est toujours riante, douce & constante.

Quoi! parce que vous voyez commettre sans cesse des violences, des iniquités & des crimes atroces par les Ministres, par les Grands & par presque tous les hommes en place, vous voulez pour cela vous dérober à la société, à laquelle vous devez tout, pour laquelle l'homme de bien, le vrai Citoyen se sacrifie sans murmurer des outrages qu'il en reçoit! Faut-il, parce qu'nn Prince s'endort dans la crapule, tourmente ses pauvres Sujets & les dévore, faut-il vous expatrier, abandonner vos amis & les malheureux qui vous adressent leurs plaintes & qui fendent votre cœur? Non, mon cher & sensible ami; méprisez le Prince injuste & cruel; mais aimez les hommes & sur-tout les infortunés.

Fuyez les tourbillons impétueux des Cours, oubliez, s'il se peut, que le Prince est environné d'aimables pervers & de cruels scélérats, qui se jouent de sa stupide ignorance & de ses foiblesses; venez chercher dans la Province le repos, l'amitié & le bonheur, qui n'habitent jamais auprès de la grandeur & de la puissance, ni dans le séduisant & dangereux fracas des Capitales. Retirez-vous à la campagne avec quelques amis aussi éclairés & aussi honnêtes que vous. Lisez souvent Platon, Montagne, Charron & Rabelais. Habituez-vous à faire du bien aux laboureurs, les seuls & les éternels malheureux, qui s'épuisent pour pouvoir subvenir à leurs besoins: victimes, que la rapacité & la cruauté des Traitans écrase sans cesse & avilit.

En faisant du bien, vous goûterez le plaisir le plus tendre, le plus vif & le seul qui console du malheur d'exister. Quand vous vous serez accoutumé à la vie champêtre, vous sentirez la joie & la paix renaître dans votre ame agitée & sensible. Elle s'agrandira, se fortifiera, & s'élevera jusqu'aux célestes régions du Génie & de la Philosophie. Libre comme l'air qu'on y respire, jettez alors sur le papier vos pensées comme elles naîtront. Votre ame jaillira des feux divins, qui échaufferont & éclaireront les lecteurs les plus indifférens & les plus ignorans. Lorsque vos tablettes seront remplies, mettez en ordre toutes vos pensées, épurez-les, & je vous dirai franchement l'effet qu'elles pro-

duiront sur mon esprit. Adieu : avec une ame sensible comme la vôtre, de la jeunesse, de la santé & un peu de fortune, on devroit être heureux, si le bonheur étoit fait pour la vertu.

LETTRE III.

Sur l'Education.

Vous avez raison, mon cher Philinte, de croire & dire à tous vos Amis que l'éducation fait l'homme. Elle seule donne des vertus. C'est pourtant la chose la plus sacrée, la plus utile, & la plus négligée dans presque tous les pays & dans toutes les conditions. On a trop écrit de préceptes vagues ou impraticables sur ce sujet intéressant. Locke, le sage Locke, le précepteur du Genre-Humain s'est trompé quelquefois comme les autres Ecrivains. L'éducation doit être relative au Gouvernement, ou l'on a manqué son but. Un Instituteur éclairé & patient étudie d'abord le sujet qu'il veut pêtrir & former; puis peu-à-peu il infuse dans cette ame molle & tendre les maximes propres à son âge, à la trempe de son caractere, & à son rang. Je sçais qu'il y a des terres arides & ingrates, qui ne reçoivent aucune impression favorable du laboureur : mais outre qu'elles sont rares, je crois que l'ouvrier n'est pas assez habile ni assez fort pour pénétrer, ni pour remuer profondément cette terre.

Il y a un vice radical en France dans cet-

te partie, & ce vice eſt inextirpable parce qu'il vient des femmes, elles qui ſe mêlent de tout, elles qui à la longue gâtent tout, détruiſent tout. Un enfant ſe corrompt bientôt entre leurs mains depuis deux ans juſqu'à ſix. A cet âge, on le livre aveuglément à un homme qu'il n'a jamais vu ni connu. Cet homme, quelque méchant qu'il ſoit, s'en charge par intérêt & non par goût. Il végete dix années de ſuite dans le cercle étroit d'un Collége, ou dans la converſation ſtérile & bruyante des femmes du grand monde. Ces Inſtituteurs ſont choiſis par les femmes, qui ne s'attachent qu'à l'extérieur, jamais au mérite perſonnel, parce qu'elles ne ſçauroient le diſcerner, n'étant point dans l'habitude de réfléchir un inſtant ſur des objets ſérieux ou utiles. Un abus encore très-grand & très-commun, qui nuit beaucoup à l'éducation, & qui écarte l'homme de mérite & qui le dégoûte de cet état, c'eſt le peu de conſidération qu'on porte à l'Inſtituteur ou Précepteur, qui devroit être auſſi reſpecté que le Pere même, puiſqu'il eſt fait pour le remplacer en tout tems; lui à qui on confie l'héritier d'un nom illuſtre & cher à ſa famille; lui qui doit former un Citoyen reſpectable, un Sujet ſoumis qui doit honorer ſon nom & ſon rang, en faiſant la gloire de ſa Patrie. C'eſt donc cet homme chargé d'un tel emploi qu'on dédaigne dans les plus grands cercles, qu'on rebute, qu'on maltraite & qu'on laiſſe ſouvent mourir de faim. Un pareil abus, s'il étoit général, annonceroit la dépravation

la plus honteuse & la ruine totale des mœurs. La haute Noblesse est à l'abri de ce reproche. Si elle paye médiocrement, elle répare toujours par son crédit & par mille attentions affectueuses, ce que la fortune ne lui permet pas de prodiguer. La Finance au contraire, naturellement dure, insolente & pleine d'ostentation, insulte, humilie l'homme qu'elle récompense. N'ayant que de l'or à donner, elle vomit ses bienfaits.

En France les femmes gâtent tout, parce qu'elles se croyent propres à tout. Les hommes ont la puérile foiblesse de se plier à leurs caprices. La Nature ne les a pourtant faites que pour obéir. Leur fragile constitution annonce journellement la foiblesse de leur Sexe. Sur ce chapitre on se conduit encore plus mal à la Cour qu'ailleurs. Aussi le Gouverneur ayant intérêt de régner despotiquement sur son éleve, il le laisse croître & végéter dans l'ignorance & dans l'oisiveté, il lui farcit l'esprit de toutes les minuties enfantines de l'étiquette, lui gonfle le cœur de la suprématie de son rang & de la petitesse de cette fourmilliere d'hommes qui rampent sur la terre. Tout ce qui l'environne doit servir de marchepied à sa grandeur & à ses plaisirs. Tout doit se prosterner devant lui au moindre signal. Il ne lui parle jamais des vertus sublimes qui honorent les Princes & le trône: la bienfaisance, la justice, le courage, la fermeté & l'amour de la gloire. Aussi n'avons-nous jamais eu un grand homme parmi nos Monarques. Car je n'accorde pas

le nom de grand au Conquérant, je le regarde comme le fléau, l'horreur & la honte du Genre-Humain, que les peuples par intérêt commun devroient étouffer dès qu'il fait éclatter le moindre projet d'ambition & de guerre.

Louis XII. fut bon & juste, mais ignorant & foible : François I. fanfaron, cruel & faux bel-esprit. Henri IV. fut magnanime, brave Chevalier, mais trop adonné aux femmes pour s'instruire & pour devenir philosophe. Louis XIV. l'exemple de la grandeur & de la petitesse, est le seul qui auroit pu effacer en vertus tous les Monarques de la terre, s'il n'eût été corrompu & endurci dans sa jeunesse par de lâches adulateurs ambitieux. Il se nourrit toute sa vie d'orgueil & de fausse gloire. Il n'aima jamais un seul instant ses Sujets & il osoit exiger en Despote qu'ils se sacrifiassent aveuglément pour lui plaire. Enivré sans cesse de sa grandeur & de sa puissance, il s'imaginoit que tout l'Univers devoit travailler à son bonheur. Il a été craint, obéi, idolâtré, haï, humilié, abandonné. Il a vécu comme un Sultan, il est mort comme une femme. Ce sont les plus petits de ses Sujets qui ont immortalisé son regne.

Il est donc presque impossible, mon cher Philinte, qu'il y ait jamais un grand homme parmi nos Rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le berceau, par une foule de scélérats qui les environnent & qui les obsedent jusques au tombeau.



EXTRAITS

D'Observations curieuses sur toutes les parties de la Physique.

De l'Air.

I. On avoit longtems raisonné sur l'Air sans le connoître. Galilée fut le premier qui devina sa pesanteur. On traita de paradoxe ce que Toricelli & Pascal en publierent après Galilée. L'expérience vint au secours ; on reconnut qu'ils avoient raison. De la pesanteur de l'air on alla à son ressort que l'expérience fit connoître.

II. L'air est composé d'une infinité de petites lames à ressort, soit spirales, soit de telle autre figure qu'on voudra. Quand l'air est comprimé par quelque force étrangere, les lames se serrent, leur ressort se bande, le volume de l'air diminue ; c'est la condensation de l'air. Cette condensation suit la proportion des poids dont l'air est chargé, selon M. Mariotte. L'air que nous respirons est chargé de toute l'atmosphere ; & ce poids équivaut à 28. pouces de mercure.

III. La chaleur comprime l'air & augmente son ressort, quand il n'a pas la liberté de s'étendre : les particules ignées exercent alors leur force contre les parties de l'air qui n'ayant pas la liberté de s'étendre & de se rarefier sont obligées de se comprimer, de se resserrer.

IV. Il y a de l'air dans les entrailles de la terre à différentes profondeurs. Plus il est profond, plus il est chargé, plus il est comprimé. Ce qui bande encore davantage le ressort de cet air souterrain, c'est l'inflammation des matieres minérales : de là les tremblemens de terre.

V. Il y a de l'air enfermé dans chaque grain de poudre : il y en a encore entre chaque grain. L'inflammation subite de la poudre bande encore davantage le ressort de cet air ; & ce ressort venant à se débander tout-à-coup produit les effets que nous voyons.

VI. Le ressort de l'air se débandant tout-à-coup, il se fait une violente impulsion en tous sens : de là le recul des armes à feu. La résistance de l'air est d'autant plus grande qu'il est frappé soudainement ; car alors n'ayant pas pour ainsi-dire le tems de céder, il tient lieu d'un corps inébranlable. C'est par cette raison que l'air & l'eau frappés d'un coup subit deviennent des point fixes, l'un pour le vol des oiseaux, l'autre pour l'action des rames.

VII. M. Lemery, pour expliquer la nature, entreprit de l'imiter & de la contrefaire. Il voulut faire un Vésuve en petit. Ayant enfoui en terre à un pied de profondeur, pendant l'Eté, cinquante livres d'un mélange de parties égales de limaille de fer, & de souffre pulvérisé, le tout réduit en pâte avec de l'eau ; après huit ou neuf heures, la terre se gonfla, & s'entr'ouvrit en quelques endroits. Il en sortit des vapeurs

ſulphureuſes & chaudes, & enſuite des flammes qui élargirent les ouvertures, & répandirent autour du lieu une poudre jaune & noire. *Hiſtoire de l'Acad.* 1700 *p.* 11. *Mém.* 170. *p.* 101.

VIII. Le golfe de Santorin eſt depuis longtems fameux par les nouvelles Iſles qu'il a produites; & peut-être l'Iſle de Santorin elle-même, autrefois appellée Thera ou Theramene, eſt ſortie auſſi du fond de la mer, ainſi que Pline l'aſſure. L'an 196 avant J. C. parut l'Iſle Hiéra. En 1573 il en parut encore une plus petite. Enfin en 1707 il en parut une dont voici les circonſtances aſſez curieuſes.

Le 23 de Mai, des Mariniers ayant vu de grand matin les premieres pointes de l'Iſle naiſſante, ſans pouvoir diſtinguer ce que c'étoit, s'imaginerent que ce pouvoit être les reſtes de quelque naufrage, & dans l'eſpérance d'en profiter, ils y allerent en diligence. Mais ayant reconnu que c'étoient des rochers & une terre ſolide, ils s'en retournerent fort effrayés, & communiquerent leur frayeur à tout Santorin, où l'on ſçavoit que les nouvelles Iſles n'avoient jamais paru ſans cauſer de grands déſaſtres. Cependant deux ou trois jours après, quelques Santorinois furent aſſez hardis pour l'aller reconnoître de près & même pour y deſcendre. Mais les tremblemens de terre qu'ils ſentirent ſous leurs pieds, les obligerent de s'en aller au plus vîte. En effet preſque dans le même moment l'Iſle s'éleva à la hauteur de vingt

pieds, & devint plus large de la moitié. Ces accroissemens durerent quelques jours, & l'on voyoit de grands rochers s'élever du sein de la mer. Pendant tout ce tems la mer changea plusieurs fois de couleur. Elle parut d'abord d'un verd éclatant, puis rougeâtre, enfin d'un jaune pâle, exhalant toujours une fort mauvaise odeur.

Le 16 de Juillet, on vit pour la premiere fois la fumée sortir d'une chaîne de rochers noirs qui s'éleverent tout-à-coup à soixante pas de la nouvelle Isle, d'un endroit de la mer, où jusqu'alors on n'avoit point trouvé de fond, & ces rochers furent depuis le centre de toute l'Isle. On apperçut aussi des langues de feu qui s'échappoient parmi cette fumée, & qui s'élevoient si haut qu'on les voyoit de Candie, de Naxie & de plusieurs autres Isles éloignées. Durant un mois entier la mer bouillonna aux environs de la nouvelle Isle. Ce fut-là le présage & le prélude de ce qui arriva bientôt après. Des montagnes de feu sortirent de l'Isle avec un fracas épouvantable, qui imitoit moins le bruit du canon que celui de plusieurs rochers qui tombent tout à la fois dans un puits profond. Souvent après les coups extraordinaires de ce tonnerre souterrain, on vit partir des gerbes étincelantes d'un million de lumieres qui après s'être élevées fort haut retomboient en pluie d'étoiles sur l'Isle qui en paroissoit toute illuminée.

Un jour entre autres après quelqu'intervalle de tranquillité, on entendit un coup si for-

midable qu'il fit courir tout le monde aux Eglises. Le gros roc sur lequel est bâti le Fort de Scaro en chancela, & toutes les portes s'en ouvrirent de force. Enfin tout continua de la même maniere pendant plus de huit mois, après lesquels tout s'appaisa insensiblement.

Il y a bien de l'apparence que cette nouvelle Isle est formée de pierre-ponce. Toute l'Isle de Santorin n'est faite que de cette pierre. Les terres n'y ont aucune consistance; ce n'est qu'une cendre fine & légere, assez fertile quand la saison est pluvieuse. Les vents y font de grands ravages, transportant les terres d'un lieu à un autre; de sorte que tel qui avoit la veille un champ, n'a plus le lendemain que la pierre nue, la terre se trouvant transportée chez ses voisins.

Du Son & de la Voix.

I. Pour produire le son, il faut un air mû avec une grande vîtesse, puisque le son parcourt 180 toises en une seconde, 283 lieues dans une heure. Ce mouvement est imprimé à l'air par des vibrations promptes & vives des petites parties du corps sonore. La diversité des vibrations fait les tons différens. Le plus grand nombre de vibrations en un tems égal, fait un ton plus aigu.

II. Plus une corde est courte, plus elle fait de vibrations : les vibrations ont moins d'espace à parcourir. Deux cordes d'égale tension, dont les longueurs sont comme 1

à 2 ſonnent l'octave l'une de l'autre. Si les longueurs ſont comme 2 à 3, comme 3 à 4, les cordes ſonnent la quinte, la quarte &c.

III. Le ſon eſt donc encore un effet de l'air; non pas de cet air violent & indomptable que nous venons de conſidérer, mais d'un air doux & calme, dont le mouvement varié à l'infini, flatte ſi agréablement l'oreille dans les concerts, & ſe communique en quelque ſorte à l'ame par les paſſions qu'il y excite.

IV. C'eſt la glotte qui produit la voix. Elle eſt ovale & capable de s'élargir ou de s'étrécir. Pour un ton bas il faut plus d'air; il en faut moins pour un ton haut. La trachée, pour laiſſer paſſer une plus grande quantité d'air que la glotte modifie, ſe dilate, s'accourcit, & en s'accourciſſant tire le canal de la bouche & l'allonge: c'eſt le ton bas. Pour un ton haut, elle ſe reſſerre, s'allonge & permet au canal de la bouche de ſe raccourcir: c'eſt le ſyſtême de M. Dodart. Le tremblement des cadences ſe fait par des changemens très-preſtes & très-délicats de l'ouverture de la glotte.

V. Galien & après lui pluſieurs relations rapportent que les Nègres s'étouffent par la ſeule action de la glotte qu'ils ſçavent fermer ſi exactement & ſi opiniâtrément, que perdant toute reſpiration ils meurent ſubitement. Mr. Dodart prétend qu'aucun mouvement volontaire, quelqu'opiniâtré qu'il ſoit, ne peut être pouſſé juſqu'à perte de connoiſſance; & dès qu'on eſt venu là, le mouvement machinal de la reſpiration recommence ſans attendre l'ordre de la volonté, & reprend ſon cours naturel.

Sur la Lumiere.

I. C'eſt la préſence du corps lumineux, du ſoleil, de la flamme, qui produit la lumiere. Il ne faut pas être phyſicien pour l'appercevoir. Mais comment la produit-elle? Newton prétend que du corps lumineux, il ſe fait un écoulement continuel d'une infinité de petites parties inſenſibles qui rempliſſent tout le monde, & portent la lumiere juſqu'à nos yeux. Mais on convient aſſez communément que les corps lumineux produiſent la lumiere par le mouvement qu'ils communiquent à quelque matiere qui les environne, & qui s'étend juſqu'à nous. Les parties de ces corps ſont en une extrême agitation: cette agitation ſe communique à ce qu'on appelle matiere céleſte ou globules du ſecond élément; de là juſqu'à notre œil. Cette matiere eſt ſphérique, car elle a les angles égaux d'incidence & de réflexion.

II. Toutes les petites parties du corps lumineux ſont dans un mouvement très-rapide, qui d'inſtant en inſtant comprime par des ſecouſſes très-preſtes, toute la matiere ſubtile qui va juſqu'à l'œil, & lui cauſe des vibrations de preſſion. Quand les vibrations ſont plus grandes ou plus fortes, le corps paroît plus lumineux ou plus éclairé: ſelon qu'elles ſont plus promptes ou plus lentes, il eſt de telle ou telle couleur. Or comme les vibrations qui ſe font en un même tems, & qui different en nombre, peuvent différer ſelon tous les rapports imaginables des nom-

bres, il eſt aiſé de voir que de cette diverſité infinie de rapports doit naître celle des couleurs.

III. Les corps blancs réfléchiſſent plus de rayons ; les corps noirs beaucoup moins : tous les rayons lumineux paſſant au travers du corps noir ſont abſorbés ; aucun ne revient & ne frappe la rétine de l'œil. Les couleurs mitoyennes entre ces deux extrémités ſont formées par plus ou moins de rayons, ſelon qu'elles approcheront plus du blanc ou du noir.

IV. Le Murex ou Buccinum des anciens eſt une eſpece de coquillage, dont ils tiroient leur pourpre. Mr. Cole crut l'avoir trouvé. *Trans. Phil.* 1685 *p.* 1278. Le poiſſon qui y eſt renfermé eſt amphibie : il a une veine blanche ſituée en travers auprès de la tête. C'eſt cette veine qui produit la teinture, & il en faut tirer la liqueur avec un pinceau de crin de cheval. L'étoffe teinte devient d'abord d'un verd foncé, puis verd de mer, bleuâtre, rouge-pourpre. Cette couleur lavée avec du ſavon, eſt fixée & en eſt plus éclatante. Il y a beaucoup de ces coquillages ſur les côtes orientales & occidentales d'Angleterre ; & toutes celles du Comté de Sommerſet en ſont très-fournies. N'en pourroit-on pas trouver auſſi ſur celles de Bretagne ?

V. La Lacque eſt une gomme rouge, claire & tranſparente, que de petites fourmis laiſſent ſur les arbres du Malabar, de Bengale & de Pégu. Ces fourmis ſe nourriſſent

de fleurs comme les abeilles, & la lacque est le miel qu'elles composent. Pour préparer la lacque, on la pile dans un mortier ; & après l'avoir fait bouillir, on la laisse s'épaissir au soleil, ensuite on la presse par un linge, & celle qui passe la premiere en goutes transparentes, est la plus belle. *Histoir. de l'Acad.* 1710 *p.* 44.

VI. Dans les pays chauds, il y a une sorte de chêne appellé Kermès. Une petite punaise, couverte d'un duvet très-fin, picque les environs de cet arbrisseau. La tumeur s'arrondit, & forme de petits grains où se trouve une substance d'un rouge très-vif. Ce rouge desséché est le pastel de l'écarlate.

VII. Ce qu'on appelle graine de Cochenille n'est que le ventre d'un petit insecte dont il ne reste rien de plus. Ce ventre, couvert d'écailles, se conserve par sa dureté, tandis que les autres parties se dessechent & périssent.

VIII. Est-ce la choroïde ou la rétine qui est l'organe immédiat de la vision? 1712. *p.* 30.

Sur les Phosphores.

I. Il faut avouer que la Physique sçait trouver des trésors par-tout : c'est que la Nature est merveilleuse par-tout. M. Humberg a sçu tirer une lumiere subtile & céleste de la matiere fécale avec des qualités singulieres. M. Boyle a fait toutes sortes de phosphores avec de l'urine.

II. Une Dame de Bristol assuroit que lors-

qu'elle s'étoit promenée un peu plus qu'à l'ordinaire, ses bas jettoient quelque lumiere. L'or frotté contre le verre est le plus propre de tous les métaux pour donner de la lumiere, & aussi le diamant frotté contre une glace de miroir.

III. Le hazard, premier auteur de presque toutes les découvertes, fit aussi remarquer à M. Picart, il y a plus de 60 ans, que le mercure de son barometre secoué dans l'obscurité, donnoit de la lumiere.

IV. La fameuse pierre de Boulogne. Cette pierre se trouve auprès de Boulogne dans des montagnes stériles. Sa figure est irréguliere & la couleur en est différente. La meilleure de toutes est celle qui a la couleur & la transparence de l'ambre. Elle est enveloppée d'une pellicule ou croûte d'où dépend toute sa vertu. On a trouvé par la calcination & la sublimation que cette pierre est un talc mêlé de vitriol, de souffre, de nitre, peut-être de mercure & d'arsenic. Après l'avoir bien lavée & polie avec la lime, on la trempe dans de l'esprit de vin rectifié, & on la roule dans de la poudre faite de la même pierre, dont on lui fait comme une enveloppe. Ensuite on la fait chauffer au feu au milieu des charbons de la hauteur de quatre doigts dessus & dessous, & on l'y laisse jusqu'à ce que les charbons étant consumés, la pierre soit refroidie. On la dépouille de sa croûte; on l'expose à l'air, non au soleil; & on la voit briller comme un charbon ardent. *Ces observations sont de M. le Comte*

de Marsigli, dans les Actes de Leipsic. 1697. *p.* 404.

Sur la Chaleur.

I. En 1705 le 30 Juillet la chaleur fut excessive à Montpellier. L'air étoit presqu'aussi brûlant que celui qui sort des fours d'une verrerie. On fit cuire des œufs au soleil. Plusieurs Thermometres se casserent par l'effort de la liqueur qui monta jusqu'au bout. Les pendules avancerent beaucoup. *Histoir. de l'Acad.* 1705. *p.* 38.

II. Les Européennes qui vont à Batavia, n'y peuvent nourrir leurs enfans, parce que leur lait est si salé qu'ils n'en veulent point, au lieu que celui des Négresses est doux & sucré. Sans doute que dans les Angloises ou Hollandoises transportées dans un climat chaud auquel elles ne sont point accoutumées, les vaisseaux destinés à filtrer le lait se dilatent trop, & laissent passer des sels qui ne doivent point entrer dans la composition de cette liqueur. Mais les femmes du pays ont naturellement ces vaisseaux plus étroits, ou d'un tissu plus ferme & moins capable de dilatation.

Sur les Vapeurs souterraines.

I. Dans la partie occidentale de la Bohème, du côté de la Baviere, il y a deux montagnes séparées par une grande vallée. Tandis que l'une est couverte de neige, l'au-

tre

tre porte les fruits de l'Eté ; & l'on moissonne sur celle-ci, tandis que le bled commence à germer sur l'autre. On soupconne que sous l'une de ces montagnes, il y a des feux souterrains qui échauffent la terre, & qui hâtent la maturité des fruits.

II. A Rennes, proche la porte de Morlaix, il y a un puits dans lequel un Maçon qui travailloit auprès laissa tomber son marteau. Un homme de journée qui voulut le repêcher, y étant descendu, fut étouffé en approchant de l'eau. Un second, un troisieme eurent le même sort. On y descendit un quatrieme lié & à demi yvre à qui on recommanda de crier dès qu'il sentiroit quelque chose qui l'incommoderoit. Il cria dès qu'il approcha de l'eau. On le retira. Il dit qu'il avoit senti une chaleur qui lui brûloit les entrailles. Il mourut trois jours après. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on boit tous les jours de cette eau sans en être incommodé. *Histoir. de l'Acad.* 1701. *p.* 18.

III. Pline & plusieurs auteurs font mention d'un lin incombustible, dont les anciens faisoient une toile pareillement incombustible. C'est encore un secret de l'Antiquité, retrouvé de nos jours, & qu'on avoit traité de fable. Un marchand Anglois en apporta de Chine il y a environ 70 ans. Un Mandarin Chinois lui avoit donné ce morceau. On le mit sur les charbons ardens, & l'expérience justifia les Anciens : il parut tout embrasé & ne se consuma point. A peine l'eut-on

retiré du feu qu'il se refroidit si bien qu'il ne brûla pas même le papier sur lequel on le mit. Il diminua seulement de poids. Le Chinois avoit dit à ce marchand qu'on croyoit que ce lin étoit fait de la racine de *Todda*, arbre des Indes.

M. Plot prétend que la matiere de cette toile est minérale & nullement végétale. Il la croit tissue d'amiante. Marcus Paulus Venetus dit que dans une province de la Tartarie nommée *Chinchintalas*, on tire de terre ce minéral pour en faire de la toile. Pour le filer on y mêle de l'étoupe ou quelque liqueur visqueuse, pour rendre les fils plus flexibles; & le premier feu où l'on met la toile, en sépare les corps étrangers. Cette toile brûle sans se consumer parce que le feu n'agit point sur ce corps tout homogène & simple.

Les Tartares se servent de cette toile pour brûler les corps morts, afin que leurs cendres ne se confondent point avec des cendres étrangeres. Elle est si estimée dans le pays qu'on y vend l'aune qui est de 33 pouces, 26 liv. monnoye d'Angleterre.

Il seroit à souhaiter que ces toiles fussent communes en Europe, pour la commodité de la vie. Pour laver le linge il ne faudroit que le jetter au feu; & de cette maniere une lescive seroit bientôt faite. On trouve de l'amiante dans l'Isle de Corfou, dans l'Isle de Chypre, & vers les Pyrenées.

Sur le flux & le reflux de la Mer.

I. Possidonius dit que le mouvement de l'océan imite la révolution des corps célestes; un mouvement journalier, causé par le mouvement de la terre sur son axe, un mouvement menstrual, qui a de la connexion avec le mouvement lunaire; un mouvement annuel produit par le soleil qui rend le flux & reflux plus grand vers les solstices d'Eté.

II. Pline l'attribue au soleil & à la lune & assure avec raison contre Possidonius que les plus grandes marées arrivent vers les équinoxes, les plus petites vers les solstices.

III. Galilée prétend expliquer ce phénomene par le mouvement diurne de la terre sur son axe, & sa révolution annuelle autour du soleil. Galilée a trop donné à son imagination. Voulant trouver un nouveau systême, il a trop peu ménagé l'expérience qui lui étoit contraire en bien des observations.

IV. Descartes rapporte la principale cause du flux & du reflux au mouvement de la lune, à la pression de cette planete; Mr. Cassini conjectre que le soleil y entre aussi pour quelque chose.

V. Kepler & après lui Newton attribue la cause des marées aux corps du soleil & de la lune qui attirent les eaux de la mer par une vertu à-peu-près semblable à celle de l'aimant.

VI. M. Cassini suppose que les marées sont produites par la pression du soleil & de

la lune ſur la matiere qui environne la terre. Ces deux ſyſtêmes, quoique fort différens dans leurs principes, ſemblent pouvoir rendre également raiſon de tous les phénomenes.

Sur l'origine des Rivieres & des Fontaines.

I. La plupart des Phyſiciens conviennent aujourd'hui que les fontaines & les rivieres viennent de la mer, comme elles y retournent toutes ; la mer prête ſourdement ſes eaux à la terre, par des conduits ſouterrains, pour entretenir ſa fraîcheur, & ſervir aux beſoins des hommes: & la terre les lui rend enſuite avec une eſpece de magnificence, en raſſemblant les eaux de pluſieurs ſources, pour en former de grands fleuves qui ſe déchargent dans la mer avec un appareil majeſtueux.

II. M. Mariotte & M. Perraut ont rapporté l'origine des fontaines aux pluies. Elles pénetrent dans la terre; elles y trouvent du tuf, de la terre glaiſe qui les arrête, elles coulent ſur ce fond du côté de ſa pente, & s'échappent & s'élevent par des eſpeces de tuyaux capillaires, vers la ſurface de la terre. C'eſt une ſource. Mais 19 à 20 pouces de pluie qui tombent pendant toute l'année ſur la terre, ſuffiſent-ils pour entretenir tant de fleuves, de ruiſſeaux, & de fontaines ?

III. M. Halley les croit produites par les vapeurs de la mer. Elles ſont plus abondantes que les pluies, elles ſont régulieres, & s'élevent continuellement au deſſus des plus

hautes montagnes, où elles tombent en rosée: elles pénetrent jusqu'au roc qui leur sert de bassin ou de réservoir: elles s'échappent & se distribuent dans les différentes parties du globe. Comme si l'auteur de la nature n'eût placé de si grandes montagnes au milieu du continent, qu'afin qu'elles servissent comme d'alembics pour distiller les vapeurs & fournir aux hommes & aux bêtes des eaux douces pour leurs besoins.

IV. Descartes suppose la terre pleine de grandes cavités & de profonds abîmes qui sont comme autant de réservoirs, où les eaux de la mer se jettent par une infinité de conduits souterrains: de là ces eaux s'élevent en vapeurs & se filtrent par les tuyaux capillaires dont la terre est comme criblée: elles rencontrent du tuf, de la terre glaise où elles demeurent. C'est une source.

V. Dans le Palatinat de Cracovie en Pologne, il y a une montagne qu'on appelle *la montagne merveilleuse*. Elle est couverte de plantes odoriférantes, de chênes, de pins & de sapins. On y trouve des sources d'eau douce & d'eau salée, & des mines de différens métaux. Mais il y a sur-tout une fontaine qui a des propriétés singulieres. C'est une source limpide qui sort de terre avec bruit, & qui grossit & diminue suivant le cours de la lune, ce qui fait croire qu'elle communique avec la mer. L'eau de cette fontaine guérit de plusieurs maladies, de la galle, de la goute, & de la paralysie; elle a une odeur balsamique & très-agréable; elle

donne à tous ceux qui en boivent une nouvelle vigueur, desorte que rien n'est plus commun dans tout le canton des environs, que de voir des gens parvenir à l'âge de cent ans & plus. Sa vertu paroît attachée à sa source, & elle la perd dès qu'elle en est éloignée. Elle ne gele jamais. Elle s'enflamme comme de l'esprit de vin, & on voit voltiger sur sa surface une flamme légere qui lui a fait donner le nom de feu-follet. Cette flamme, assez ardente pour brûler le bois, n'échauffe pas l'eau qui conserve toujours sa fraîcheur. Cette flamme est difficile à éteindre, & une fois que les habitans négligerent de le faire, elle se communiqua par des ruisseaux souterrains aux arbres de la forêt, & la réduisit toute en cendres pendant trois ans que dura cet incendie. Elle ne s'enflamme point au delà de sa source, & on ne lui auroit peut-être jamais connu cette propriété, si le tonnerre qui l'enflamma un jour ne l'avoit fait découvrir. Cet accident fonda une superstition. Les habitans s'imaginent que le tonnerre noyé dans cette fontaine, fait des efforts pour en sortir, & que c'est la cause de tant de merveilleux phénomenes. *Actes de Leyps.* 1684 *p.* 326.

VI. Vitruve parle d'une fontaine de Suze en Perse dont l'eau fait tomber les dents à ceux qui en boivent: On a vû à Paris un Persan qui s'otoit quand il vouloit sept ou huit dents de la bouche & les remettoit aussi facilement. A Senlisses près de Chevreuse, il y a une fontaine qui a le même effet. L'air y

est bon, les habitans s'y portent bien, mais ils sont presque tous sans dents.

VII. M. Wagenseil, sçavant Allemand, a inventé une machine pour nager. Il fait faire une espece de coffre, ou plutôt deux coffres plats & demi-circulaires, légers & assez solides pour résister aux flots. Ces deux pièces se joignent ensemble par des ferremens autour du corps d'un homme qui se les attache à la ceinture & qui a toujours par ce moyen la moitié du corps au dessus de l'eau, le coffre lui faisant pour le soutenir un ventre comme celui des Cygnes. Ce coffre est creux & l'on y peut mettre ce que l'on veut. Pour faciliter ce mouvement, il fait attacher aux pieds des nageurs, des especes de nageoires. C'est un gros cuir double ou triple, & pliant, qui peut s'étendre & se resserrer comme la patte d'un Cygne. Ces nageoires sont attachées à une semelle de bois, & la semelle au pied. Cette double machine éprouvée sur le Danube a réussi au grand applaudissement de tout le monde. Voilà l'homme en état de marcher sur les eaux. Quelqu'un ne trouvera-t-il point le secret de voler dans les airs? *Actes de Leyps.* 1691 *p.* 37.

Sur la figure de la Terre.

I. Il n'est point de figure que les Philosophes n'ayent donnée à la terre. On l'a crue semblable à une colomne, à un tambour, à un cône, ou à un arbre dont la racine s'étendoit à l'infini. Il y en a eu quelques-uns qui

l'ont jugée plate, sans y admettre d'autres inégalités que l'élévation des montagnes : d'autres l'ont crûe de figure concave ; ils ne voyoient pas comment l'eau de la mer peut ne pas s'écouler, si la terre n'étoit pas comme un vaisseau. Enfin les observations journalieres des voyageurs ont fait soupçonner qu'elle pouvoit être sphérique. M Newton & M. Huygens jugent qu'elle doit être abaissée vers les poles & que sa figure n'est pas sphérique, mais à-peu-près elliptique en tournant sur son petit axe M. Einsenschmid, célebre Mathématicien de Strasbourg, croit qu'elle a la figure d'un Sphéroïde allongé vers les poles dont les méridiens sont représentés par des ellipses, & l'équateur & les paralleles par des cercles.

II. Les Anciens ne connoissoient pas mieux la grandeur de la terre, & la situation de ses parties que sa figure. Depuis les Grecs jusqu'à nous, la terre a toujours diminué. L'Asie s'est rapprochée de nous de plus de 500 lieues, mais l'Amérique semble s'en être éloignée de quelques dégrés.

Sur l'Aiman.

I. Pline rapporte qu'un berger passant sur une roche d'aiman s'apperçut que ses souliers & son bâton qui étoient ferrés s'y attachoient & fit connoître cette propriété de l'aiman d'attirer le fer.

II. Sa direction vers les poles étoit ignorée des anciens, & l'on ne vit de boussole en Europe que vers le XIII. siècle, soit qu'elle

ait été inventée par Jean Goya Napolitain, ou que Paul Vénitien l'ait apportée de la Chine en 1260. Cette espece de pierre ou métal imparfait, dans les Indes Orientales, à la Chine & à Bengale & dans tous les pays du nord, est couleur de fer non poli. En Macédoine il est noirâtre. En Boëtie, en Arabie, on en trouve de rougeâtre.

Sur le Réalgal.

I. Les Siamois & les Barbares ne connoissent point de meilleur remede que les émétiques : c'est pour cela que les Siamois se servent pour boire de tasses de réalgal, qui est une espece d'arsenic rouge. Un Académicien qui voulut éprouver la vertu d'une semblable tasse, en pensa mourir ; car la quantité de purgatif que prennent les Indiens nous seroit mortelle.

Accouchemens Extraordinaires.

I. S. Bernard rapporte d'une Dame de qualité qu'elle n'accoucha qu'après 16 mois de grossesse. On a vû des femmes n'accoucher qu'après trois & quatre ans.

II. On rapporte qu'une fille de Carcassone à l'âge de quatre ans étoit nubile comme une fille de 18 ans. Les Actes de Leypsik font mention d'un enfant de six mois qui avoit de la barbe au menton & toutes les parties du corps formées comme un homme de 30 ans.

III. Une Comtesse de Hollande accoucha, dit-on, de 300 enfans si petits qu'ils tenoient tous dans un bassin.

IV. En Thuringe près de Naumbourg une femme accoucha d'une fille qui se portoit fort bien, à une enflure de ventre près, qui parut extraordinaire. Au bout de huit jours elle fut saisie de tranchées violentes, & accoucha d'une fille, & eut ensuite tous les accidens qui arrivent aux femmes accouchées. Cette nouvelle fille étoit de la longueur du doigt, vivante. On ne fit point scrupule de la baptiser. Elle mourut le lendemain avec sa mere. Bartholin rapporte la même chose d'une jument qui fit une mule pleine d'une autre mule.

Sur les Monstres.

I. Un Auteur qui a imprimé l'histoire naturelle de Bohème rapporte que dans une chasse on prit un lièvre monstrueux, ou plutôt deux lièvres unis ensemble par le dos, de maniere que, quand ils couroient, l'un portoit l'autre. Il y avoit toujours entre eux une parfaite intelligence. Quand l'un avoit mangé, il laissoit manger l'autre & prenoit sa place. S'ils étoient poursuivis, ils fuyoient tour à tour & partageoient la fatigue. Leurs intérêts en effet étoient communs; & la nature leur avoit donné le sentiment du besoin qu'ils avoient l'un de l'autre pour leur conservation.

II. Voici un autre fait encore plus extraordinaire, où, si je l'ose dire, la Nature paroît s'être étrangement méprise. C'est un homme ou une femme; car on ne sçait lequel des deux il faut dire, puisque c'est tous les

deux à la fois, c'est-à-dire un Hermaphrodite. Cet hermaphrodite né dans un Village près de Toulouse, passa jusqu'à 21 ans pour une fille, ayant la taille, le sein & toutes les apparences d'une fille. Mais réellement elle appartenoit plus à l'autre Sexe; car quoiqu'elle parût les avoir tous deux réunis en elle, les Médecins jugerent qu'elle ne pouvoit faire usage que du Sexe masculin. *Trans. Phil.* 1686 *p.* 282.

III. En 1710 M. l'Evêque de Seez manda à l'Académie des Sciences qu'un homme de son Diocèse âgé de 94 ans avoit épousé une femme de 83 ans, grosse de lui, & qui étoit accouchée à terme d'un garçon.

Sur les Truffes.

I. Il y a des animaux qui n'en ont pas l'air: Il y a des plantes qui ne ressemblent gueres à des plantes. La Truffe est de ce nombre. Elle n'a ni racines, ni tiges, ni feuilles, ni fleurs, & nulle apparence de graine. Cette plante bizarre est environnée de toutes parts de son aliment qu'elle suce par les pores de son écorce. On ne fouille les bonnes truffes que depuis le mois d'Octobre jusqu'à la fin de Décembre. Après, elles dégénerent & deviennent branches. Dans le Montferrat ils ont des chiens dressés à cette espece de chasse.

Sur l'Arbre de Café.

I. l'Arbre de Café ressemble assez aux jas-

mins pour la figure de ſa fleur, la ſtructure de ſon fruit, & la diſpoſition de ſes feuilles. Cet arbre croſt dans l'Arabie, & même à Batavia, juſqu'à la hauteur de 40 pieds, quoique le diametre de ſon tronc n'excede pas 4 ou 5 pieds. Toutes les ſaiſons il porte des fruits & des fleurs, & fournit deux ou trois fois l'année une récolte abondante.

II. C'eſt un fait conſtant que ſi la ſemence du Café n'eſt pas miſe en terre, toute récente, elle ne germe point. Auſſi les habitans du pays où il vient, mouillent & font ſécher au feu tout le café qu'ils vendent aux étrangers. Il étoit inconuu avant le 16e ſiècle & nous en devons l'uſage à un Moufti qui en prenoit pour s'empêcher de dormir & prolonger ſa priere, ou à un Moine Arabe qui en donnoit à ſes Religieux pour les empêcher de dormir à l'Office.

Sur les Ecreviſſes.

I. On peut faire un genre particulier des animaux qui portent leurs os en dehors, au lieu que les autres les portent en dedans. Les Ecreviſſes ſe dépouillent de ces os tous les ans, & une membrane qui les tapiſſe ſe durcit & devient une nouvelle écaille. Elles ne mangent point pendant cette mue. Elles changent d'eſtomac tous les ans. Le premier eſtomac ſe diſſout, il s'en fait un nouveau; & la premiere nourriture du ſecond, c'eſt le premier.

Sur les Moules.

I. Les Moules n'on ni veines, ni arteres. Elles se nourrissent & ne respirent que par l'anus. Elles sont hermaphrodites comme tant d'autres vers & de limaces. C'est la moule d'étang.

II. Il est à croire que ces coquillages sont les premiers poissons que les hommes se sont avisés de manger, avant qu'ils eussent inventé l'hameçon, la ligne, les rets &c. Les moules marchent à-peu-près comme les limaçons, sortant une espece de langue ou de jambe hors de leur coquille, le talon en-haut.

Sur le Son.

I. Un Marchand de vin d'Amsterdam rompoit des verres à boire par un ton de voix élevé d'une octave au dessus du son de ces mêmes verres. M. Morosius examine ce fait dans une dissertation, & l'explique ainsi. La matiere du verre n'étant d'elle-même nullement flexible, il arrive que l'air externe poussé dans ses pores par le souffle, venant à comprimer celui qui y est déjà renfermé, celui-ci presse avec force la matiere du verre, beaucoup plus qu'elle ne le peut souffrir, & l'oblige nécessairement de céder à sa violence, & de se desunir du côté qu'elle est le plus pressée.

II. Henri IV. Roi de Dannemark, ayant voulu éprouver en sa personne, si un Musicien qui se vantoit de faire dormir les gens,

de les chagriner, de les divertir, de les mettre en fureur, disoit vrai, en fit si bien l'expérience qu'il tua à coups de poing quelqu'un de ses courtisans.

III. Un Gentilhomme Gascon ayant raillé en bonne compagnie quelqu'un de la troupe en fut ainsi puni. Pendant qu'on étoit à table, celui qui vouloit se vanger, donna ordre à un aveugle de se poster derriere le Gentilhomme & de jouer d'un instrument: tout aussi-tôt le dessous de la table fut inondé, & les pieds & les jambes des convives s'en sentirent. C'est qu'il y a des gens qui ne peuvent retenir leur urine quand ils entendent le son des instrumens de Musique. *Rép. des Lettres. Fév.* 1687. *p.* 180. *Scaliger. Exerc.* 343. *Medicina Sept. Collatitia p.* 610.

Sur la couleur des plumes de Paon.

I. Le P. Kirker dit que cette agréable variété de couleurs qu'on admire dans le plumage des pigeons & des paons vient de la diverse réfraction des rayons de lumiere qui se fait dans leurs plumes. Il prétend avoir reconnu avec un microscope que ces plumes sont diaphanes & de figure triangulaire comme les prismes.

Sur la Cochenille.

I. La Cochenille est un petit ver de figure orbiculaire, gros comme une lentille; la peau & le sang en sont de couleur violette, tirant un peu sur le rouge. Il n'a qu'un mouvement très-lent; son corps se couvre

d'une espece de crasse semblable à la poussiere la plus subtile de la chaux. De là vient que l'arbre auquel la cochenille s'attache, devient tout blanc, lorsqu'il y en a une grande quantité.

Sur le Carmin.

I. Le Carmin, cette belle couleur rouge, se fait ainsi. On prend la cochenille la moins estimée, celle qui vient dans les bois & dans les jardins où on n'en avoit point vû auparavant; on la jette dans une chaudiere avec une quantité d'eau proportionnée: on la fait bouillir jusqu'à ce que le sang de l'animal s'enfle dans sa peau & se liquéfie. Alors on presse la cochenille dans un linge serré, pour en exprimer le sang. On laisse reposer la liqueur pendant vingt-quatre heures. On égoute l'eau, le fond s'épaissit, & se seche. On en fait des gâteaux: la livre vaut sur les lieux quatre écus, & en Europe après avoir été rafiné il revient à 18 écus.

Sur la Pourpre.

I. Le *Murex* ou *Cochlea vivam fundens purpuram* est un coquillage que plusieurs habitans de l'Amérique appellent Pisseur. Il se traîne sur les rochers comme nos limaçons sur la terre. Il jette avec une grande vitesse une liqueur de même consistance & blancheur que le lait. Ce suc n'est point son sang. Il devient fort verd, ensuite d'un beau rouge mêlé de tant soit peu de violet: chaque animal en a dequoi remplir la coque d'une noix.

II. Thomas Gage parle d'une autre eſpece de coquillage qu'on ne ramaſſe qu'au printems, qui rend une glaire épaiſſe par la gueule dont on fait de fort belle pourpre.

III. Il y a encore une autre eſpece de pourpre que l'on trouve ſur quelques côtes de la mer du Sud dans la Province de Nicaragua. Ce ſont de petits limaçons de la groſſeur d'une abeille; la coquille en eſt mince & peu dure. On ramaſſe ces limaçons dans des vaſes, & parce qu'il eſt rare d'en trouver beaucoup à la fois, les Indiens les conſervent dans des pots pleins d'eau, juſqu'à ce qu'ils en ayent amaſſé une quantité proportionnée à ce qu'ils veulent teindre. On les écraſe avec une pierre bien polie, & l'on mouille auſſitôt le coton dans leur ſang. C'eſt une pourpre la plus belle & la plus agréable qu'on puiſſe voir. Une courte-pointe de coton qui vaudroit ſept à huit écus, ſe vendra aiſément cent écus, ſi le coton eſt teint avec ce limaçon.

Lièvres blancs en hyver.

I. M. Schefferus, Profeſſeur à l'Univerſité d'Upſal en Suede, dit qu'il a vû des lièvres & des renards, & des écureuils blancs en hyver. En Dauphiné on voit des lièvres & des perdrix blanches.

Sur le Froid.

I. Dans la Province de Quangſi en Chine, il

a une montagne qu'on appellé la montagne froide à cause du froid excessif qu'on y sent. Elle est cependant sous la zone torride.

II. Le 20 Nov. 1677. dans la Hongrie il tomba avec de la neige une si grande quantité de vers de plusieurs especes que tout le pays en fut allarmé.

III. En 1684 au 48e. dégré près de la Nouvelle-Angleterre, il tomba une pluye de souffre, qu'on ne pouvoit éteindre avec de l'eau. Elle avoit été précédée d'une furieuse tempête sur mer. *Rép. des Lettres Mars* 1684.

IV. M. Havard rapporte que le tonnerre qui tomba sur un vaisseau qu'il conduisoit changea la direction des boussoles, & jamais on ne put les raccommoder.

V. Il y a dans une province de la Chine des puits de feu, à l'ouverture desquels les habitans du pays ont coutume de mettre des vaisseaux où ils font cuire ce qu'ils veulent sans peine & sans dépense. Ce feu, disent les Historiens Chinois, est épais & éclaire peu. C'est une espece de fontaine de feu où l'on vient puiser une exhalaison chaude & ardente que l'on peut transporter & enfermer dans des roseaux, qui étant débouchés rendent de la chaleur, jusqu'à ce que la matiere du feu soit exhalée. Cette matiere échauffe, mais ne brûle point le bois.

Curiosités sur les Métaux.

I. M. Arnold Professeur d'Histoire à Nuremberg faisant apprêter des morilles, il s'en

trouva trois fort difficiles à couper, à cause des parties métalliques qu'elles renfermoient, & qui étoient quasi toutes d'argent: elles tenoient de la figure intérieure des morilles.

II Dans quelques endroits de la Bohème l'or sortant de la terre en petits filets s'entortille avec les vignes, & il s'en trouve quelquefois au milieu des arbres parmi la moële & les veines qui s'élevent en forme de petits filamens, à mesure que les arbres croissent.

III. On a vû encore des épics porter des grains de métal. Un particulier fit un présent de plusieurs de ces épics à l'Empereur Rodolphe.

Sur le Mercure.

I. Le mercure se trouve dans les mines comme les autres métaux. Il y en a de deux sortes. Le mercure vierge, & le mercure commun. Le mercure vierge est celui que l'on tire tout-à-fait des mines, ou par les lotions & lavemens de la terre qui en est impregnée. Mais lorsqu'on ne peut plus séparer de cette terre le mercure par le moyen de l'eau, on met la terre dans des rétortes de fer, auxquelles on lute des récipiens, dans lesquels la violence du feu pousse le mercure.

II. Les Ouvriers qui tirent le mercure, quoiqu'ils ne restent pas plus de cinq à six heures par jour sous terre, deviennent tous paralytiques, & meurent étiques, les uns plus tôt, les autres plus tard.

III. On a vû un homme, qui travailloit à ces mines dans le Frioul il n'y avoit que six mois, si rempli de mercure, qu'incontinent après qu'il avoit mis un morceau de cuivre dans sa bouche, ou qu'il l'avoit frotté entre ses doigts, il devenoit blanc comme s'il l'avoit frotté avec du mercure.

IV.. A Venise ceux qui travaillent au derriere des glaces sont aussi sujets à la paralysie. *Journ. d'Angleterre.*

Sur l'Aiman.

I. Dans le Cabinet des Curiosités de la Société Royale de Londres il y a une pierre d'aiman de 60 livres, qui n'éleve pas à la vérité un fort grand poids, eu égard à sa grandeur, mais qui attire une aiguille à la distance de neuf pieds.

II. Il y en a en Hollande une autre qui pese onze onces, & leve 28 livres de fer, c'est-à-dire, plus de 40 fois son poids : on la vouloit vendre 5000 livres.

Sur l'Ambre.

I. L'Ambre-gris se trouve en divers endroits de l'Océan, aux côtes de Russie & de Moscovie & principalement sur les rivages de la mer des Indes. Cet ambre-gris est opaque & d'une odeur douce & suave. Il se liquéfie à la moindre chaleur & sans beaucoup de préparation. Il fortifie le cœur, l'esto-

mac, le cerveau, & sur-tout récrée, égaye les esprits animaux.

II. Il paroît que ce n'est qu'un composé de cire & de miel que les mouches déposent sur les arbres dont les côtes de Moscovie sont couvertes, ou dans le creux des rochers au bord de la mer des Indes; que cette matiere se cuit & s'ébauche au soleil. Elle se détâche ensuite par l'effort des vents ou par l'élévation des eaux ou par son propre poids, elle tombe dans la mer où elle se perfectionne, tant par l'agitation des flots que par l'esprit salin qu'elle y rencontre.

III. Il est sûr qu'avec de la cire & du miel on fait une espece d'élixir d'ambre qui en a presque toutes les qualités, & qui sans doute seroit encore plus parfait si l'on avoit du miel des Indes, où les fleurs sont plus aromatiques & plus odoriférantes.

IV. L'ambre-jaune appellé *Succin* ou Karabé est plus difficile à liquéfier, il est ou blanc ou noir, toujours transparent. On le résout en une huile dont l'odeur est forte & insupportable. C'est un remede des plus apéritifs.

V. Il se trouve dans la mer Baltique sur les côtes de la Prusse, qui sont couvertes de peupliers & de hauts sapins.

Terre de Patbna.

I. C'est une terre admirable dont on fait

dans le Mogol des especes de pots, de vases, de bouteilles, des carafes si minces & d'une légereté si grande que le vent les emporte facilement. Ces vases n'ont pas plus d'épaisseur qu'une carte à jouer. Quand l'eau y a été quelque tems, elle prend le goût & l'odeur de cette terre, & devient délicieuse à boire: & ce qui est de plus singulier, c'est qu'après avoir bû l'eau, on mange avec plaisir la bouteille. Les femmes des Indes, quand elles sont enceintes, aiment cette terre à la fureur; & si on ne les observoit, elles auroient bientôt grugé tous les pots, plats, bouteilles & vases de la maison.

Pétrifications & Eaux.

I. Le P. Kirker dans son Monde souterrain rapporte une Histoire merveilleuse d'un village entier d'Afrique qu'il dit avoir été converti en pierre depuis cent ans, avec tout ce qui se trouva dedans, & même avec toutes les personnes qui y demeuroient.

II. Il se trouve en Angleterre une terre sablonneuse qui convertit en pierre le bois qu'on y met, sans qu'il y ait dans cette terre aucune source pétrifiante.

III. En Angleterre dans un lieu nommé *Glovolg*, il y a une riviere qui change le houx que les Anglois appellent *holly* en une pierre verte dont les chaudronniers se servent pour faire leurs moules.

IV. En Hongrie dans le petit village de Smolnik il y a un ruisseau qui change le fer en cuivre: les feuilles de chêne qui y tombent, sont sensiblement rongées, & se changent en feuilles de cuivre sans perdre leur premiere figure.

V. Dans le Duché de Cardonne en Espagne, on voit une fontaine dont l'eau qui est très-bonne, est de la couleur du vin clairet.

VI. En Hongrie, il sort du mont Carpathe un fleuve moins considérable que la Vistule, qui tue ceux qui en boivent, & qui en 24 heures change le fer en cuivre. Dans le Comté de Savo, il y a une fontaine qui a le même effet.

VII. Les Eaux minérales de Balaruc en Languedoc jettent continuellement une grande fumée, qui semble avoir quelque odeur de souffre. Lorsqu'on les boit ou qu'on les touche, leur chaleur paroît fort grande, mais elle devient bientôt très-supportable.

VIII. Il y a deux qualités particulieres dans l'eau de la Tamise. La premiere, c'est qu'en huit jours elle acquiert une qualité spiritueuse, ensorte qu'elle prend feu comme l'esprit de vin. La seconde, qu'elle ne se corrompt point, quoiqu'elle contracte quelque puanteur, sans devenir plus mal-saine. Dans vingt-quatre heures elle redevient douce & agréable, si en tirant par le bondon ce qui sent mauvais on y laisse entrer l'air. Si on la remue bien avec un bâton, dans cinq heures elle est potable. On trouve au fond du ton-

neau une lie noire qu'il faut remuer & faire fermenter avec l'eau pour lui ôter sa mauvaise odeur.

Influence des Astres sur les Corps.

I. L'air que nous respirons continuellement se mêle aux liqueurs qui circulent dans nos corps, les tempere s'il est tempéré, les altere s'il est corrompu.

II. La pression de l'air est nécessaire pour arrêter l'impétuosité des esprits qui donnent au sang & aux autres liqueurs le mouvement requis pour couler, & aux ressorts l'activité qui leur convient. Cette pression, plus ou moins forte, trouble toute l'économie de nos corps. Or le Soleil & la Lune pressent inégalement l'air, selon la diversité de leur cours. La pression est plus grande dans leur conjonction, leur opposition & sur-tout pendant les équinoxes. L'air élastique fait des efforts pour se débander, & pousse avec violence tout ce qui le touche.

III. La chaleur fait bouillonner le sang & le subtilise, exalte la bile, dissipe les esprits, cause aux humeurs des fermentations qui les aigrissent. Le froid glace les humeurs, épaissit le sang, embarrasse les esprits, engourdit les ressorts. Qui ne sçait que tous les astres contribuent à la température de l'air?

IV. *Tantum corporibus nostris cum cœlo commercium! Bartholin.*

Sur les principes des Corps.

I. On tire par la chymie quatre sortes de

ma tieres qui composent les corps ; le sel, le soufre ou l'huile, l'eau & la terre.

II. Le sel est une matiere qui se dissout dans l'eau, & qui fait une impression piquante sur la langue. Le sel acide est celui dont chaque petite partie est un corps oblong, pointu & tranchant par les deux extrémités : il excite un sentiment d'aigreur sur la langue.

III. L'Alkali est celui dont les petites parties sont un corps raboteux, inégal, poreux. Il excite sur la langue un sentiment d'acreté. Ce nom lui vient d'une plante nommé Kali qui croît en abondance près de la Méditerranée dans le Languedoc, aux environs de Narbonne, vers les côtes d'Espagne, & qui contient beaucoup de ce sel.

IV. Le Salpêtre, le Vitriol &c est un autre sel composé qui contient des acides & des alcalis. Il ne bouillonne ni avec l'un ni avec l'autre des deux simples : de même le sel armoniac & le sel marin, quoiqu'ils fermentent.

V. Le sel fixe est celui que le feu ne peut élever en l'air. Tels sont les alcalis qu'on tire des cendres. Les uns sont dits plus ou moins fixes parce que le feu les éleve plus ou moins difficilement. Le sel volatil est facilement élevé par la chaleur du feu.

VI. Le sel essentiel est celui qu'on prétend retenir les principales parties de la plante dont il est tiré. Pour le tirer il faut exprimer le suc de la plante, le faire évaporer à un feu doux jusqu'à ce qu'il paroisse dessus une petite peau, & ensuite mettre ce suc dans un lieu frais. Peu de tems après il y paroîtra

un ſel en cryſtaux. C'eſt le ſel eſſentiel.

VII. Le ſoufre ou l'huile eſt une matiere onctueuſe & inflammable; les corps peuvent être brûlés à cauſe de ces parties ſulfureuſes. On les croit compoſées de parties branchues & embarraſſantes, & qu'elles ſont la matiere des odeurs.

VIII. L'eau eſt une multitude de petites parties de matiere, polies & un peu oblongues. Elles ſe briſent facilement par le moindre choc & coulent & ſe gliſſent librement par-tout.

IX. La terre eſt ce qui reſte après qu'on a retiré le ſel, le ſoufre & l'eau. Les chymiſtes appellent cette matiere *caput mortuum*. Selon eux elle ne ſert qu'à la liaiſon & à l'enchaînement des trois autres principes.

X. Les acides ayant beaucoup de ſolidité & pluſieurs angles aigus, & les alkalis pluſieurs pores grands & ouverts, lorſque ces corps ſe mêlent enſemble, les acides s'inſinuent dans les pores des alkalis & en bouchant quelques-uns, compriment la matiere céleſte ou éthérée qui s'y trouve: celle-ci fait de violens efforts pour s'échapper, s'échappe & pouſſe, agite, & dérange de toutes parts les petites molécules, juſqu'à ce qu'elle ait les paſſages libres dans toute la maſſe de la liqueur.

Sur le principe de la vie & la cauſe de la mort.

I. Le mouvement qui eſt le principe de la vie eſt tout enſemble le principe de la mort. La vie conſiſte dans l'action réciproque des

parties solides contre les fluides, & cette action même est ce qui détruit insensiblement les ressorts dont nous sommes composés. La fermentation qui entretient dans les corps la fluidité des liqueurs, dissipe en même tems ce qu'il y a de plus subtil en nous. Cette perte inévitable fait que les liqueurs s'épaississent, les solides n'ont plus assez de force pour les repousser, & les parties du corps perdant enfin leur jeu & leur souplesse, la machine languit & meurt.

II. La mécanique du cerveau consiste en deux choses. Il sépare les esprits du sang, qui est monté à la tête; il renvoye vers le cœur ce sang dépouillé d'esprits. La première opération s'accomplit par une infinité de filtres d'une finesse & d'une délicatesse presque inconcevable. La seconde est d'autant plus difficile, que le sang dépouillé de ses parties volatiles est moins fluide, & a plus de peine à repasser dans des veines fort déliées. Mais les glandes lui fournissent une lymphe subtile, les ventricules lui donnent un air épuré qui va se mêler à propos avec lui, & avec ces aides il revient jusqu'au cœur.

III. M. Poupart a vû une femme à qui il avoit fallu enlever la moitié du crâne, & qui s'en servoit à demander l'aumône. Comme elle avoit la moitié de la dure-mere découverte, on la lui toucha légérement avec le bout du doigt, elle jetta un grand cri & dit qu'on lui avoit fait voir mille chandelles. *Histor. de l'Acad. des Scien.* 1700 *p.* 45.

Sur l'Oreille.

I. Le Philosophe Craſſot plioit & redresſoit ſes oreilles quand il vouloit ſans y toucher. Choſe merveilleuſe dans les hommes qui n'ont point de muſcles qui donnent de mouvement à ces parties.

II. St. Auguſtin avoit vû un homme qui non ſeulement remuoit ſes oreilles quand il vouloit mais auſſi les cheveux ſans faire aucun mouvement ni des mains, ni de la tête.

III. Gui-Patin diſoit que le Philoſophe Craſſot étoit un plaiſant perſonnage, un franc magot, animal qui étant entre la nature des bêtes & celle de l'homme, ne remuoit pas les oreilles autant que les brutes, & les remuoit plus que les hommes.

Sur l'Odorat.

I. Il y avoit à Prague un Religieux qui connoiſſoit par l'odorat les perſonnes, comme on les connoît par la vue; & qui par ce moyen diſtinguoit, ſans ſe tromper, une fille & une femme chaſte d'avec celles qui ne l'étoient pas. *Journ. des Sçav.* 11 *Fev.* 1684.

Sur la bouche & la langue.

I. On rapporte que Fracaſtor vint au monde ſans bouche, & qu'un Chirurgien lui ſépara les lèvres avec un raſoir: ſur quoi Scaliger fit ces deux vers.

Os Fracastorio nascenti defuit : ergo
Sedulus attentâ finxit Apollo manu.

II. Les Journaux d'Allemagne parlent d'une petite fille qui vint au monde avec deux langues. La nature l'auroit plus favorisée en ne lui en donnant qu'une, puisqu'en multipliant ainsi cet organe, elle la priva de l'usage de la parole qu'elle accorde si libéralement à tout le sexe.

III. Un jeune homme devint muet quelques jours sans pouvoir articuler un seul mot, par l'effet d'un amour qu'il ne connoissoit pas bien lui-même : mais tout-à-coup il recouvra l'usage de la parole quelques tems après à la vue de l'objet aimé. *Journal des Sçav.* 1679. 15. *Mai.*

IV. Spindler Médecin Hongrois dit que la peur fit perdre la voix à une Dame qui ne la recouvra jamais.

V. En 1700 à Amiens une Marchande devint sourde, & comprenoit tout ce qu'on lui disoit par le mouvement des lèvres de celui qui parloit. Elle voyoit aussi quand on lui parloit une langue étrangere, & disoit : je n'entends point cette langue.

Sur le sens du Toucher.

I. On a vû en Hollande un Organiste qui quoiqu'aveugle étoit fort habile dans son métier, discernoit fort bien toutes sortes de monnoyes & de couleurs. Il jouoit fort bien aux cartes & gagnoit quand c'étoit à lui à faire, parce qu'il connoissoit au tact les cartes qu'il

donnoit aux joueurs. *Rép. des Lettres.* 1685.

II. Jean Ganibasius de Volterre, bon sculpteur, étant devenu aveugle à l'âge de 20 ans, s'avisa après dix ans de repos, d'essayer ce qu'il pourroit dans son art. Il toucha fort exactement une statue de marbre qui représentoit Cosme I. Grand-Duc de Toscane, & en fit une d'argile qui ressembloit si bien à Cosme, que tout le monde en fut étonné. Le Grand-Duc Ferdinand envoya cet aveugle à Rome, où il fit une statue d'argile qui ressembloit parfaitement à Urbain VIII. *ibid.*

I. Personne n'ignore les tristes effets de la colere. Les Empereurs Valentinien I., Venceslas, & Mathias Corvin Roi de Hongrie sont morts subitement dans un accés de colere. Elle a donné l'épilepsie à d'autres. *Michaelis Etmuleri de Ira dissertatio.*

Sur le Cœur.

I. On trouva un os dans le cœur du Pape Urbain VIII.

II. Un enfaut à Lyon avoit le cœur au côté droit. Il mourut à cinq ans.

III. En Saxe une jeune femme de vingt-quatre ans avoit le cœur renversé. Elle fut pendue pour un vol & un incendie dont elle fut convaincue. Un homme à Paris avoit le même renversement dans le cœur, il fut pendu pour divers crimes. Comme si le renversement du cœur étoit cause du renversement

des mœurs. Cette jeune femme avoit deux cœurs dont l'un étoit renversé.

Sur la digestion.

I. M. Clopton Havers prétend que la salive est ce qui contribue le plus à la digestion. Elle consiste en deux jus différens qui viennent de quatre glandes placées autour de la bouche. L'un est un acide semblable au vitriol, l'autre est oléagineux, & a quelque rapport à l'huile de thérébentine. Il a fait une digestion artificielle avec de l'huile de vitriol & de l'huile de thérébentine dans le bain-marie, en quatre heures de tems.

II. M. Varignon prétend qu'elle procede de l'air qui est dans les pores des viandes, & qui étant raréfié par la chaleur naturelle, rompt les petites prisons où il étoit comprimé, & résout les alimens en une poussiere menue. De cette poussiere mêlée avec la liqueur qui a détrempé les alimens, se fait une espece de bouillie qu'on appelle le chile.

III. D'autres veulent que la trituration y entre pour peu, & attribuent la digestion au ferment de l'estomac.

IV. M. Littre après plusieurs expériences croit qu'il y a dans l'estomac un levain qui fait toute la digestion.

Sur la faim & la soif.

I. Le suc salival devenu plus acre, picote fortement les fibres de l'estomac & cause la faim. L'acreté du sang rend acre le suc sali-

val, & l'acreté du sang vient de la dissipation de ses principes huileux & balsamiques, dont une partie a été employée à la nutrition des parties solides du corps, l'autre s'est évaporée par la fermentation pour tempérer les humeurs ou par la transpiration.

II. La membrane intérieure de l'estomac est parsemée d'une infinité de petites glandes qui l'humectent. Quand le sang est devenu trop acre par la dissipation de ses parties aqueuses, il ne fournit plus aux glandes de l'estomac qu'un suc qui au-lieu d'humecter la membrane, la desseche, la picote & l'irrite; & c'est la soif.

III. Nous sçavons que le Phrénétique de Harlem qui se disoit le véritable Messie jeûna quarante jours & quarante nuits sans manger ni boire. Il n'en fut point incommodé.

Des Os.

I. Les Anciens croyoient que les os se nourrissoient de la moële renfermée dans leur cavité, mais il y a tant d'os solides & sans moële que ce sentiment est abandonné.

II. Les Modernes ont crû que les os étoient nourris du suc nerveux: mais on n'a pas encore trouvé que les nerfs fussent remplis d'un suc blanc & visqueux, qui pût servir de véhicule aux esprits & de nourriture à toutes les parties appellées spermatiques.

III. M. Duverney prétend que le sang sert à la nourriture des os; comme la substance des os est chargée de sels alkalis, il pense que c'est la partie séreuse du sang la

plus chargée de ces ſels qui les nourrit. Le perioſte dont les os ſont extérieurement revêtus eſt ſemée d'une infinité d'arteres, & de veines qui ſe diſtribuent dans la partie ſolide des os, par les petits trous dont la ſurface extérieure des os eſt percée: d'où il conclut que le périoſte fait le même office à l'égard des os, que la pie-mere du cerveau. La nourriture eſt encore portée aux os par le dedans; la membrane fine & déliée qui envelope la moële, peut faire le même office à l'égard des parties intérieures des os, que la dure-mere à l'égard de la table intérieure du crâne, la partie intérieure des os étant criblée de petits trous par où paſſent pluſieurs vaiſſeaux qui naiſſent de cette membrane de la moële.

IV. La moële n'eſt que la partie la plus délicate & la plus fine de la portion huileuſe du ſang qui eſt filtrée & congelée dans ces petites véſicules de la membrane intérieure de l'os. Le ſuc onctueux de cette moële atténué par la chaleur naturelle tranſpire continuellement au travers de la ſubſtance de l'os & s'inſinuant entre les fibres qui compoſent l'os, il les ramollit par ſon onctuoſité & les rend plus ſouples.

V. Les os ſont faits de pluſieurs lames fort minces couchées les unes ſur les autres, attachées enſemble avec de petits cloux oſſeux, les uns avec une tête, les autres ſont rivés. Les lames extérieures ſont unies, celles qui ſont au deſſous ſont ridées & froncées, celles du milieu ſont percées, & les internes ſont faites

faites en forme de réseau. Ces lames sont poreuses & trouées du dedans au dehors, sans que les pores d'une lame répondent à ceux de l'autre.

VI. Les maladies des os sont 1°. le craquettement des os, lorsqu'au moindre effort ils font un grand bruit. Cela vient peut-être du defaut de cette lymphe qui doit naturellement nourrir & arroser la tête des os pour en faciliter le mouvement. C'est une espece d'huile médullaire qui les enduit & les engraisse pour empêcher le trop grand frottement. 2°. La fragilité lorsqu'ils se brisent au moindre effort: ce qui arrive assez souvent. Cela vient de ce que la liqueur du sang destinée à les nourrir venant à se corrompre, au lieu de les nourrir, les ramollit & les mine. 3°. La courbure des os, maladie assez commune aux enfans du nord. 4°. Le ramollissement des os. Un Bourgeois de Sedan sentit ses os se ramollir & son corps se rapetisser sensiblement. Avant cette maladie, il étoit d'une hauteur raisonnable. Au bout de quinze mois il étoit réduit à la hauteur d'un enfant de trois ans. Cela vient du défaut du suc nourricier, d'où vient que les os tombent pour ainsi dire & leurs extrêmités se rapprochent.

VII. Une femme de Toulouse âgée de 22 ans, eut la même maladie, & décrut pendant dix-sept mois, au bout desquels elle mourut. Elle avoit les os mous comme de la cire.

VIII. Dans les Indes près de la ville de Malaca, on trouve une herbe qui durcit tellement les os, que si on s'en frotte les dents,

il n'y a point de caillou qu'elles ne réduisent en poudre.

IX. Les Journaux d'Allemagne parlent d'un Docteur en Droit de la ville de Heydelberg dont tous les os craquoient comme quand on grince fortement des dents.

Des Dents.

I. Les dents sont composées d'un assemblage de fibres osseuses, taillées en forme de petits canaux, qui prenant leur origine d'une petite cavité qu'on trouve au dedans, s'étendent de là comme de leur centre vers la circonférence & forment par leurs extrémités unies ensemble une espece d'écorce fort dure qui fait la superficie de la dent. La dent est toute pleine de nerfs, de veines & d'autres vaisseaux qui y viennent de la gencive, & qui y apportent le suc nourrissant. L'obstruction de ces vaisseaux est la principale cause des maux de dents ou de ce qu'elles se gâtent.

II. La Comtesse Desmonde vécut jusqu'à 140 ans: il lui poussa plusieurs dents aprés cent ans, & à trois reprises différentes.

III. Plutarque rapporte que Pyrrhus Roi des Epirotes n'avoit qu'une dent à chaque mâchoire, avec de petites lignes distinctes par le moyen desquelles il sembloit qu'il en eût plusieurs. Aulu-Gelle l'assure du fameux Sicinius, surnommé *Dentatus*. Valere rapporte la même chose du fils d'un Roi de Perse.

Sur les Ongles.

I. L'ongle eſt un composé de pluſieurs couches faites d'un amas de fibres très-deliées qui prennent par étage leur naiſſance de la peau qui eſt au deſſous, & qui ſe continuent & s'alongent juſqu'au bout du doigt.

Sur la noirceur des Maures.

I. La peau eſt composée de trois parties. La peau intérieure & proprement dite. La membrane réticulaire percée comme un rets d'une infinité de petits trous au travers deſquels paſſent les conduits excrétoires des grains glanduleux, les poils & les mamelons de la peau: Enfin l'épiderme dont la ſurface extérieure eſt liſſe & unie.

II. Dans les Maures l'épiderme eſt auſſi blanc & auſſi tranſparent que dans les autres hommes. C'eſt la membrane réticulaire qui eſt noire: cette noirceur ne vient point d'un ſuc noir, épais & glutineux qu'elle contienne comme le vouloit M. Malpighi: puisqu'on n'y a jamais trouvé de ſuc pareil. Elle vient peut-être, dit M. Littre, du tiſſu même de la membrane, & d'un air extrémement échauffé.

Sur le Lait & les Mamelles.

I. Une jeune Négreſſe allaita un enfant, quoique vierge. Elle avoit préſenté la mamelle à l'enfant en badinant, parce que ſa mere qui l'allaitoit venoit de mourir, & l'en-

fant pleuroit. *Rép. des Lettres. Octobre 1686.*

II. On lit plusieurs faits semblables dans le livre intitulé : *Medicina Septentrionalis Collatitia* de Théophile Bonnet : que plusieurs hommes ont nourri de leur lait leurs propres enfans. Voyez la dissertation curieuse de M. Francus intitulée: *Satyra Medicæ, Lac Virginis.*

III. En 1164, une paysanne avoit quatre mamelles, deux devant & deux derriere, vis-à-vis les unes des autres, & pleines de lait également. Elle avoit eu trois fois des Jumeaux qui l'avoient tettée de part & d'autre.

Sur la transpiration.

I. Une fille travaillée de la jaunisse imprimoit une couleur de citron à ses habits & à l'argent qu'elle portoit dans sa poche.

II. Un enfant de 12 ans transpira une multitude de petits vers. Une heure après il mourut.

Sur l'influence de l'air sur le corps.

I. Une fille ne se portoit bien qu'à l'Hôtel-Dieu, & devenoit malade si-tôt qu'elle se retiroit à la ville, ou dans un lieu où l'air étoit plus pur.

II. Presque tous ceux qui ont été blessés à quelque partie du corps, y ressentent de la douleur au changement de tems. C'est que le tissu des parties offensées étant fort délicat, on n'y peut pas toucher sans sentir une vive douleur. Or dans les changemens de tems, l'air devenant ou plus léger ou plus pesant, fait une impression extraordinaire

fur ces parties, ou en les comprimanr ou en les étendant, comme si elles en étoient touchées: ce qui peut causer la douleur qu'on y ressent.

Accouchemens extraordinaires.

I. A Copenhague la femme d'un Soldat, enceinte depuis cinq ans, pendant les neuf premiers mois avoit senti les mouvemens de son enfant: ses mamelles s'étoient remplies de lait comme aux autres femmes. Vers la fin du neuvieme mois elle sentit quelques douleurs comme si elle avoit dû accoucher. Mais elles cesserent bientôt sans accouchement. Son enfant demeura dans son ventre d'une maniere extraordinaire, reposant la tête sur la hanche droite & les pieds sur la gauche, le dos tourné vers le devant de la mere à la hauteur du nombril. On le sentoit à travers la peau de la mere, laquelle étoit très-mince: on distinguoit toutes les parties de l'enfant les unes des autres. M. Bussiere trouva qu'il avoit été conçu hors de la matrice entre l'intestin & la matrice (espace qu'on appelle *rectum*) & qu'il y étoit mort après neuf mois ne trouvant plus dequoi s'y nourrir.

II. Une femme accoucha d'un enfant qui n'étoit ni mâle ni femelle, n'ayant au dehors ni au dedans aucunes des parties qui distinguent l'un & l'autre sexe.

Vieillards rajeunis.

I. Une femme de 67 ans qui avoit perdu

toutes ſes dents, en a pouſſé deux bonnes molaires.

II. Un homme de robe de diſtinction ſe maria par principe de conſcience dans ſa 75ᵉ. année après avoir reſté fort tranquile dans le célibat pendant 25 ans.

III. Un autre âgé de 80 ans a ſenti ſa vue fortifiée, & a quitté l'uſage des lunettes. Ses yeux ſe ſont éclaircis & les humeurs réparées.

IV. Un Abbé s'appercevoit que ſon eſtomac ſe fortifioit à meſure qu'il vieilliſſoit, ayant été ſujet à des indigeſtions juſqu'à 60 ans.

V. Un Armurier ſe maria à 81 ans & eut de beaux enfans. Ses jambes étoient fort foibles: elles ſe fortifierent à 96 ans.

VI. Mad. la Marq. de S. . V... en Vélai reprit ſes régles à l'âge de cent ans après cinquante de ſuppreſſion. Elles lui revenoient dans ſa cent-quatrieme année, comme dans la fleur de ſa jeuneſſe. Elle reprit de l'embonpoint, de la gayeté, & ſon teint parut refleurir.

VII. Poſtel à l'âge de ſix-vingts ans reprit l'uſage de ſa raiſon affoiblie. Ses rides s'applanirent; il lui vint des cheveux noirs; & il rajeunit ſi bien que ſes meilleurs amis ne l'auroient jamais reconnu s'ils n'avoient pas été témoins de ce prodige.

VIII. La vieilleſſe vient de la déperdition de notre ſubſtance, par l'affoibliſſement des fermens, par l'altération du ſang, par l'évaporation de ſes meilleurs principes, par l'action continuelle des reſſorts qui s'uſent en

agissant, par l'obstruction des petits vaisseaux, par le desséchement des fibres, parce que le tems consumant plus que nous ne pouvons réparer, la chaleur naturelle s'affoiblit toujours après l'âge de consistance. Mais ne peut-il pas arriver que jusqu'à l'extrême vieillesse, il y ait des fermens cachés dans le sang ou dans les visceres, comme le feu sous la cendre, qui sont en état d'agir, qui se développent tard, & par l'accès d'autres liqueurs fermentaires excitées par le vin ou autres choses &c.

IX. Ainsi une femme peut redevenir féconde en reprenant ses régles, si ce retour n'est point l'effet de quelque maladie.

Sur les Odeurs.

I. Dans la Calabre il y a une colline qui venant à fleurir au printems purge & dissipe par la bonne odeur qu'elle répand dans l'air, toutes les indispositions & les maladies ou méchantes humeurs des habitans.

II. Strabon rapporte qu'il y avoit dans les Indes sur le bord du Gange, des hommes qui ne vivoient que de l'odeur des fruits & des fleurs de ce pays-là. Les odeurs peuvent nourrir, ranimer les personnes.

Tout vit dans la Nature.

I. Tout vit dans la nature, toute matiere est vivante. Dans tous les êtres elle vit, elle se nourrit, croît & se reproduit presque de la même maniere. Dans les uns & les autres

ce font des vaisseaux arrosés par des liqueurs dont la fermentation continuelle entretient la vie. Les minéraux & les plantes ont leurs fibres qui sont comme autant de petits canaux qui conduisent chacun leurs liqueurs. Ils ont des trachées & des tuyaux de respiration, &c. Les plantes & les minéraux ne pouvant aller chercher leur nourriture suppléent à ce besoin en puisant & exprimant le suc de la terre qui les environne. Ils ont leur respiration sensible & insensible, & dans eux le flux & le reflux du suc nourricier équivaut à la circulation du sang.

Sur le Cèdre.

I. Le Cèdre est fort semblable au sapin. Son fruit est à-peu-près de la figure d'une pomme de pin, plus uni, plus égal dans sa superficie, & moins en pointe par l'extrémité. La gomme découle du cèdre sans incision dans les grandes chaleurs: dans les autres saisons on fait des incisions. Cette gomme est sudorifique. Les Egyptiens s'en servoient pour embaumer leurs morts, afin de communiquer à leurs cadavres l'immortalité que la nature a donnée au bois de cèdre. Le cèdre est toujours verd, il aime les lieux couverts de neige.

Sur le Thé.

I. Le Thé est un arbrisseau comme nos rosiers. Sa tige & ses branches, depuis la

terre jusqu'au ſommet, ſont couvertes d'un nombre infini de feuilles petites, pointues & dentelées qui, quoique d'une même forme, ſont pourtant de cinq différens dégrés de grandeur. Plus les feuilles ſont éloignées de la terre, plus elles ſont petites, plus elles ſont eſtimées. Celles de la premiere grandeur valent bien cinq ſous la livre quand elles ſont ſéchées & préparées. Celles de la ſeconde 50 ſous, de la troiſieme 100 ſous, de la quatrieme 15 francs, de la derniere cinquante francs.

II. Les Japonois prennent le Thé en poudre, les Chinois & les Européens par infuſion.

Sur le bois de Bambou.

I. C'eſt un bois des Indes dont on tire du feu comme des pierres à fuſil, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de ce bois.

Sur le Tallipot.

I. C'eſt un arbre de l'Iſle de Ceylan, dont les feuilles ſont ſi grandes & ſi larges qu'une ſeule eſt capable de mettre à couvert de la pluye quinze ou vingt hommes tous enſemble.

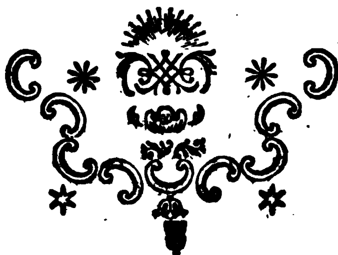
Sur la Roſe de Jéricho.

I. C'eſt un arbriſſeau de l'Arabie-Déſerte, dont les branches dures & ligneuſes forment un bouquet. Quand l'air eſt ſec, toutes les extrémités des branches ſe courbent en de-

dans & viennent se réunir à un centre commun, en forme d'un globe. Elles se développent selon le dégré de l'humidité de l'air. Ainsi c'est un hygrometre naturel des plus vifs & des plus sensibles.

Secret d'Agriculture.

I. Pour avoir en deux fois vingt-quatre heures des laitues grandes, belles & propres à manger, des choux-fleurs, & toutes sortes de salades &c. il faut en faire tremper la graine dans de l'eau-de-vie, & mêler parmi le terreau un peu de fiente de pigeon, & de la chaux éteinte & morte, réduite en poudre.





CANEVAS

Pour la chaîne de l'Histoire Profane.

ARTICLE I.

Concernant ce qui s'est passé depuis la premiere Monarchie, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ.

JE n'ai en vue de tracer ici qu'une idée générale des fondemens de l'Histoire profane; ainsi je n'examinerai point actuellement quel peuple, ou les Babyloniens, ou les Assyriens, ou les Egyptiens, peut s'attribuer l'origine de la premiere Monarchie de l'Univers. Je suivrai le sentiment des Critiques, qui regardent Nemrod comme le premier qui ait donné des fers à la liberté & à l'égalité réciproque des hommes, sous le titre fastueux de Monarchie. Peut-être le besoin des particuliers mal unis dans leurs sociétés, autant que l'ambition des Chefs, aiderent-ils à favoriser une domination inconnue par une peuplade entiere, mais qui n'étoit probablement que l'image du pouvoir paternel dans chaque famille. Ainsi la pre-

miere Monarchie s'établit à Babylone & dans ses environs.

Cham, second fils de Noé, pere de Chanaan, eut un autre fils nommé Chus, qui engendra ce Nemrod. Si Bélus étoit fils de ce Nemrod, & le pere d'Assur, ce dernier aura pu suivre son pere Bélus dans sa migration sur les rives du Tigre, ou la commencer lui-même. Quelques-uns prétendent qu'Assur & Ninus n'ont été qu'un même homme. Justin dit expressément, mais on est bien libre de le croire, qu'avant Ninus, fondateur de Ninive, personne n'avoit osé exercer une autorité absolue sur les autres; mais que ce Prince ayant rassemblé sous ses ordres quelques volontaires, dont il avoit gagné l'affection, il jetta aisément la terreur dans les esprits, soumit des peuples tranquilles qui ignoroient l'usage des armes, & s'empara de leurs biens. Ce moyen violent réussit, mais comment ne s'y est-on pas d'abord opposé? On devoit sur les rives du Tigre, si voisines de Babylone, être aussi à portée d'avoir des armes que dans les autres peuplades. Quoi qu'il en soit, Ninus, auteur de la deuxieme Monarchie, le fut aussi de l'Idolâtrie, par la consécration d'une statue qu'il fit élever en l'honneur de Bélus, son pere: or, cette Monarchie Assyrienne, commencée par Ninus, dans le canton où Assur étoit venu se transplanter, a duré 1229 ans sous 37 Rois, & sous 41, suivant Jules l'Africquain, qui donne 184 ans de plus à l'Empire Assyrien. Dans le fond,

les premiers ſiècles en ſont ſi peu connus, les ſentimens de ceux qui en font le détail ſont ſi contraires, qu'ils ne conviennent ni du tems de ſon établiſſement, ni de ſa durée, ni de ſon étendue: ils ſont auſſi partagés entre eux ſur le nombre, les noms & les principales actions des Princes qui en ont tenu le ſceptre. Tout ce que j'y vois de plus clair & d'aſſez certain, c'eſt que cette deuxieme Monarchie a été fort ébranlée ſous Sardanapale, l'an 3165 du Monde; mais auſſi qu'elle a continué, malgré ſes pertes, d'être une Monarchie, ſous Phul & ſes ſucceſſeurs.

Iere. MONARCHIE UNIVERSELLE.

LA Monarchie de Babylone, après une aſſez longue ſuite de Rois originaires de la Chaldée ſon Domaine principal, & d'autres Princes d'un ſang Arabe, étoit devenue une conquête de l'Aſſyrie. Ainſi Sardanapale voyoit ſous ſes loix la Chaldée & les autres dépendances du Royaume de Babylone; l'Aſſyrie, la Médie, & la Perſe; mais, ſoit lâcheté, ſoit malheur de la part de Sardanapale, l'Aſſyrie Royaume, ſe trouva dans ſa décadence réduite au tiers de ſes poſſeſſions. Deux Chefs d'un parti rebelle lui enleverent d'abord la Babylonie & la Médie. Arbace, Gouverneur des Medes, rendit cette Province indépendante, dont les

habitans se gouvernerent une cinquantaine d'années à leur fantaisie, en espece de Républicains, jusqu'à leur premier Roi Déjoce, qui entraîna dans la suite la Perse à imiter la révolte des Medes. Déjoce ayant fondé une puissance nouvelle, plusieurs Ecrivains l'ont érigée en deuxieme Monarchie universelle, faute de s'être convaincus, comme il leur étoit facile, que ce Royaume n'étoit qu'un démembrement de la Monarchie d'Assyrie. Bélosus, ou Bélésis, fit de même & en même tems soulever son Gouvernement de la Babylonie, s'y érigea en Souverain, n'eut que la Chaldée, & fit son séjour à Babylone. Il renouvella ainsi la Monarchie interrompue des Babyloniens; & en voilà le second Empire. Après cet usurpateur, Nabon-Assar voulut faire oublier Bélésis, en se donnant pour le restaurateur de l'Empire Babylonien, & ordonna que son avénement au Trône servît d'époque aux races futures. Pour lors la Monarchie universelle des Assyriens se trouva former trois corps d'Etats.

I. Le Royaume de Ninive ou de l'Assyrie, sous Phul & ses successeurs.

II. Celui des Babyloniens, fondé de nouveau réellement par Bélésis, & ensuite tenu par Nabon-Assar.

III. Le Royaume des Medes, établi par Déjoce, environ 50 ans après la révolte d'Arbace.

Pour la Perse, elle devoit être dans sa Monarchie, ou alliée de la Médie, en se gou-

vernant suivant ses Loix. Conjecture qui a ses apparences & ses difficultés.

Mérodach, fils de Nabon-Assar, vainquit Assar-Haddon, cinquieme Roi depuis Phul, & le dernier de Ninive, dont il réunit tout l'Etat d'Assyrie à la Couronne de Babylone. Voilà la source de cette difficulté, qui paroît insurmontable dans la Bible, où les Rois de Babylone sont si souvent confondus avec ceux d'Assyrie, & sont pris les uns pour les autres. Il est, par cette observation, indubitable qu'après la destruction de l'Empire Assyrien, il n'y eut plus de Monarchie universelle qui occupât tous les Pays que Sem & ses premiers descendans avoient eus comme en partage, puisque les Royaumes célebres qui subsistoient, n'étoient que les démembremens de celui d'Assyrie; ce qui dura 322 ans jusqu'à la prise de Babylone, sous Balthazar son dernier Roi.

Toujours restera-t-il constant, que la premiere Monarchie universelle peut porter le nom des Babyloniens ou des Assyriens, par la raison toute simple qu'ils l'ont eue en quelque façon alternativement, & qu'aucun Peuple voisin, soit Mede, soit Perse, Arménien & Syrien, &c. n'a joué jusques-là un assez grand rôle dans le monde.

II. MONARCHIE UNIVERSELLE.

LA seconde Monarchie universelle ne doit commencer qu'à Cyrus. Il n'est pas nécessaire de prétendre avec Justin qu'il ait fait d'abord révolter les Perses, auxquels il transféra la primauté du Royaume, après avoir défait son grand-pere Astiage : il suffit que de son chef il ait hérité, par son pere Cambis, du Trône de la Perse, qu'il ait eu la Médie de son oncle Cyaxare II. autrement Darius Médus ; & en même tems toutes les contrées qu'il avoit conquises pour ce Prince, qu'il avoit enfin rendu maître de Babylone.

Le Royaume des Medes, dont l'époque ne peut être fixée réellement qu'à l'élévation de Déjoce, avoit duré 317 ans, y compris les 51 précédens de l'anarchie & de l'indépendance causées par la révolte d'Arbace, Gouverneur du pays. Astiage, le neuvieme & le dernier Souverain, si l'on en croit plusieurs, fut, & selon d'autres ne fut point détrôné par son petit-fils ; mais il mourut la vingt-cinquieme année de son regne, l'an du Monde 3482. Il faudra pourtant qu'il y ait eu en Médie un deuxieme Roi, oncle de Cyrus, à savoir, Cyaxare II. ou Darius le Mede.

Crésus, Roi de Lydie, allié de Balthazar, & déterminé par la Reine-Mere Nitétis, qui avoit pourvu Babylone de toutes les ressources possibles en cas de siége, fit avancer une ar-

armée formidable au delà du Halys à la rencontre de Cyrus. Il fut vaincu dans les plaines de Thymbrée, puis fait prisonnier à Sardes, enfin destiné à suivre par-tout son vainqueur, qui ajouta ainsi à la Monarchie des Perses les Etats de Crésus dont l'étendue embrassoit presque toute l'Asie-mineure. Cette domination Lydienne avoit commencé l'an 3021 par Argon, petit-fils d'Hercule l'Argonaute, ou le Grec. Cet Argon fut la tige de la Dynastie des Héraclides sous 22 Princes. Candaule, le dernier, périt de la main de Gygès, auteur de la Dynastie des Marmnades, dont Crésus se trouvoit le cinquieme Roi. Ainsi la puissance Lydienne avoit eu 27 Possesseurs, une durée de 464 ans, & sa fin l'an 3485 du Monde.

Après cette révolution de la Lydie, Cyrus, instrument destiné par la Providence à délivrer le peuple de Dieu de la captivité où il gémissoit à Babylone, maître de la Syrie, de l'Arménie & de l'Assyrie, où il avoit déja fait d'heureuses campagnes, descendit dans les plaines de Chaldée, assiégea Babylone; & Balthazar ayant été tué pendant l'assaut, la Monarchie Babylonienne devint une partie de celle des Medes dans la personne de Cyaxare II, pour qui Cyrus avoit conquis: car il voulut que son oncle en prît possession, & que la Chaldée avec l'Assyrie fût annexée dorénavant à la Médie. Ce second Empire des Babyloniens avoit subsisté depuis l'usurpateur Béléfis jusqu'à la ruine de Balthazar, environ 220 ans, sous huit Princes.

Par la mort de Cyaxare II, oncle de Cyrus, la seconde Monarchie universelle se trouva réunie sur la tête du Souverain de la Perse, puisqu'il héritoit des Domaines & de toutes les conquêtes dont jouissoit le Roi des Medes, qui n'avoit survécu que deux ans à la prise de Babylone. Ce fut, dit-on, la vingt-unieme année du régne de Cyrus en Perse, que cette seconde Monarchie universelle fut appellée l'Empire des Perses, & fit oublier la premiere. Elle étoit en effet la plus étendue qu'on eût vue jusqu'alors, puisque, outre les démembremens de l'Empire Assyrien, elle avoit de plus la Lydie, & presque toute l'Asie-mineure. Les contrées voisines des côtes du Pont-Euxin, où étoit le Royaume de Pont & l'Arménie, ne cesserent pas d'avoir leur Souverain. Nous verrons Darius, premier du nom, donner au Pont un Monarque de son sang, dont la puissance, ainsi que celle des Rois d'Arménie, ne sera entamée ou détruite que par les Légions Romaines. Cyrus étant mort la douzieme année de son Empire, il faut distinguer ces douze ans des premiers vingt-un qu'il ne régnoit que sur les Perses, & donner environ trente-trois ans à son Régne entier: ce qui nous mene à l'année du Monde 3499. Son fils Cambyse, qui lui succéda, détrôna cinq ans après en 3504 Psamménite, Roi d'Egypte, & cette conquête accrut la Monarchie universelle des Perses. Cyrus, selon quelques-uns, avoit commencé cette expédition, ou du moins en avoit fait tous les

préparatifs. La Nation Égyptienne & ses Rois n'en firent pas moins d'efforts pour secouer le joug des Perses; on la châtioit, on lui imposoit de nouveaux tributs comme à un peuple rebelle; & les Rois du pays, cachés dans quelque asyle, ou ne se montrant avec des Armées qu'en des cantons moins accessibles, étoient dans ces tems d'humiliation plutôt des prétendans à la Couronne d'Egypte, que de véritables possesseurs. Le Peuple de Dieu n'avoit point alors non plus de Princes du sang de David qui fût son Roi; mais le trône n'appartenoit pas moins à ses rejettons.

Il est évident que la Monarchie Egyptienne a une origine à-peu-près égale pour l'ancienneté à celle de Babylone & des Assyriens. La nécessité, plus de génie, ou plus de réflexions ont rendu d'abord les Egyptiens industrieux, Législateurs, Artistes: la magnificence de leurs Rois parut dans les ouvrages publics, tels que les Canaux, les Lacs, dans la symptuosité de leurs Pyramides, & entre autres du Labyrinthe d'Héracléopolis. On est aisément en garde contre les superstitions & les rêveries des Egyptiens, qui s'imaginoient qu'ils avoient été gouvernés par des Dieux, & ensuite par des Héros, avant que des Rois, purs mortels, eussent régné sur eux. Ainsi on tombe d'accord que tout ce qui nous est débité de ces Dieux & de ces Héros Afriquains, & l'étendue que les Egyptiens donnent à leur Monarchie de 565890 ans jusqu'à Psamménite, est une fable

de leur cru pour ſe faire croire les plus anciens hommes de l'univers, & que Manéthon, Prêtre ou Sacrificateur de la Ville d'Héliopolis ayant écrit des Annales Egyptiennes par l'ordre de Ptolémée Philadelphe, a voulu dans ſon Roman égaler l'antiquité de l'Hiſtoire des Chaldéens, ſuppoſée par Béroſe, qui avoit donné du crédit aux premiers menſonges. Proſcrivons les âges de ces Dieux & demi-Dieux. Admettons avec les Hiſtoriens fideles au vrai, que Ménès a été le premier poſſeſſeur ou Roi de l'Egypte, qui, ſuivant l'Ecriture Sainte, étoit appellée la terre de Cham ou de Mezraïm: ce qui fonde la conjecture vraiſemblable, que Cham, fils de Noé, ou du moins ſon fils Mezraïm, s'y tranſplanta peu après la diſperſion des hommes & la diviſion des terres. Ce Ménès jettoit les fondemens de ſon Royaume d'Egypte, vers le tems qu'Aſſur établiſſoit une Colonie ſur les rives du Tigre, & préparoit la naiſſance de la domination Aſſyrienne, l'an du Monde 1930. Les quatre enfans de Ménès furent la ſource de 30 Dynaſties, ou familles Royales qui commanderent à l'Egypte. A l'égard de la Perſe, Cambyſe ſon Monarque étant mort l'an 3506, deux ans après qu'il eut ſoumis tout-à-fait l'Egypte, on vit le Mage Smerdis s'emparer de la Couronne, aidé par les intrigues de ſon frere & des autres Mages. Cette eſpece d'uſurpation, ou plutôt d'interregne, ceſſa en 3507 par le ſuccès de la conjuration de ſept Nobles Perſes; & Darius, fils

d'Hystaspe, un d'entr'eux, dut au ſtratagême de ſon Ecuyer Cybarès le ſceptre que les autres lui céderent comme à un homme favoriſé du Ciel même. La Monarchie des Perſes finit avec Darius Codomanus, douzieme de ſes Rois. Alexandre le Grand, ſon vainqueur, tranſporta ainſi la Monarchie univerſelle des Perſes aux Macédoniens & à la Grece, après une courte durée de 191 ans. Cela nous conduit à l'an du Monde 3678.

III[e]. MONARCHIE UNIVERSELLE.

LA troiſieme Monarchie univerſelle eſt donc celle des Grecs, dont les Macédoniens étoient alors les plus conſidérables; mais avant qu'Alexandre le Grand leur eût acquis cette univerſalité de puiſſance, la Grece avoit eu pluſieurs Etats moins illuſtres par leur étendue territoriale, que par des Chefs fameux, par des talens militaires, ou par des vertus civiles. Quoiqu'il y ait eu près d'une cinquantaine de ces petits Etats, bornons-nous actuellement aux quatre plus importans qui ont abſorbé tous les moindres, & qui ſont devenus eux-mêmes la proie des Macédoniens par la réunion qu'en fit Alexandre, & dont la totalité devint auſſi dans la ſuite la proie des Romains.

Suivant tous les Hiſtoriens, le Royaume des Sicyoniens, le plus ancien de la Grece, fut fondé par Egialée dans le Péloponèſe, aujourd'hui la Morée. Quelques Auteurs en

placent l'établiſſement vers l'an du Monde 1890, & lui donnent 46 ans de date avant le commencement de l'Empire Aſſyrien. Il ſe ſoutint 964 ans, les Rois de Mycènes & les autres Princes voiſins l'ayant détruit & partagé entre eux : or, ce Royaume de Mycènes étant devenu lui-même une portion des quatre Etats qui ſubſiſtoient avec diſtinction au commencement du régne de Philippe, Roi de Macédoine, il ſuffira, quant à préſent, de ces quatre Etats dans l'ordre de décadence, ſans avoir égard à l'antiquité de leur fondation.

ATHÈNES. *Premiere Puiſſance.*

ATHÈNES, Capitale de l'Attique, dut ſa fondation à l'Egyptien Cécrops, qui en fut le premier Roi, l'an du Monde 2496. Elle n'étoit d'abord qu'une Communauté de douze Bourgades, que Théſée réunit en une ſeule Cité. Cet Etat nâquit, s'éleva & fleurit dans le cours de 487 ans ſous 18 Rois, dont Codrus, le dernier, ſe dévoua pour ſa Patrie & ſes Sujets dans la derniere guerre qu'il avoit avec les Doriens. Les Athéniens éterniſerent cette action généreuſe & bien rare, en déclarant que Jupiter ſeul ſeroit dorénavant leur Souverain, & en ne voulant plus être gouvernés que par des Archontes, qui furent d'abord perpétuels, enſuite décennaux, & enfin annuels : ce qui donna lieu de changer le nom d'Archonte en celui de Capi-

taine-Général. Philippe de Macédoine porta un coup mortel à la puissance de cette République par la fameuse bataille de Chéronée, l'an du Monde 3670. Alexandre & ses successeurs ne lui laisserent pas le tems ni les forces nécessaires, pour se relever de son humiliation. Les mœurs publiques y contribuerent au moins autant.

THÈBES. IIe. *Puissance.*

THÈBES, Ville de Béotie, dut son origine à l'Egyptien Cadmus, l'an 2620: il n'y bâtit que la Citadelle appellée Cadmée, autour de laquelle se forma la Ville. Ce Royaume, dont les premiers tems participent aux nuages de la Fable, devint célebre par les avantures traiques de Laïus, d'Oedipe, de Jocaste, d'Ethéocle, & de Polinice. Les Thébains abolirent ensuite la Monarchie, & s'érigerent en Républicains; mais s'étant ligués avec les Athéniens pour réprimer l'ambition, si fatale à toute la Grece, de Philippe Roi de Macédoine, ils furent battus, & leur ville réduite sous son obéissance. Le vainqueur y ayant établi une garnison, fit mourir ou exila tous les Citoyens qui lui étoient suspects ou odieux; puis il rappella ceux de sa faction, auxquels il donna les charges & les dignités.

Quand les Thébains virent Philippe mort, ils secouerent le joug dans un moment où ils crurent n'avoir rien à craindre de la jeunesse

d'Alexandre, son fils & son successeur, qu'ils parurent trop mépriser. Le Macédonien accourut à l'attaque, ou plutôt à la prise de leur Ville, en fit passer tous les habitans au fil de l'épée, détruisit tous les édifices, & n'épargna que la maison de Pindare, Poëte fameux, & celle d'Epaminondas, où son pere avoit été élevé.

LACÉDÉMONE. IIIe. *Puissance.*

LÉLEX fonda, l'an 2570, Sparte ou Lacédémone, sur les rives de l'Eurotas, dans le Péloponèse.

Cette Monarchie a eu trois Dynasties sous 68 Princes. Agis fut vaincu par Antipater, un des Généraux d'Alexandre; & les Lacédémoniens furent dès-lors assujettis en quelque façon aux Macédoniens; mais comme on voit encore des Souverains à Sparte, cette espece de Vassalité ne pouvoit être que l'effet d'une révolution ou de quelque traité, dont il faut avouer le peu de certitude. La plupart de ces Rois avoient été du Sang des Héraclides, sous les Romains ses derniers vainqueurs. Sparte ne conserva de sa premiere splendeur qu'une apparence d'autorité sur les Villes de l'ancienne Laconie. Dans la suite Auguste changea cette disposition, & affranchit les vingt-quatre Cités, qui dépendoient de Lacédémone leur Métropole.

La Macédoine. IVe. *Puissance.*

Il ne restoit donc plus, pour ainsi dire, dans la Grece que le Royaume des Macédoniens, auquel Caranus, Argien d'origine, & des descendans d'Hercule, avoit donné l'existence l'an 3188. Ce Royaume avoit duré 490 ans jusqu'à Alexandre son vingtieme Souverain, qui transporta des Perses aux Grecs la troisieme Monarchie universelle, l'an 3678. Sa mort, arrivée en 3684, divisa cette toute-puissance des Grecs, dont ils ne jouirent que six ans sous un seul Chef.

En Asie, en Afrique, & en Europe, il y eut après la mort du Héros de Macédoine, une espece d'anarchie qui nous représente une période remplie sur-tout par les guerres qui désolerent les trois parties du monde. Ses Capitaines s'étoient d'abord partagé les Gouvernemens de sa vaste Monarchie, & les comptoient garder comme des dépendances de la Couronne de Macédoine. La chaîne des événemens donna lieu à quatre Puissances d'occuper l'héritage naturel d'Alexandre & ses conquêtes, à-peu-près vers l'an 3684 du Monde.

I. Le Royaume de Macédoine continua sous Aridée, frere naturel d'Alexandre, jusqu'à Cassandre, qui dans le fond ne fut qu'un usurpateur: il ne se passa que des tragédies sanglantes à l'égard de la famille du

Héros Macédonien. Cette seconde suite des Rois de Macédoine finit à Persée, le seizieme Roi qui fut vaincu par Paul-Emile. Sa durée n'avoit encore été que de 155 ans, & la Macédoine devint Province Romaine en 3839.

II. Le Royaume de Thrace, qui ne fut que momentané, ayant commencé & fini en la personne de Lysimachus, un des meilleurs Capitaines d'Alexandre.

III. Le Royaume d'Egypte qui eut Ptolémée, fils de Lagus, pour fondateur. Ses treize Rois remplissent 277 ans: sa fin se rencontre à l'an du Monde 3970, lorsqu'Auguste défit Marc-Antoine & Cléopatre à la journée d'Actium. La mort de la Reine d'Egypte laissa au vainqueur, & par conséquent aux Romains, une riche & belle conquête. Et c'est à cette époque que doit commencer la quatrieme Monarchie universelle, qui passa des Grecs aux Romains, 30 ans après la victoire d'Actium: ce qui nous mene à l'an 4000.

IV. Le Royaume de Syrie, que Seleucus-Nicator fonda. L'exemple de Cassandre, de Lysimachus & de Ptolémée, l'entraîna à une indépendance pour sa personne, & sa domination se trouva au moins formée de ce qu'avoient eu anciennement les Rois d'Assyrie, des Babyloniens ou Chaldéens, & des Perses. Antiochus l'Asiatique en fut le vingt-septieme & dernier Monarque, ayant été vaincu par Pompée, l'an du Monde 3941, avant J. C. 59 ans, après

une durée de 258, parce qu'il ne commença que neuf ans après la mort d'Alexandre.

Ou de gré, ou de force, ces quatre fondateurs avoient établi leurs Etats & leurs fortunes. Cassandre, Lysimachus & Seleucus n'y étoient parvenus qu'après avoir vaincus Antigonus, qui, secondé de son fils Démétrius Poliorcete, avoit usurpé la plus grande partie de l'Asie-mineure, & s'y étoit soutenu pendant 22 ans. Antigonus & son fils avoient pour ennemi le fidele Eumene, qui n'avoit jamais employé son bras que pour la défense de la famille d'Alexandre. S'ils parvinrent à faire périr Eumene, ils ne purent du moins en recueillir les fruits, & furent la victime de leur ambition démesurée.



IVe. MONARCHIE UNIVERSELLE.

ARTICLE II.

Contenant ce qui s'est passé depuis la naissance de J. C. jusqu'à nos jours.

QUOIQU'AUGUSTE, à parler exactement, ait fait de l'Empire Romain une Monarchie universelle, qui, dans l'ordre des tems, se trouve la quatrieme, le Peuple Romain, déjà ancien, fameux, puissant & formidable à beaucoup d'autres, pou-

voit ſe regarder comme ayant la réalité de la domination ſur les habitans de l'ancien Monde, dans le tems qu'il ne formoit qu'un corps de République devenue maîtreſſe abſolue en Aſie, des pays qui s'étendoient juſqu'aux rives du Tigre; en Afrique de toutes les régions, ſoit maritimes, ſoit intérieures, bornées par la Mer rouge, la Méditerranée, & l'Océan Atlantique; en Europe de tout le Continent & des Iſles de ſa dépendance, à l'exception des Pays reculés au delà du Danube, & des Régions Hyperborées, c'eſt-à-dire, à-peu-près de l'ancienne Scythie Européenne, aujourd'hui la Petite-Tartarie, de la Ruſſie en Europe, de la Lithuanie, de la Pologne même, & bien ſûrement de la Suede & de la Norvége, au delà de la Mer Baltique. Jettons un coup d'œil rapide ſur l'origine de Rome, & ſur ſon accroiſſement. La Ville de Troye, Capitale d'un petit Royaume enfermé dans la Phrygie, contrée de l'Aſie-mineure, ayant été détruite l'an du Monde 2870, Enée vint en Italie, où après avoir épouſé Lavinie, fille de Latinus, Roi du Latium & de ſes Colons appellés Latins, il bâtit la Ville de Lavinium au pied du mont Albain. Ce mont donna après la mort d'Enée ſon nom à la Ville d'Albe *la Longue*, qui avoit pour dernier Roi Numitor dans les tems que Rémus & Romulus, ſes petits-fils, jettoient les fondemens d'une foible Cité ſur les rivages du Tibre, l'an du Monde 3301.

Romulus, premier Roi de Rome, eut ſix

Successeurs, dont Tarquin *le Superbe*, fut le dernier. Son orgueil insupportable, sa cruauté, & peut-être l'aversion qu'on avoit pour un assassin de son beau-pere, dont il avoit usurpé le sceptre, mais sur-tout l'avanture tragique de Lucrèce violée par Sextus, fils de Tarquin, donnerent lieu à la révolte de tous ses sujets. Il fut banni avec toute sa famille, l'an de Rome fondée 244, & l'on abolit pour toujours le rang & le pouvoir Monarchique; le nom n'en subsista que pour le premier de Sacrificateurs.

Rome, depuis cette révolution, fut gouvernée au bout de six mois environ d'Anarchie, par deux Consuls dont on faisoit l'élection tous les ans, à moins que la nécessité & l'embarras des affaires ou des dissentions domestiques n'obligeassent de confier à un Dictateur une autorité sous laquelle tous les Ordres de l'Etat devoient plier; mais aussi momentanée qu'elle étoit redoutable à toutes les factions, puisque sa plus grande durée ne pouvoit aller au delà de six mois. C'est à sa nouvelle forme de Gouvernement que la République Romaine dut les vertus patriotiques, la soif insatiable de s'aggrandir, & les succès qui la rendirent, sous les Consuls, la Puissance la plus étendue de l'Univers alors connu. L'administration Consulaire, malgré d'assez fréquentes alternatives qu'elle éprouva, se soutint près de 460 ans, jusqu'à ce que Jules-César commanda en maître à Rome, 50 ans avant l'Ere Chrétienne. César, en effet, aussi-tôt

après la défaite de Pompée dans les plaines de Pharsale, & son expédition en Egypte, vint recueillir à Rome les fruits de mille exploits glorieux, si on ne l'envisage que comme Conquérant de la Gaule, de la Brétagne &c. Il s'y fit déclarer, à l'imitation de Sylla, Dictateur perpétuel, l'an de Rome 702; & évitant de s'attribuer le titre de Roi si odieux aux Romains, il reçut bientôt avec tous les dehors trompeurs de la modestie, le nom d'Empereur, qui n'étoit pas nouveau, ni capable d'effrayer, puisqu'on l'accordoit aux Généraux, Consuls ou Proconsuls, & même Préteurs, lorsqu'ils avoient laissé morts plus de 200 Ennemis sur le champ de bataille. La conspiration des Républicains outrés aboutit à assassiner César au milieu du Sénat; mais elle ne changea point la constitution actuelle du Gouvernement: elle n'en fut que la cause éloignée; car Octavien César, après la proscription de ceux qui aimoient trop la République, & bien du sang répandu dans la guerre civile en Italie, à Actium & en Egypte, où Cléopatre & Antoine succomberent, resta le maître du Trône, & fut reconnu Empereur de la Nation. Epoque célebre dans les fastes de l'esprit humain, & qu'il est difficile de ne pas considérer comme annonçant la destinée des autres peuples de la terre.

L'an de J. C. 306, Constantin le Grand, cinquante-deuxieme Empereur, au lieu de régner à Rome comme il avoit commencé,

transféra imprudemment le siége de l'Empire à Byzance, qui prit le nom de nouvelle Rome, & ensuite de Constantinople. Il en fit la Dédicace avec la plus grande pompe en 331, & devint ainsi en quelque façon véritable Empereur d'Orient. L'Empire, dont il fit le partage entre ses trois fils, Constans, Constantius & Constantin le jeune, se trouva réuni sur la tête du seul Constantius en 350. Théodose, soixante-deuxieme Empereur, partagea aussi l'Empire entre ses deux fils; il attacha l'Orient à Arcadius, & l'Occident à Honorius. L'Empire Romain ne cessa point depuis d'être divisé entre plusieurs Maîtres.

SECTION PREMIERE.

De l'Empire d'Orient.

NOUS avons pour la durée de cette moitié de l'Empire Romain 1058 ans (*), sous 76 Empereurs, à compter depuis Arcadius, qui commença de régner après la mort de Théodose son pere, en 395 de J. C. jusqu'à Constantin Paléologue, qui périt à la prise de Constantinople, par le Sultan Mahomet II. en 1453.

(*) D'autres comptent 1123, partant de la translation de l'Empire de Byzance par Constantin, & datent de l'année 330.

Avant cette conquête des Ottomans, Alexis V. surnommé Murtzulphe, à cause de ses sourcils épais qui se joignoient sur le front, soixante-deuxieme Empereur, avoit rendu sa tyrannie odieuse à toute la Chrétienté. Ses cruautés donnerent lieu à la Croisade de l'année 1204. Constantinople, qui devoit servir d'asyle & de passage aux Croisés qui se destinoient d'abord à la délivrance de la Terre-Sainte, fut prise en trois jours par la valeur réunie des Vénitiens & des François. Cette victoire plaça Baudouin, Comte de Flandres, sur le Trône de l'Orient.

Baudouin II. soixante-septieme Empereur des Grecs-Romains & le cinquieme issu d'un sang François, fut détrôné presque sans coup férir en 1261 par Michel Paléologue, qui ayant pratiqué des intelligences dans Constantinople, enleva, dit-on, avec un corps de huit cens hommes, cette Capitale à Baudouin. Les Grecs y rentrerent ainsi, 57 ans après qu'ils en avoient été chassés.

Pendant l'espace de tems que les François avoient occupé Constantinople, sous Baudouin I. & ses successeurs, les Empereurs bannis avoient érigé deux Empires; l'un, celui de Nicée, dont Andrinople en Romanie devint la Capitale par le courage de Théodore Lascaris; l'autre, celui de Trébizonde, dans l'Asie-mineure, fut l'ouvrage d'Alexis Comnene.

La décadence de l'Empire d'Orient avoit aussi

aussi donné naissance à d'autres petits Etats. Boniface, Marquis de Montferrat, se fit appeller Roi du Péloponèse, après qu'il eut fondé le Royaume de Thessalonique. Geoffroi de Ville-Hardouin s'établit Roi à Athènes. Les Vénitiens occupèrent les Isles de Candie & de Négrepont. Les Génois s'emparerent de quelques isles de l'Archipel; mais les Turcs ont effacé presque le le souvenir de ces Princes ou Souverains, & ont, en Europe seulement, éclipsé en quelque façon les exploits des grands hommes de la Grece, de l'Epire, de la Macédoine, &c.

SECTION II.

De l'Empire d'Occident.

HONORIUS, frere d'Arcadius, eut en 395 l'Empire d'Occident: on l'y compte pour premier Empereur, depuis la seconde division de l'Empire Romain; & il est le quarante-septieme depuis Jules-César. Il régnoit lorsqu'Alaric, Roi des Goths, prit & pilla en 410 la Ville de Rome, où il établit un certain Attalus pour Gouverneur. Peu de jours après ce pillage de Rome, Alaric mourut; Ataulphe, son frere, lui succéda, & devint l'époux de Placidia, fille de l'ancien Théodose, que les Goths avoient fait prisonniere au sac de Rome. On a écrit

qu'Attalus avoit forcé, les armes à la main, Honorius de l'associer à l'Empire: cela est peu vraisemblable; mais il paroît qu'avec le secours des Goths il devint un tyran des Gaules. Quoi qu'il en soit, Honorius, qui s'étoit montré trop indolent pour secourir l'Italie dans des circonstances aussi critiques, & qui d'ailleurs, en Asie, avoit sur les bras les Sarrasins, fut regardé comme un Prince inutile, & même funeste à l'Etat. On n'eut de confiance que dans Constantius, Général des Armées Romaines: on le regarda comme un vrai maître qui fit des traités & des guerres à son gré avec les Goths & d'autres Barbares. Théodose *le Jeune*, II. du nom, fils d'Arcadius, l'estima assez pour l'associer à l'Empire en 420. Il régna fort peu de tems après, & Honorius lui survécut. L'an 434 du Sauveur, sous le regne de Valentinien III, successeur d'Honorius, Attila, Roi des Huns (*), ravagea l'Italie, & Saint Léon, surnommé *le Grand*, sauva du pillage la Ville de Rome.

En 428, Genséric, Roi des Vandales, démembra l'Afrique de l'Empire d'Occident, & y éleva un trône, qui se soutint 94 ans sous six Princes, dont Gilimer, le dernier, fut vaincu sans ressource en 533 par Belizaire. Du moment que Valentinien III. eut tué de sa propre main, en 454, le

(*) C'étoit Honoria, sœur de Valentinien, qui avoit invité & engagé Attila à venir ravager l'Occident, pour se venger de son frere, qui l'avoit chassée de son Palais pour ses débauches.

Patrice Aëtius, sur les fausses accusations de Maxime, homme Consulaire, il put dire qu'il s'étoit privé du principal soutien de sa puissance. L'Occident reçut les premieres secousses, dont il ne put se relever pendant plusieurs siècles, & même le second Empire Romain n'y fut jamais aussi étendu. Maxime ayant à vanger une injure personnelle, puisque l'Empereur avoit déshonoré sa femme, se servit de deux Gardes d'Aëtius pour faire assassiner Valentinien en 455, & il en occupa le trône. Il épouse Eudoxia, veuve de son Maître, & par l'imprudence qu'il a de lui avouer comment il s'est vengé de Valentinien, il est cause que cette Princesse appelle d'Afrique Genséric en Italie. Celui-ci abandonna Rome au pillage pendant quatorze jours; & après en avoir détruit la plus grande partie des édifices, il auroit livré les restes aux flammes, sans les prieres de Saint Léon & d'Eudoxia. Cette incursion des Vandales ébranla tellement les fondemens de l'Empire d'Occident, qu'il y causa une révolution générale, & y entretint un esprit de vertige & de révolte si rempli de confusion, qu'Avitus & les sept autres qui le suivirent dans le court espace de vingt années, ne furent que des ombres de Souverains. Momillus Augustus, surnommé Augustule, fut le cinquante-septiéme & le dernier. Trois cens vingt-quatre ans s'écoulerent sans que l'Occident eût d'Empereurs, depuis l'an de J. C. 475, jusqu'à 800 ou 801 de notre Seigneur.

Pendant cette anarchie de l'Occident, Odoacre, Roi des Hérules Turcilinges, attiré par la faction de Julius-Népos s'établit avec les siens en Italie: il fut détrôné par Théodoric, Roi des Oſtrogohts, qui forma une puiſſante armée des débris des troupes d'Attila, auxquelles il joignit les ſiennes, quand il eut obtenu de l'Empereur Zénon la liberté d'enlever pour lui-même à Odoacre tout ce que cét Hérule avoit uſurpé en Italie. Après trois batailles gagnées conſécutivement, il tua de ſa main l'uſurpateur en 493, & devint ainſi le premier Roi des Gohts en Italie. Cette Nation y fut gouvernée par huit Monarques, dont Téïas, le dernier, fut vaincu en 553 par Narſès, Général de l'Empereur Juſtinien. Téïas fut mis à mort, & Juſtinien reſta pendant quatre ans en Italie pour la contenir par lui-même dans l'obéiſſance. Narſès en obtint enſuite le gouvernement pour récompenſe de ſes ſervices; mais les Romains ne pouvant ſupporter la domination, allerent à Conſtantinople préſenter leurs plaintes au pied du Trône. Juſtinien II. du nom, le rappella; & l'Impératrice Sophie, ajoutant l'inſulte à la diſgrace de ce Favori, s'aviſa de lui écrire en même tems de venir filer avec les filles eſclaves de ſa ſuite. L'Eunuque, tranſporté de rage, n'obéit point, & lui fit répondre qu'il lui préparoit une fuſée qu'elle ne démêleroit peut-être jamais.

Narſès, en effet, appella en Italie Albin, Roi des Lombards, qui étoit alors en Panno-

nie, leur persuada de quitter ce pays pour un des plus beaux & des plus fertiles de l'Univers. Albin y fonda un Royaume, dont la durée fut de 206 ans sous 24 Souverains. Didier, le vingt-quatrieme, contraignit par ses violences contre le droit des gens, & par ses usurpations injustes, les Papes d'implorer, au défaut de l'Empereur d'Orient, le secours de Pepin, & de Charlemagne ensuite. Celui-ci l'ayant battu plusieurs fois, & forcé dans Pavie de se rendre, anéantit la Monarchie Lombarde. Ce service éclatant lui mérita le nom de Protecteur de l'Eglise; & la reconnoissance des Romains & du Pape concourant avec leur intérêt personnel, Charlemagne fut proclamé à Rome, le jour de Noël, de l'an 800 qui finissoit, ou de l'an 801 qui commençoit. La dignité d'Empereur d'Occident fut ainsi renouvellée par l'acclamation du Pape & de tout le peuple Romain.

A la premiere nouvelle de l'irruption des Lombards en Italie, Justinien II. y avoit envoyé Longin avec la qualité d'Exarque, c'étoit une espece de Vice-Roi ou Lieutenant de l'Empereur qui habitoit à Rome, & qui plaçoit dans chaque Ville ou Place fortifiée, des Gouverneurs en état de les défendre contre les Barbares, & de les conserver aux Empereurs d'Orient. Eutychius fut le seizieme & dernier Exarque. Astolphe, vingt-troisieme Roi Lombard, s'étant rendu maître de l'Exarchat, qui s'étoit soutenu 180 ans, Eutychius fut obligé de se réfugier à Constantinople en 748 de Jésus-Christ.

L'Empire Romain rétabli en Occident par Charlemagne, continua sous huit Princes François jusqu'en 912, & dura par conséquent 112 ans. Dans le cours de cette période, les Italiens profitant des malheurs arrivés à Charles III, dit *le Gros*, se donnerent des Empereurs, ou plutôt des tyrans, dont la suite se monte à huit. Dès 888, ils élurent pour maître, Guy, Duc de Spolette. La maladie cruelle d'Arnoult, septieme Empereur issu du sang de Charlemagne, qui périssoit d'un poison lent, & la jeunesse de Louis III. proclamé & couronné Roi de France à sept ans, donnerent le moyen à ces tyrans de se maintenir pendant 62 ans; & Bérenger fut le dernier. De ces 62 ans, 22 s'étoient écoulés avant la mort de Louis III, dernier Empereur François, arrivée l'an 912. Alors Conrard, Duc de Franconie, son gendre, fut élu par les Seigneurs Allemands pour succéder à son beau-pere, & les usurpateurs régnerent, sans aucun droit, encore 40 ans avec le titre Impérial. Ce fut donc Conrard I. qui commença la branche des Empereurs d'Allemagne, & voilà, depuis ce Prince, 858 ans qu'ils occupent en Europe le premier rang des têtes couronnées, en y comprenant cette année 1770.

Décadence de l'Empire d'Occident.

On a beau le nier, le démembrement de l'Empire d'Occident commença par les incursions hardies & heureuses des Goths, des Bourguignons, & même des Francs; ceux-ci se rendirent maîtres de la Batavie & d'une partie de la Belgique, c'est-à-dire du Brabant & de la Hollande, vers l'an de J. C. 395, sous des Chefs ou Ducs, qui n'étoient dans le fond que des Généraux d'armée: la Législation Monarchique n'étoit gueres connue d'un corps de tribus ou ordres purement militaires: ils n'établirent parmi eux une véritable Monarchie, que vers l'an 418 ou 420. On veut que Pharamond ait été le premier Roi, comme ayant été le plus entreprenant de leurs Chefs sur le territoire des Gaules. Alors cet Etat, à compter depuis 418 ou 420 jusqu'aujourd'hui, subsisteroit depuis 1350 ans, & Louis XV. en seroit le soixante-sixieme Monarque.

L'an 406 de J. C. Gundicaire avoit déja fondé dans la Germanie & dans la Gaule le Royaume des Bourguignons, qui comprenoit le pays des Helvétiens, la Bourgogne entiere, la Savoie, & la Provence.

En 410, Alaric avoit établi celui des Goths en Italie.

En 411. Ataulphe, la Monarchie des Goths en Espagne.

Les Suèves, dans la même année, s'étant

ſaiſis de la Galice, y fonderent le Royaume de leur nom, conduits par leur Prince Hermeric.

Presque dans les mêmes tems, les Albains ayant envahi la Luſitanie & la Celtibérie, c'eſt-à-dire, le Portugal, le Léon & la Biſcaye, ſous Athax ou Athace, s'y éleverent une Monarchie.

En 424, la terreur dont Attila, Roi des Huns, avoit rempli quelques peuples d'Italie, les porta à ſe réfugier au fond du Golphe Adriatique; ils bâtirent dans les Lagunes la Ville de Veniſe, où s'eſt formée cette puiſſante République, qui a joué un ſi grand rôle dans l'Europe pendant trois ſiècles.

En 425 les Anglo-Saxons conquirent la Grande-Bretagne, & la multiplicité des nouveaux Maîtres la fit partager en Eptarchie.

La même année, Genſéric, Roi des Vandales, établi dans la Béthique, c'eſt-à-dire, dans l'Andalouſie & autres lieux de l'Eſpagne, alla s'aggrandir en Afrique & y élever une Monarchie qui prit le nom de ſes ſujets.



LETTRE

À UN IMPRIMEUR

Sur la liberté de la Presse, & les Libelles en Angleterre.

La liberté de la presse est sans contredit un des plus fermes appuis de la liberté politique de ce pays. Tout homme qui pense n'en sauroit disconvenir. Il n'est pas moins certain qu'on peut en abuser. Et quel est l'homme, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur, qui ose nier que l'on n'en ait abusé dans ces derniers temps? Mais le mal est peut-être sans remede: & s'il y avoit un moyen efficace de réprimer cette licence, moyen qui ne fût ni contraire à la constitution Angloise, ni sujet à aucun inconvénient plus grand que le mal même, ne l'employeroit-on pas, ne voudroit-on pas l'éprouver d'abord? C'est donc une recherche digne d'un homme impartial & sans passion, d'examiner si l'on ne pourroit pas restraindre convenablement, & sans attenter aux droits de la Nation, une liberté sujette à dégénérer en une licence qui enfante le trouble & le désordre.

Pour moi après avoir mûrement réfléchi sur cet important sujet, j'avoue librement qu'une vengeance particuliere me semble la seule qu'on puisse légitimement & surement établir pour une offense particuliere. C'est la

ſeule punition qui ſoit réputée juſte & convenable dans le commerce ordinaire de la vie, lorſque quelqu'un paſſe les bornes de la décence & du ſavoir-vivre. Il ne doit pas être plus permis dans un cas que dans l'autre de violer les régles de l'équité. La diſcrétion & la ſenſibilité de la perſonne offenſée doivent y influer. Le public doit juger de la légitimité de l'appel & de la qualité de l'offenſe, d'après le caractere de l'Offenſé, & les autres circonſtances. C'eſt à lui à décider ſi elles ſont de nature à demander vengeance, au jugement des hommes d'honneur & de ſentiment, des membres d'une même ſociété, des concitoyens en un mot qui doivent eſtimer leur réputation & leur gloire comme l'héritage le plus précieux qu'ils ayent reçu de leurs peres, & qu'ils doivent tranſmettre à leurs deſcendans. En ce cas leur opinion aprouvera le châtiment, & ſuffira pour qu'on le regarde comme une juſtice. Si au contraire le châtiment a été infligé ſans cauſe ſuffiſante, s'il a paſſé les bornes d'une modération convenable, la voix publique déſaprouvera hautement une telle conduite à l'égard du privilége ſacré de la preſſe qu'on aura violé.

Tel eſt le langage de la liberté & de la grandeur d'ame ſa compagne fidelle. Il y a certaines nuances dans la conſtitution d'un Etat libre, trop délicates pour être bien définies. Elles ſont plus religieuſement & plus ſurement conſignées dans le cœur des citoyens vertueux que dans aucune loi générale qu'on puiſſe faire. La liberté de la preſ-

se est un de ces articles que la constitution de l'Etat a plutôt permis qu'établis, laissant aux juges le pouvoir d'en réprimer l'abus s'il y en a. L'opposition aux volontés du gouvernement est un autre point que personne n'ose enseigner quoique personne aussi n'ose le condamner absolument. Je confesse donc avec candeur que mon avis est de mettre dans cette classe le droit que chacun a de se venger de l'abus de la presse.

Prétendre qu'un homme ne peut pas ressentir une injure personnelle d'un désordre de cette nature, ce seroit établir une doctrine étrange & insinuer qu'un affront reçu devant deux ou trois personnes seroit bien plus injurieux qu'un affront reçu à la face du monde entier, & dont le souvenir peut passer à la postérité la plus reculée. Mais si on admet au contraire que dans certaine occasion on peut être attaqué personnellement, alors la question revient, savoir, si dans cette occasion il y a lieu à la vengeance.

Dira-t-on que les loix y ont déja pourvu? J'en appelle au fait. N'est-il pas évident, pour quiconque est un peu au fait de cette matiere, combien il est difficile, couteux & conséquemment impossible pour les particuliers, d'obtenir satisfaction? Les délais & les procès qu'il faut intenter rendent l'offensé aussi puni que le coupable. Ajoutez à cela qu'il n'est pas aisé de décider avec précision ce qui doit être réputé libelle. Du reste, que de ruses n'employent pas les Libraires, Imprimeurs & leurs ouvriers pour cacher l'auteur,

se disculper &c ? Leur pain dépend de sa justification, au moins pour la plupart d'eux. Car à la honte de l'humanité, nous vivons dans un siécle, où il n'y a point de livre plus sûr de succès que ceux qui attaquent les personnes en place & les plus recommandables souvent par leurs qualités personnelles independantes de leur dignité: comme si les membres de la société présente étoient corrompus au point de se faire un plaisir de voir le mérite abaissé au niveau de leur corruption: comme s'ils ne pouvoient supporter sans chagrin la vertu de leurs concitoyens. Je dois pourtant observer en passant que les Libraires ou Imprimeurs qui prêtent leurs presses à ces libelles entendent mal leur intérêt, & risquent à se ruiner à la fin: car rien ne gâte davantage le goût des beaux & bons ouvrages, rien en un mot n'abâtardit plus l'esprit & le bon goût, que ces misérables productions qui n'ont souvent d'autre mérite que celui d'une injure grossiere dite impudemment. Cependant n'est-ce pas sur les productions les plus excellentes de l'esprit que leur commerce & leur fortune sont fondés ? Ce malheureux goût des libelles, de ces livres d'un jour, loin d'étendre la sphere de l'esprit, la resserre & gêne dans ses opérations.

Ainsi quoiqu'au premier abord il paroisse cruel de punir les auteurs des libelles, je crois néanmoins qu'on ne doit pas les traiter plus favorablement que le duellistes: & je pense qu'un bon réglement produiroit un bon effet. Du reste, je ne vois pas d'autre expé-

dient propre à réprimer leur audace puisque la loi telle qu'elle est n'est pas suffisante à cet effet: mais toute loi sera toujours inutile à cet égard, si on laisse au pouvoir d'un chacun de déterminer ces cas: car ce droit anéantiroit bientôt la liberté honnête & même nécessaire d'écrire. Il est impossible de vouloir prescrire à la presse certaines especes d'écrits & rejetter les autres. Du reste, la doctrine que je soutiens ne peut avoir de mauvais effets. Un vrai patriote doit toujours être prêt à répondre de sa conduite, soit en public, soit en particulier, lorsqu'il en est requis. L'honneur & le courage se tiennent par la main, mais la lâcheté est ordinairement le partage de ces faiseurs de libelles.

Dévoiler ces hommes qui font métier de ternir ainsi la réputation des uns & des autres, les marquer au coin de l'imposture, les faire connoître pour ce qu'ils sont; c'est selon moi une aussi bonne action que de découvrir un vendeur secret de poisons c'est un service réel rendu à la société. Rien n'est plus important que de savoir distinguer ces reptiles qui distillent le venin de la calomnie & de l'infamie, de ces autres hommes qui écrivent pour le bien de leur pays & du monde. Ceux de la premiere classe, si on les encourage, feront bientôt ensorte que les écrits publics ne feront d'aucun effet, & alors le privilége de cette liberté dont nous jouissons sera pour nous comme s'il n'étoit pas: Car si jamais nous en venons là, & peut-être n'en

sommes nous pas fort loin, on saura se mettre au dessus des reproches du public, on les regardera comme les cris de l'impudence, on s'en mettra peu en peine, & alors la vertu nous quittera absolument.

Consultons avec nous-mêmes. Qui de nous voudroit voir traduits & diffamés au tribunal du public, ces hommes d'honneur qui ont tout entrepris pour soutenir la gloire de leur famille ? Quelle désolation pour un pere de voir son fils qui a couru mille dangers pour se rendre digne de ses aïeux & de leur nom, ou une fille à qui la pratique de toutes les vertus de son sexe promet un établissement honorable, déshonorés en un moment par les impostures d'un mercénaire qui cherche à subsister en médisant d'autrui ?

Je conclus que si l'on regarde comme un très-grand crime de semer la zizanie dans les familles, c'en est un bien plus grand d'embraser la société du feu de la discorde. Surement ces perturbateurs publics ne furent jamais plus nombreux qu'à présent, & jamais plus dignes de châtiment. Qu'a produit cette foule d'écrits ? Elle a brisé des nœuds que tous les honnêtes gens desirent de voir serrés & indissolubles : elle a aliéné deux nations unies d'amitié, de communications & d'intérêts : elle a rappellé des noms & des animosités de factions qui avoient disparu avec leurs causes : en un mot elle a mis la confusion dans les rangs & les ordres de l'Etat, en autorisant & encourageant des attentats contre l'humanité qui ont presque sappé les principes fondamentaux de la société.

LE PORTRAIT,

POËME.

Par Mr. DE LA SAUDRAYE SEBIN, *de St. Malo, Avocat au Conseil.*

Sa maîtresse étoit dans ce tems-là au Couvent à Fougeres. Elle avoit le portrait de son Amant ; & le P. Rousselet Jésuite vouloit qu'elle le brûlât. C'est ce qui occasionna ce Poëme.

L'EMULE des époux, l'idole des Nonnettes,
L'amour des bonnes sœurs, l'arcboutant des retraites,
Ce fameux Directeur dont le zèle prudent
Est tantôt un doux miel, tantôt un sel picquant,
Le Pere Rousselet, lorsque son Ministere
Pour la premiere fois l'appella dans Fougere,
Par ses benins attraits plus fortement que Dieu
Sçût attirer les cœurs des Nonnes de ce lieu.
Vous futes témoin de sa gloire,
Le Couvent de Fougere étoit votre séjour;
C'est de vous, chere Iris, que je tiens cette histoire
Que ma Muse va mettre au jour :
Pour lui donner le plus beau tour
Je n'ai besoin que de mémoire.

La Déesse aux cent voix prônant de tous côtés
Du Pere Rousselet les rares qualités,
Alluma dans le cœur des Nonnes de Fougere
Le saint desir de voir le très-Révérend Pere.
La Prieure aussitôt, de l'avis du Couvent,
Lui trace de sa main ce billet engageant.
„ Vrai disciple d'Ignace, il est dans cette ville
„ Cent Vierges qui n'ont pris que Jésus pour époux,
„ Et qui ne trouvent rien de dur dans leur azile,
„ Sinon qu'il est trop loin de vous.
„ Ah ! que ne goûtons-nous la douceur infinie
„ De voir par vos bons soins vivifier nos cœurs,
„ Et d'écouter de plus la touchante harmonie
„ De vos sermons & de vos mœurs !
„ Si nous pouvions quitter quelque tems nôtre encein-
„ Nous irions près de vous conférer à loisir. (te
„ Ah ! vous nous faites seul gémir d'une contrainte
„ Qui fait notre plus cher desir.
„ Mais il nous reste encore un sujet d'espérance :
„ Vous pouvez nous donner sept ou huit jours au moins,
„ Et tromper aisément la jalouse distance
„ Qui veut nous ravir à vos soins.
„ Le tems ne coute rien, dit-on, à votre zêle,
„ Celui qu'on vous demande, est bien court & précis.
„ Le changement de lieu n'est qu'une bagatelle,
„ Votre zêle est de tout pays.
„ Partez, au nom de Dieu, que rien ne vous arrête.
„ Voilà deux bons chevaux & trois louïs de plus.
„ Nôtre admiration, mon Pere, est toute prête.
„ Nous attendons mille vertus. "
Un prompt & fidele Mercure
Aux mains du Pere Rousselet
Remet le gracieux poulet.
A peine en a-t-il fait lecture
Qu'il a fait son petit paquet,
Et le voilà sur sa monture.
C'étoit sur la fin du printems

Que

Que les traits du soleil commençoient d'être ardens.
Sa très-prudente Révérence
A grand soin de partir avant la fin du jour,
Et lorsque le soleil au terrestre séjour
Avoit fait quelque tems ressentir sa présence,
Le saint homme mettoit toute sa diligence.
Arrivé dans la ville, il court chez le barbier;
C'est là que le razoir guidé d'une main sure
Dégage son menton d'un poil irrégulier,
Et qu'un fer enflammé redonne un tour altier
A sa docile chevelure.
Plus frais que n'est un Séraphin
Il arrive aux portes du cloître,
Il émeut doucement la cloche de sa main,
Et lorsque d'un ton humble il se fut fait connoître,
La Tourriere courut mettre au vol le tocsin.
Alors vous eussiez vû mainte & mainte Nonnette
Quitter brusquement sa chambrette,
D'un pas précipité parcourir le dortoir.
Vous eussiez entendu d'une voix claire & nette:
„ Mes sœurs, volons au grand parloir;
„ L'illustre Rousselet le moderne Prophête
„ Nous accorde aujourd'hui le bonheur de le voir."
Comme on voit au printems voler dans nos vallées
Un essain amoureux autour d'un jeune lis,
Autour de leur Pasteur de fidelles brebis,
On voit non sans dessein des Nonnes mal voilées
S'approcher du Pater sur un fauteuil assis;
Fixant sur ces objets des regards curieux.
D'un air doux & benin il les salue. Ensuite
Il prononce avec art ce discours précieux.
„ Pour vous venir rendre visite,
„ Mesdames, si j'ai tout quitté,
„ Je puis dire qu'en ma conduite
„ Il n'entre point de vanité.
„ Je n'ai pris pour guide & pour suite
„ Que l'amour de la vérité.
„ Dans la lettre où votre bonté

„ A venir dans ce lieu m'invite,
„ Lettre divinement écrite ;
„ Je le dis sans humilité,
„ Sur le détail de mon mérite
„ Son pouvoir est peu respecté ;
„ Mais à cette vertu si belle
„ Mon voyage paroîtra doux,
„ Je ne puis m'approcher de vous,
„ Que vous ne me rapprochiez d'elle ".
La Prieure répond d'un air de majesté.
„ Il est vrai que cette journée
„ M'approche de la vérité,
„ Je vois combien j'en étois éloignée.
„ La Renommée a mal compté
„ Les talens infinis dont votre ame est ornée.
„ J'en sçai plus maintenant qu'elle n'en a cité ;
„ Son impuissance a fait son infidélité.
„ Pour marquer les transports de notre vive joye,
„ Et rendre grace au ciel avec affection,
„ Du saint trésor qu'il nous envoye,
„ Mes sœurs, allons au chœur chanter le *Te-Deum*".
Ces harangues semblent extraites
De nos plus délicats Romans :
A-t-on jamais vu deux Amans
Façonner si bien leurs fleurettes ?
Les Nonains en entrant au chœur
L'accablent de mille louanges.
Le printems sur son tein brille en toute sa fleur !
Qu'il a les regards vifs ! qu'ils sont pleins de douceur !
C'est ainsi qu'on nous peint les Anges.
Le chaud qu'il a souffert à venir dans ce lieu,
N'a point terni son tein, dit une Vierge neuve :
C'est que quand on vous craint, mon Dieu,
On a le tein à toute épreuve.
Une autre Nonnain de quinze ans
Faisant sur sa beauté réflexion profonde,
Dit : s'il fût resté dans le monde,
Dieu ! qu'il eût fait de beaux enfans !

Il eſt Saint, dit alors une vieille béguine,
Et s'il ne l'étoit pas, qui n'en feroit ſurpris?
N'auroit-il que ſa bonne mine,
Il feroit ſûrement fortune en paradis.
Le *Tè-Deum* chanté, les Nonnes à la hâte
D'un feſtin ſomptueux diſpoſent les apprêts.
Perdrix, lapréaux, pigeons, poulets
A la broche, en ragouts, en pâte:
Des maſſepains, des macarons,
Des noix confites, des citrons,
Des bonbons, mainte ſucrerie,
Des crêmes & des fruits de toutes les façons,
Préſentent dans des plats mignons
Une friande ſymétrie.
Au *benedicite* le Jéſuite s'écrie
ô Religieuſe Maiſon!
Vive pour les repas votre heureuſe induſtrie!
En mangeant bien, en buvant frais,
Il fait de tous les plats un éloge fidelle
Si de tous pays eſt ſon zêle,
Sa ſoif eſt de tous vins, ſa faim eſt de tous mets,
Cependant deux voix ſans pareilles
Mêlent leurs tendres ſons au glouglou des bouteilles:
Car c'eſt peu de flatter & la bouche & les yeux,
On veut encor charmer ſon cœur par les oreilles.
On paſſe à l'entretien, on jaze à qui mieux mieux,
Pour des filles jazer, ce n'eſt pas une affaire,
Et le Papa mignon s'en acquittoit fort bien.
Combien de jours ici verrons-nous le cher Pere?
Huit jours. Huit jours? eh! ce n'eſt guere.
Il eſt vrai, ce n'eſt preſque rien,
Mais c'eſt tout ce que je puis faire.
Eh! qui deſſerviroit mon confeſſional?
Helas! j'ai tant de Pénitentes
Qui de ces huit jours-ci ſeront ſi mécontentes:
Elles m'en voudront bien du mal:
Et ſi j'allois encore abuſer leurs attentes,

Mon abſence à pluſieurs feroit un coup fatal.
Faiſons une retraite : une action ſi bonne
Autoriſera mon ſéjour.
Nous vous prenons au mot · nous allons dire au Tour
Qu'on ne nous faſſe voir perſonne.
On va ſe mettre au lit ſur ce deſſein charmant,
O nuit! dis-nous combien de ſonges
Tu vis ſe promener dans le ſein du Couvent,
Qui formant les plus doux menſonges
De cet hôte chéri prenoient l'air & l'accent.
L'Aurore entr'ouvrant ſa barriere
Voit du haut de ſon char vermeil
Les Nonnes s'arrachant au tranquile ſommeil
Faire bouillir la caffetiere,
Préparer à grand ſoin un bouillon enchanteur,
D'un léger déjeuner fidele avantcoureur.
Le Pere à ſon lever dit d'un air agréable :
Quoi ! ne quitter le lit que pour ſe mettre à table !
Ah ! c'en eſt trop... quartier... On le preſſe... il ſe rend,
Même il goûte de tout, tant il eſt complaiſant.
Enfin il monte en chaire, & ſa tendre éloquence
Déployant ſes divers appas,
Il rend à ſa façon à la ſainte aſſiſtance
Les douceurs dont à ſes repas
Elle le régaloit avec tant de dépenſe.
Quelle heureuſe reconnoiſſance !
Bien loin de leur citer quelques traits effrayans
De nos livres évangéliques,
Il occupe tous ſes talens
A leur paraphraſer en de longs complimens
Tout le Cantique des Cantiques.
Les Nonnes d'applaudir à ces rares douceurs :
Quelle voix ! quels regards ! quelle grace, & quel geſte !
Juſqu'au fond de nos tendres cœurs
Le miel coule à grands flots de ſa bouche céleſte.
A Rennes qu'on doit l'envier !

O séjour fortuné de ce nouveau Xavier!
Que n'a-t-il en ces lieux choisi son hermitage!...
Nous ne le verrons que huit jours!
Les regrets vont bientôt être nôtre partage.
Que l'avoir vû, Seigneur, est un triste avantage,
Quand on ne le peut voir toujours!
Souvent cette idée importune
Verse un poison amer sur les plus doux plaisirs.
Phébus trop promptement au gré de leurs desirs,
Précipite son char dans le sein de Neptune.
Un jour la Mere Alize en méditation
Crut trouver un secret, pour calmer ses allarmes.
Mes sœurs, voici, dit-elle, une inspiration,
Qui nous épargnera sans doute bien des larmes:
Avant que nous perdions le Pere Rousselet,
Ayons recours à cet Apelle
Qui de Saint-Augustin nous a fait le portrait;
Que de la même main sur la toile fidelle
Nôtre cher Directeur soit tracé trait pour trait.
Le dessein est fort bon, dit la Mere Pancrace,
Mais l'exécution a sa difficulté.
Le Pere est disciple d'Ignace,
Il sçait qu'il a de la beauté:
Se laisser peindre est une grace
Qu'on n'obtiendra jamais de son humilité.
Eh bien, reprit une autre, usons de stratagême:
Le Pere tous les jours nous prêche sans témoin,
Et le peintre pourra caché dedans un coin
Nous créer un autre lui-même.
Faisons mieux, je n'y pensois pas.
Le peintre à l'heure du repas
Accomplira mieux son affaire.
Le Pere est plus longtems à la table qu'en chaire.
La table en tout leur jour fait briller ses appas.
Cet avis est reçu du saint Aréopage:
Et le peintre caché dans un coin sans éclat

Au dîner, au souper, d'un pinceau délicat
Crayonne le tableau de ce grand personnage.
Les Nonnes en secret revoyant son image
Aident à sa perfection.
De carmin sur sa joue ajoutez une couche,
Elargissez le front, rétrécissez la bouche,
Animez votre expression
Pour marquer son piquant soûrire.
Le peintre ne peut pas s'empêcher de leur dire :
Vous réussiriez bien dans ma profession,
On n'a jamais tant vû d'imagination.
Un cadre éclatant de dorure,
De l'image accomplie est la digne parure.
Les Nonnes à l'envi viennent la contempler.
La Prieure leur dit : le seul portrait nous reste,
Il nous consolera d'une absence funeste,
Si l'on peut nous en consoler.
Certain desir encor m'inquiete & m'anime ;
Si le Pere ne le voit pas,
Il ne sçaura jamais jusqu'où va nôtre estime.
Il faut le lui montrer pour sortir d'embarras.
Au funeste moment que le Révérend Pere
Leur faisoit de tristes adieux,
Le portrait offert à ses yeux
Lui dévoile tout le mystere.
Le saint homme d'abord reste tout interdit,
Il change de couleur, il veut se méconnoître,
Mais un soûrire perce & bientôt le trahit.
Pour démentir ce doux soûrire,
Il commençoit un long discours :
Mais la Prieure en arrête le cours,
Et lui dit : Nous voyons ce que vous voulez dire.
En diriez-vous plus de moitié,
Ce seroit sans effet, nôtre tendre amitié
Veut se dédommager de votre triste absence.
Vous aurez beau nous faire instance,
C'est une peine par nous arrêtée,
Nous ne céderons pas à votre humilité.

A l'aspect de cette peinture,
Vous devez comme nous sentir quelque dépit;
L'art impuissant vous y ravit
Le plus riche présent que vous fit la nature,
Nous voulons dire votre esprit.
Mes sœurs, répond le Pere, un tems fatal me presse,
Je pars: si vous daignez exaucer mes souhaits,
Passez l'éponge sur ces traits.
Epargnez ma délicatesse.
J'emporte avec moi vos portraits.
Mais jugez de la différence,
Aucun peintre n'en est l'Auteur,
Une vive reconnoissance
Me les a pour jamais gravés au fond du cœur.
Pour le voir de plus près, on entr'ouvre les grilles.
Il disparoît enfin, ô mortelles douleurs!
Hélas! on n'entend plus parmi toutes ces filles
Qu'un lugubre concert de soupirs & de pleurs.
On porte son tableau dans une salle vaste
Où les tableaux des Saints de leur Ordre divin
Etoient étalés avec faste.
On le met vis-à-vis du grand Saint-Augustin.
Qui ne riroit de ce contraste?
Deux ou trois mois après, le Pere Rousselet
Sommant une jeune pucelle
De brûler le portrait d'un Amant qu'elle aimoit
Et qui brûloit d'amour pour elle;
L'Amante en souriant lui dit d'un ton finet,
„Eh bien, mon très-Révérend Pere,
„Si vous jugez que c'est mal fait,
„Que de ne pas brûler une image si chere,
„Que ne commandez-vous aux Nonnes de Fougere
„De mettre au feu votre portrait?

EPITRE

Du Pape à Mademoiselle Clairon.

Honneur de la Scène Tragique,
Touchante & ſublime Clairon,
Ta ſubite converſion,
Ta foi, ton ſcrupule héroïque
Font ici retentir ton nom:
Du gouvernail Apoſtolique
C'eſt le Pilote révéré,
Ce Saint Pêcheur, ce Chef ſacré
De l'Egliſe très-Catholique,
C'eſt cet infaillible Empirique,
Le Vicaire de Jéſus-Chriſt,
C'eſt le Pape enfin qui t'écrit.
Malgré tous leurs dogmes auſteres,
Par fois les Papes ſont galans,
Témoins mes illuſtres confreres
Qui près des Belles de leur tems
Méritoient, Paſteurs indulgens,
Le titre ſi doux de Saints Peres.
Je ſuis leur exemple brillant,
Et ma Sainteté radoucie
Sans faſte, ſans hypocriſie,
Baiſſe ſouvent un œil d'envie
Sur les graces & les talens
Que l'ignorance excommunie.
Je préfere ton ſort au mien,
Malgré l'erreur qui le condamne:
Embellir l'univers profane,
C'eſt plus que régir le Chrétien.
Mais je veux, tendre Citoyenne,
Rétablir aujourd'hui tes droits.

L'anathême expire à ta voix:
Que nul remord ne te retienne.
Les grands talens forcent la loi.
On eſt orthodoxe & Chrétienne
Quand on déclame comme toi.
Surtout dans l'ardeur qui t'entraîne,
Par un faux zêle ne va pas
Pour l'Egliſe abjurant la Scène
A la plaintive Melpomène
Ravir les funebres appas;
Te dérober à la patrie,
Et dans un loiſir ennuyeux
Conſacrer à la Pſalmodie
De nos cantiques langoureux
L'organe enflammé du génie.
Pourſuis, la Scène déſormais
Des mœurs va devenir l'école,
Le Pape qui n'erre jamais
Doit être cru ſur ſa parole.
Pour fixer ton cœur ſcrupuleux,
Ma Sainteté te rend les armes.
Belle Clairon, oui, j'aime mieux
Une Actrice qui par ſes larmes
Prête aux vertus de nouveaux charmes,
Aux paſſions de nouveaux feux,
Qu'une Janſéniſte égarée
Qui ſur un myſtique grabat
Par des coups de buche inſpirée
Rend ſes oracles, tient Sabat,
Qui ſe roulant à demi nue,
Démon errant, ſans feu, ni lieu,
S'avilit & ſe proſtitue,
Le tout, dit-on, pour plaire à Dieu.
Ne crains donc rien, je le répete,
De Pierre Emule glorieux
J'ai le paſſe-partout des cieux.
Nous te ferons, faute de mieux,
Entrer par la porte ſecrette.

De cette paisible retraite
Où bâillent tant de Bienheureux.
Que dis-je ? reste sur la terre,
Dédaigne du sein des plaisirs
Les cagots qui te font la guerre
Et frondent tes nobles loisirs.
L'Archi-Souverain de l'Eglise
De ton vivant te canonise.
Du théâtre sois le soutien,
Que ta gloire à mes vœux réponde.
Je veux ne te refuser rien
Qu'un passeport pour l'autre monde.

PROFESSEUR

Raillé par ses Disciples au sujet de son mariage.

BULGARUS, l'un des plus célebres Jurisconsultes d'Allemagne, ayant convolé en secondes noces, au lieu d'épouser une pucelle, comme il l'avoit cru, choisit malheureusement une fille qui passoit pour femme. Il fit leçon lendemain de son mariage, & il expliqua une loi qui commençoit par ces mots: *Rem non novam, nec insolitam aggredimur*; c'est-à-dire, nous entreprenons une affaire qui n'est pas nouvelle. Tous ses auditeurs appliquerent ces paroles à l'état où ils supposerent qu'il avoit trouvé sa femme, & cette application les fit rire.

On pouvoit alléguer en faveur de Bulga-

rus une très-bonne réponse: mais qu'eût-on gagné contre des rieurs? Rien n'étoit capable de faire taire une troupe d'écoliers, bien résolus à se divertir de la disgrace de leur maître: ils se seroient bien moqués de ceux qui auroient voulu leur représenter que les paroles de la loi, appliquées au mariage du Professeur, pouvoient souffrir un bon sens; quoiqu'on supposât qu'il avoit trouvé sa femme toute telle qu'il la souhaitoit. Car même en ce cas-là il pouvoit dire que l'affaire qu'il entreprenoit n'étoit pas nouvelle, & qu'il y étoit accoutumé. C'étoit son second mariage, & il avoit eu de sa premiere femme plusieurs enfans. Mais il parloit au pluriel, me dira-t-on : nous entreprenons une affaire qui n'a point la grace de la nouveauté, nous y sommes accoutumés. Je réplique que dans l'usage de toutes les langues il est permis de parler de soi au nombre pluriel, & qu'ainsi l'on ne pouvoit pas prétendre que Bulgarus parloit de lui & de son épouse conjointement. On eût donc pu le justifier par de solides remarques; mais encore un coup, cela n'eût servi de rien: les rieurs auroient toujours continué à le bafouer. La faute étoit faite, & elle étoit irréparable: il avoit donné des leçons à son épouse, qui ne l'avoient instruite de rien de nouveau; cette source de plaisanterie ne s'épuise pas.

La question étoit de sçavoir si Bulgarus le lendemain de ses noces, demeura d'accord avec Agar, que trois choses, même quatre,

ſont merveilleuſement difficiles à diſcerner: la trace de l'aigle en l'air, celle du ſerpent ſur un rocher, le chemin du navire au milieu de la mer, & les veſtiges de l'homme en la pucelle.

Que ſçait-on encore ſi quelque excellent anatomiſte ne l'avoit pas fortifié contre tout événement par un diſcours tel que celui-ci? „ Meſſieurs, ſi vous ne trouvez „ point d'obſtacle au paſſage, ou que la dé„ faite ne ſoit point ſanglante, ne ſoupçon„ nez rien pour cela au deſavantage de vos „ femmes. Croyez-moi, dans cette occa„ ſion comme dans beaucoup d'autres, „ une erreur agréable vaut mieux qu'une „ vérité fâcheuſe ". Voilà ce que le Sieur Lami diſoit à ſes auditeurs dans une leçon d'anatomie.

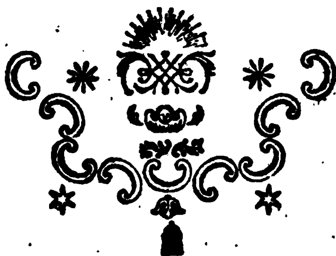


TABLE DES MATIERES DU TOME II.



